

RACINET

LE **C**OSTUME

HISTORIQUE

19^E LIVRAISON

FIRMIN DIDOT ET C^U

PARIS

DZ

ÉCOSSE

COSTUMES DES MONTAGNARDS. — LES FEMMES.
LE CAVALIER ET SA MONTURE. — ARMES OFFENSIVES ET DÉFENSIVES.

(Ces costumes font suite à ceux des planches CF et CG.)

N° 2.

Jeune fille du clan Sinclair.

Robe bleue, mélange de toile et de laine, produit du pays. Longue écharpe au *breacan* du clan, enveloppant la tête et retombant gracieusement en avant. On fixait autrefois ces pièces d'étoffes sur la poitrine au moyen d'une broche d'argent, de bronze ou de cuivre, bijoux qui jouèrent un certain rôle pendant les guerres civiles; car les dames affichaient leurs opinions rien que par la façon dont les broches étaient posées.

Cette jeune highlander est nu-pieds, pratique très commune dans le pays, et qui n'indique aucunement une basse condition.

N° 4.

Homme du clan des Colqhons; dix-huitième siècle.

Bonnet plat où se trouve l'insigne végétal du clan. La cravate est inconnue, mais dans les grandes circonstances on fait usage d'un petit rabat. Pourpoint garni de boutons de cuivre. Plaid de la plus grande longueur, mis en sautoir et fixé sur l'épaule par une large broche d'argent. Les *trews* (chausses) sont du même *breacan* que le plaid; c'est un haut-de-chausses complet sans solution de continuité. Baudrier auquel est suspendue la claymore à *cliabh*, c'est-à-dire ayant une garde en panier. Ceinturon à boucle. Chaussures découvertes et lacées sur le cou-de-pied.

N° 6.

Banarach ou laitière; clan des Mac-Nicols.

Cette laitière porte dans sa main le vase *cuman*, objet « qui reçoit le tribut de lait du troupeau ». La principale particularité de ce costume consiste dans le *tonag* ou *guailleachan*, tartan carré ressemblant à un petit châle et dont l'arrangement et les couleurs sont très en vogue chez les Highlanders. La broche d'argent, qui fixe ce tartan sur le milieu de la poitrine, est un des bijoux les plus estimés dans les familles; souvent d'une grande valeur, il se transmet à travers les générations.

Cette *banarach* tient de l'autre main une corde tressée lui servant probablement à porter sur le dos le *cuman* chargé de lait; les deux mains tiennent alors le petit taquet fixé à l'extrémité de la corde.

N° 11.

Vieillard du clan des Farquharsons; combattant de la bataille de Culloden (1746).

Ce Gaël, drapé dans son ample tartan, tient dans ses mains la *tuagh-cath*, grande pique dont le fer est en forme de hache, arme de fantassin des plus redoutables.

Plaid en sautoir, *fheile-beag* (jupon) et *moggans* (bas) au *breacan* du clan. Jarretières rouges. Souliers à cordons lacés sur le cou-de-pied.

N° 13.

Femme drapée dans un *arisaid*; clan des Urqharts.

L'*arisaid* est un plaid hors d'usage aujourd'hui; son aspect pittoresque rappelle la *lein-croich* ou chemise colorée des Irlandais et des Écossais des vieux âges (voir la planche CF). Ce plaid est d'une longueur suffisante pour envelopper quelqu'un de la tête jusqu'aux pieds, mais la manière de s'en draper consistait, après s'être couvert la tête, à le ramener vers la taille où il se trouvait serré par une longue ceinture de cuir à ornements d'argent.

Cheveux tressés et ornés de rubans rouges à leurs extrémités. Fichu de mousseline qu'une broche fixe au corsage. Robe rayée. Souliers à boucles.

N° 15.

Autre exemple d'*arisaid*; clan des Mathesons.

Arisaid rayé jaune, assuré sur la poitrine par une large broche et serré à la taille par la ceinture dont on voit pendre l'extrémité sur le devant du plaid. Ce manteau forme capuchon et peut au besoin se ramener sur la tête.

Corsage de drap écarlate galonné d'argent et orné de boutons enjolivés de pierres précieuses. Cheveux tressés et garnis de rubans.

6-11-21



R. 7147

Le garçon porte un pourpoint et un *kilt* ou *fheilebeag* de tartan, avec des *cuarans* en peau de daim montant assez haut.

N° 17.

Cavalier monté du clan Mac-Niels.

Cet exemple donne le véritable spécimen du poney highlander dont la hardiesse et la sûreté de pied sont appréciables dans ce pays semé de fondrières et de passages dangereux.

Le cavalier a des *trews* qui sont un haut-de-chausses bien ajusté sur la jambe. Jaquette serrée à la taille par une ceinture. Gibecière et poire à poudre. Large plaid en sautoir fixé sur l'épaule au moyen d'un anneau. Long fusil de chasse. Bonnet plat retroussé à l'aide d'une épingle faite d'un os de la jambe du daim, objet également très commode pour fixer à la coiffure l'enseigne végétal du clan.

Le caparaçon du cheval annonce son antiquité ; mais ce même aspect si rude ne se rencontre plus même dans les districts les plus retirés. Ce harnais est composé de garrots ou de baguettes de coudrier tressées ; un bâton tient lieu de croupière ; la bride est une corde de poils et la selle se trouve remplacée par une belle peau de bouc.

Il paraît qu'un gentilhomme highlander étonna bien l'entourage de Georges IV, lors du voyage de celui-ci en Écosse, en paraissant dans le costume de notre cavalier et monté sur un cheval harnaché de la façon présente.

DÉTAILS DU COSTUME.

N° 5.

Haut brodequin fourré en peau de daim ; chaussure rappelant la bottine antique et appartenant au clan Mac-Ivor.

N° 8.

Chaussure du clan Chisholm ; soulier se lançant sur le cou-de-pied ; c'est une carbatine.

N° 10.

Gibecière (*sporrán*) du même clan. Monture de métal ; le corps de la gibecière est en fourrure ornée de glands de fils d'argent.

N° 12.

Bourse du clan Mac-Lean. Ce second genre de *sporrán* est garni de courtes courroies terminées par des glands de soie qui en facilitent la fermeture.

N° 19.

Sporrán du clan Clar Innis ; gibecière en fourrure tachetée de glands en fils d'argent.

ARMES OFFENSIVES ET DÉFENSIVES.

N° 1.

Bidag, dague ou couteau représenté dans un costume de la fin du dix-huitième siècle ; clan des Frasers.

N° 3.

Exemple de *bidag* introduit entre la jambe et les *moggans* (bas) ; clan des Guns. En cas d'attaque, le montagnard n'a qu'à se baisser pour riposter avec cette arme.

Nos 7 et 16.

Spécimens d'anciens targais remarquables par une lame d'acier tenant la place de l'umbo et d'une longueur de quinze à vingt pouces. L'usage de cette arme se conserva chez les fantassins écossais jusqu'à la bataille de Fontenoy.

N° 9.

Targaïd des Mac-Lachlaim ; ce petit bouclier a un *capan* ou ombilic de très petite dimension.

Nos 14 et 18.

Claymores du dix-septième siècle ; d'après les originaux appartenant au musée d'artillerie de Paris. — N° 14. Claymore du temps de Louis XIV. La poignée a une garniture de velours noir. — N° 18. Claymore du commencement du dix-septième siècle. La garde de cette arme est complète.

Ces figures sont empruntées aux deux beaux volumes intitulés : *The clans of the Scottish Highlands* ; dessins de Robert Ronald M. Jan ; description par James Logan ; Londres, 1857, Sotheran, éditeur.





ECOSSE

SCOTLAND

SCHOTTLAND

DZ

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Nordmann lith.

ANGLETERRE. — XVIII^E ET XIX^E SIÈCLE

COSTUMES POPULAIRES. — TYPES DE LA RUE ET FIGURES HISTORIQUES.

(Cette planche est à rapprocher de la planche CI qui lui fait suite.)

N° 1. — « *Almanachs nouveaux!* »

N° 2. — « *Cuisinières, avez-vous de la graisse à vendre?* »

C'était sans doute à Londres comme à Paris qui, en 1620, avait une corporation de chandeliers allant d'hôtels en hôtels, de maisons en maisons, pour faire des chandelles avec les restes des graisses. (Sauzay. — *Collection Sauvageot.*)

N° 3. — « *Diddle, diddle, diddle, dumpleins, ho!* »

C'est la vieille marchande qui s'avance péniblement, à petits pas, en s'aïdant du bâton pour porter le barillet qui contient le *boudin*, une espèce de pudding.

N° 4. — « *Tiddy, diddy, doll, loll, loll, loll!* »

A l'allure de ce gentilhomme de carrefour, d'une loquacité facile, on pressent quel peut être le genre de son boniment. C'est l'homme habile à confectionner certains électuaires, l'*orvietano* réparateur, si utile aux gens fatigués, qui ont besoin de se soutenir. Remède si précieux, que vouloir bien en réserver une portion pour ceux qui « tirent la langue » (to loll) c'est vraiment faire œuvre de grand seigneur!

N° 5. — « *A mes gros oignons!* »

Nos 6 et 7. — « *Draymen.* »

Le *drayman* est le conducteur de la charrette ou haquet du brasseur, le *dray*.

C'est l'affaire du charretier de décharger les barils et de les placer convenablement dans les celliers des débitants. La manœuvre pour la descente et le placement des *butts*, ou tonneaux de forte dimension, se fait très rapidement. Il y faut de l'adresse et de la force. Ce sont, généralement, de rustiques campagnards, bien trempés, qui conduisent le haquet des brasseries.

Les deux draymen, d'aspect jovial, qui forment le groupe n° 7, sont des portraits datés de 1820 : John Barrington et Thomas Neville, appartenant à deux brasseries différentes, qui étaient d'importants établissements à cette époque.

Le placement des pipes, ordinairement de 108 gallons chacune pour les cabaretiers, s'est heureusement effectué; le *shilling*, la pièce de douze pence, payé par le tavernier pour le labeur et les risques, est

empoché, et l'on absorbe le pot écumant de *porter*, la bonne bière forte, que le cabaretier a l'habitude d'offrir aux charretiers convenables. Le coup est souvent doublé; et, avec cette coutume John Barrington, qui dut se modérer avec l'âge, but longtemps quotidiennement entre trois et quatre gallons de *porter*, soit six à huit litres de cette bière forte accompagnée d'une trentaine de verres de *gin*. — Nos deux gaillards qui se repassent la pinte devaient être des consommateurs de capacité bien proche.

N° 8. — « *Waterman to a coach-stand.* »

C'est le garçon des stations des voitures publiques. Soigner les chevaux, les abreuver, leur donner leur nourriture pendant l'absence momentanée du cocher, tel est le rôle des *Watermen* ou « hommes de l'eau ». Ils ouvrent la voiture au voyageur, et en ferment la portière; le cocher, quittant la station, leur donne un sou pour le service. Ces gens, tous pensionnés, portent une plaque de métal où leur numéro respectif est gravé. — Ils enveloppent leurs jambes avec du foin pour les préserver de l'humidité.

N° 9. — « *Owen Clancey, the Frost-bitten sailor* »
ou le marin aux jambes gelées, mendiant historique.

Cet Irlandais du comté de Cork étant, en 1814, au service du capitaine Jones, commandant des *Deux-frères*, qui fit naufrage dans les eaux de l'Amérique du Nord, en revint avec les jambes gelées. Ne pouvant plus désormais gagner sa vie qu'en recourant à la charité publique, il en avait pris le parti. Vêtu de blanc et de nankin, toujours d'une propreté remarquable, il cheminait en se soutenant au moyen de jambes de bois et de béquilles. Ce gentleman circulait dans les rues de Londres, où Busby l'a dessiné, en 1820.

N° 10. — « *Drover,* » conducteur de bétail.

Ces conducteurs accompagnés de chiens, amenant le bétail au marché, et, après l'acquisition par les bouchers, dirigeant leurs bestiaux vers les divers abattoirs, se montraient souvent cruels pour les animaux qui leur étaient confiés. Lorsque en 1814 notre drover fut représenté, il y avait déjà quelques années que, en vertu d'un règlement, les conducteurs de bestiaux étaient obligés à porter ostensiblement une plaque numérotée qui permit de les retrouver lorsque quelque personne indignée par un acte blâmable trouvait utile de les dénoncer.

N° 11. — « *Fish-woman*, » marchande de poisson.

« Lorsque ce croquis a été tracé, dit Busby, cette femme était de passage, et la marchande criait son poisson. » On voit que c'était une personne alerte, de celles qui approvisionnaient les villages des environs de Londres; ce qui était une rude besogne, car il leur fallait rarement faire moins de 20 milles par jour. (Voir pl. C I, n° 29.)

N° 12. — « *Postman*, » homme de la poste, le *facteur*.

Celui-ci est représenté lorsque, entre cinq et six heures du soir, on recueillait les lettres qui, n'ayant pu être déposées en temps utile dans les bureaux de quartier, devaient néanmoins être expédiées le soir même. Il fallait alors qu'elles fussent portées à l'administration générale. Le postman parcourait les rues en agitant une sonnette pour faire l'appel des missives en retard, et était payé de sa peine par le droit au pence qui lui était dû pour chaque lettre remise dans cette tournée supplémentaire; — habit écarlate, à revers et doublure de couleur bleue, cravate blanche.

N° 13. — Tête de *fortune-teller*, la diseuse de bonne aventure.

« La femme âgée, dit Busby qui a tracé ce portrait, était comme beaucoup d'autres du même genre; elle ne pratiquait aucune religion, n'avait reçu aucun baptême, et ignorait entièrement où et quand elle était née. »

N° 14. — « *Sailor*, » le marin, le matelot.

« Son chef, dit le texte anglais, le trouve toujours prêt à obéir à ses ordres, quels qu'ils soient; et il est à la fois consolant et glorieux de penser que le succès couronne, presque toujours, ses efforts. Son humanité pour l'ennemi vaincu n'est surpassée que par le courage déployé dans la victoire; car aussitôt après, cette main, qui vient de pointer le canon, s'étend pour sauver les victimes qui luttent contre les vagues, ou se cramponnent aux fragments brisés de leurs navires. » *Always!*

N° 15. — Tête de *pedler* ou *pedlar*, porte-balle, colporteur, petit mercier ou quincailler.

Ce nom vient de *pedling*, qui signifie « de néant, de peu, de petite valeur. »

N° 16. — *Shoe black*, le « noircisseur de souliers ».

Ce portrait représente Henry Thrale né en 1760, ancien apprenti du pénitencier de Saint-Martin, qui s'installa vers 1805 et qui figurait encore dans le Strand, en 1820, comme un remarquable personnage qui s'était suffi à lui-même en nettoyant les chaussures.

Le cri ancien, « *j'ai pierre noire pour noircir pantoufles et souliers* » retentissait encore, les bourgeois de la cité s'entêtant aux vieilles pratiques; mais la mode était pour le cirage à l'œuf, lustré par la brosse, en attendant les brillants souliers vernis, dont les Hunt et les Warren devaient faire un objet de négoce si important avec leurs somptueux équipages parcourant les rues en éclaboussant les passants. Thrale fonctionnait en plein air, et comme un des derniers représentants de ces décroisseurs des rues dont la puissance était déchu dès avant la fin du dix-huitième siècle.

N° 17. — Tête de « *milk-girl*, » la fille ou la vierge du lait.

Les *milk-carriers* ou *porteuses de lait* sont un des charmes de Londres. Le plus souvent ce sont des Irlandaises ou des Galloises, fortes et

saines, montrant un visage gai et satisfait. Leur cri « *millk, maid, below!* » « *Du lait, jeunes filles, en bas!* » qui retentit jusqu'à dix heures du matin, pour recommencer dans l'après-midi jusqu'à six heures, s'explique par la situation de toutes les cuisines de Londres, qui sont placées au-dessous du niveau des rues. (Voir pl. C I, n° 22.)

N° 18. — « *Fireman*, » l'homme du feu, le pompier.

Les pompiers ont un uniforme particulier, suivant l'office d'assurance contre l'incendie auquel ils appartiennent. Ces offices d'assurance remontent au temps de la reine Anne, et chacune de ces compagnies a trente hommes à elle, complètement indépendants de la compagnie des porteurs d'eau, les *Watermen*, et de celle des débardeurs, les *Lightermen*.

Chaque pompier porte au bras une plaque avec une devise de son office respectif.

Notre portrait est celui de William Mead, chef de « *l'Espérance* » en 1820, et sa plaque porte la figure symbolique du titre de la compagnie: habit et gilet rouge cramoisi, passements jaunes, doublure et parements bleus ainsi que la culotte; cravate blanche. (Voir pl. C I, n° 23.)

N° 19. — Maraîcher des environs de Londres.

Ce campagnard tout moderne porte un vêtement de toile écrue, fendu sur le côté, d'un genre fort ancien rappelant le *bliaut* du douzième siècle. Ce *bliaut* que l'on mettait en passant la tête par le trou d'encolure se mettait en pardessus plus ou moins court. — Il était fait d'étoffe souple, et composé pour les hommes d'une sorte de corselet plus ou moins juste au corps et à manches longues; à ce corselet étaient cousues, soit une jupe, fendue des deux côtés pour ne point entraver la marche, soit deux pentes en manière de tablier, l'une par devant, l'autre par derrière. — Une ceinture, faite d'une bande d'étoffe, masquait la jonction de la jupe avec le corselet, à la hauteur des hanches.

L'origine des vêtements de ce genre est asiatique; on en trouve des exemples dans les bas-reliefs de Persépolis, et sur les monuments des Sassanides. Le *bliaut*, *bliat*, *bliat*, fut chez nous à l'usage des deux sexes parmi les classes supérieures pendant les onzième, douzième et treizième siècles. Il y en eut un grand nombre de variantes; celui des femmes différait de celui des hommes, etc. La robe courte qui figure ici, avec sa jupe fendue de chaque côté et son corselet plissé ainsi que les poignets, se rapproche surtout du *bliaut* du milieu du douzième siècle. Les plissés si fins et si multipliés de ce vêtement de toile qui lui procurent l'élasticité d'un tricot, tout en comprimant légèrement les parties du corps qui en sont recouvertes, sans nuire à la liberté des mouvements, sont un stratagème qui remonte aux influences byzantines, et une imitation en toile des étoffes de soie crépée comme on en fabrique toujours dans tout l'Orient.

N° 20. — « *Tinker*, » le chaudronnier ambulancier, type d'un compagnon apprenti.

Cet enfant était l'un des vingt-quatre de l'étameur Jemmy Lovel qui, en exerçant son métier, était parvenu à élever sa nombreuse famille, sans avoir jamais été à la charge de sa paroisse. Les étameurs étant alors « remarquablement » rares à Londres, et mis sans cesse en réquisition, ne connaissaient point le chômage. Ils parcouraient les rues avec une boîte d'outils et un chaudron contenant le feu. Leur cri était toute une oraison: « *Pots, soufflets, cuivres, poêles à frire, bassinoires, chaudrons à raccommoder!* »

Voir, pour les sources, les indications de la planche CI, qui termine la série.



ANGLETERRE

ENGLAND

ENGLAND

CR

IMP. FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Vierne del.

ANGLETERRE

XIX^e SIÈCLE. — PREMIÈRE PARTIE.

TYPES POPULAIRES.

21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31	32

(Cette planche fait suite à la pl. CR, dont elle continue l'ordre de numéros.)

N^o 21. — Le « *Postman*, » le facteur remettant les lettres à domicile.

On sait qu'en Angleterre ce service ne se fait jamais le dimanche. (Voir n^o 12.)

N^o 22. — « *Milk maid*, » la laitière.

Celle-ci est une de ces femmes qui faisaient la vente du lait pour leur compte. Il leur fallait se lever entre trois et quatre heures du matin, et elles avaient à faire plusieurs milles pour aller chercher le lait qu'elles payaient 2 shill. 3 d. le gallon. On les disait autorisées par un acte du parlement à ajouter un tiers d'eau à leur lait.

Elles transportaient leur lourde marchandise sous le joug d'une traverse posée sur leurs épaules ; leurs vases ou seaux étaient en étain. (Voir n^o 17.)

N^o 23. — « *Fireman*, » le pompier. (Voir n^o 18.)

Celui-ci diffère sensiblement du *fireman* de l'Espérance. La coiffure est une espèce de casque en cuir épais, garni de bandes de métal ; il est revêtu de drap bleu et muni de la *hache-pie* pour abattre les charpentes, arracher les tuiles, etc.

N^o 24. — « *Match girl*, » la vendeuse d'allumettes.

C'est une de ces marchandes qui parcouraient les rues en offrant leurs allumettes à haute voix. Des vieillards, des hommes et des femmes en vendaient de même ; mais c'étaient surtout des jeunes filles qui s'y employaient.

N^o 25. — « *Newsman*, » vendeur de journaux ambulants.

En outre des vendeurs réguliers des journaux publiés à Londres, il y a nombre de colporteurs qui vendent dans les rues les gazettes du soir. Lorsque les nouvelles sont importantes, ils poursuivent la vente jusqu'à une heure avancée, annonçant leur présence en sonnant de toute leur force dans un cornet en métal. En ces occasions, ils portent sur le devant de leur chapeau quelque inscription à effet « deuxième édition ! nouvelle importante ! »

N^o 26. — Le « *Watchman*, » le veilleur.

C'était le *veilleur*, dont les recommandations magistrales dataient du seizième siècle : « *Çà tôt, jeunes filles ! Allumez vos chandelles ! Éclairez vos lanternes ! la nuit se fait noire !* » C'était le temps où aux endroits les plus difficiles de la cité mal éclairée stationnaient les « *linkboys* » les pauvres petits malheureux, tout transis de froid, qui offraient aux passants le secours de leurs torches ou de leurs lanternes. Longtemps encore après 1694, on rencontrait toujours de ces *linkmen*, pauvres vieillards la lanterne en main, qui, aux abords des grandes constructions, sur les places que l'on repavait, offraient timidement leur service au passant attardé : « *Voulez-vous que je vous éclaire, Monsieur ?* »

Pendant la première partie de notre siècle, chaque paroisse entretenait encore un certain nombre de veilleurs. Ils remplissaient leurs fonctions de 9 heures du soir à 6 heures du matin, en hiver, et de 10 heures du soir à 4 heures du matin, en été. Il leur était enjoint de faire une ronde chaque demi-heure, en proclamant l'heure à haute voix. Outre la lanterne et le court bâton à tête de massue, ils étaient munis d'une crécelle de grande dimension qu'ils agitaient au besoin, soit pour donner l'alarme en cas d'incendie, soit pour appeler à l'aide lorsqu'ils avaient besoin de secours contre des malfaiteurs. Malgré les réglemens, cette espèce de police était loin d'avoir l'efficacité nécessaire, beaucoup de ces veilleurs étant des vieillards débiles. Chaque escouade de *watchmen* était commandée par un constable qui décidait des faits délicats des gens amenés pendant la nuit au *watch-house*, le poste de garde.

N^o 27. — La « *Barrow-woman*, » la marchande à la brouette.

C'est ici une marchande de fruits. Les négociantes de ce genre sont, pour la plupart, des Irlandaises ; elles s'établissent à l'angle d'une rue, ou colportent leur marchandise de qualité inférieure en jetant le cri banal : « *Penny lot ! penny lot !* » à un sou le tas !

N^o 28. — « *Female shrimper*, » proprement la vendeuse de crevettes.

La pêche aux crevettes est pratiquée par beaucoup de femmes des dif-

férentes parties de la côte anglaise. Celles de ces petites écrevisses de mer qui sont envoyées au marché de Londres, sont cuites et préparées pour la vente. La pêcheuse est pourvue d'un filet suspendu à l'extrémité d'une perche légère, qu'elle plonge dans la mer après s'y être elle-même avancée assez profondément. Elle met dans un panier attaché devant elle le produit de chaque coup de filet.

N° 29. — « *A Billingsgate fish woman*, » marchande de poisson de Billingsgate. (Voir n° 11.)

Conformément à d'anciens règlements se rattachant à la charte de la corporation ou municipalité de Londres, tout le poisson amené au port de cette ville devait être vendu au seul marché de Billingsgate. On vit cette habitude persister lorsque la ville s'était accrue en population et en étendue, et quoique cette petite localité fût confinée à l'extrémité de la métropole. On donnait le nom « *poissardes de Billingsgate* » aux pauvres femmes qui faisaient métier de vendre par la ville le poisson inférieur acquis à ce marché.

Elles criaient les *grosses anguilles* et les *moules fraîches*. « *Great eels! Fresh mussels!* » et aussi le « *Mackerel alive, alive, ho!* » le *maquereau tout en vie!* mais on ne trouvait dans les rues que le rebut des marchés, et ces cris étaient, dit-on, autant de mensonges.

Les manières et le langage des « *poissardes de Billingsgate* », qui avaient la trivialité habituelle aux gens de cette catégorie dans bien d'autres endroits, étaient de ces choses qui, blessant les délicatesses de la moderne Angleterre, devaient disparaître de Londres. L'ordonnance de 1839 qui a banni des rues de la métropole toutes les variétés de crieurs, de chanteurs et de colporteurs, désigne particulièrement la marchande de marée infecte.

N° 30. — « *Baker*, » le *boulangier*.

Le boulangier est le seul trafiquant de Londres dont les profits soient limités par les magistrats. Le prix du pain est réglé sur celui de la

farine, et les lois sont fort sévères pour tout ce qui concerne la fabrication et la vente du pain. La propreté du garçon presque coquet qui porte le pain donne à penser que ces lois salutaires n'empêchent point la boulangerie d'être une industrie très prospère.

N° 31. — « *Welsh women*. »

Les femmes qui bordent les rivières pour y laver le linge dans une eau courante s'assemblent à plusieurs. Ces lavandières font usage d'un battoir en bois ayant une forme de spatule « *wooden spatula*. » Après avoir été savonné et rincé deux et même trois fois, et après le dernier battage, le linge est étendu pour sécher, exposé, autant que possible, aux rayons du plein soleil. Ces laveuses sont surtout des Galloises. Les paysannes écossaises suivent la même méthode, après avoir trempé le linge une fois dans l'eau, et l'avoir foulé de leurs pieds nus pour l'es-sanger.

N° 32. — La « *Gipsy*, » l'*Égyptienne*, comme l'indique son nom corrompu.

Elle se rencontrait encore dans les environs de Londres pendant les premières années du dix-neuvième siècle. On appelait Norwood le rendez-vous des *gipsies*; mais on a fini par en expulser ces cousins des *gitanos* d'Espagne (encore une corruption du mot *égyptien*) et de nos Bohémiens de France. Leur réputation était déplorable, et les *gipsies* étaient restées sous la réprobation des crimes du temps passé, connus en Angleterre sous le nom de *kidnapping*. Il n'était que trop certain que l'action de voler les enfants avait été d'un très bon rapport, alors que dans les rues de Londres on se livrait à cette *traite des blancs*, en enlevant annuellement des centaines d'individus pour les expédier et les vendre aux planteurs des bords de la Delaware. Les *gipsies*, qui avaient d'ailleurs des complices parmi les chrétiens, choisissaient des enfants déjà assez grands et assez forts pour supporter les travaux de la servitude à laquelle ils étaient destinés.

« *Les cris de Londres*. »

Ces cris forment une histoire que l'auteur des *Promenades dans Londres* « *Wanderings by the town* » a publiée il y a quelque quarante ans, alors que cette histoire venait d'être close. A tout jamais se trouvait banni de Londres ce que le docteur Ding et de la Serre, secrétaire de la reine de Médicis, parlant des rues de la capitale de l'Angleterre au seizième siècle, appelaient leur *concert d'harmonie*.

Au quinzième siècle, les membres des principales corporations marchandes de Londres, établis et patentés, vendaient sur la place publique, criaient devant leurs boutiques, ou criaient en parcourant les rues. La coutume était générale, et la victoire demeurait aux plus grosses voix. A Cheapside, on voyait toute une population qui ne tarissait point sur le mérite des velours, des linons et des soieries. Aux environs de Westminster, on vociférait de toutes parts : *Avez-vous à vendre? Avez-vous à échanger? Voici des chapeaux fins! Voilà des lunettes!* A Westminster-hall, rendez-vous des hommes de loi et des plaideurs, c'était le marchand d'encre avec son barillet sous le bras : « *Fine writing ink, gentlemen!* » belle encre à écrire, Messieurs; et parmi les cris adressés aux femmes : « *Pretty pins, pretty women!* » jolies épingle, belles dames! « *Paris thread!* » fil de Paris! « *Velvet and taffety!* » velours et taffetas!

Non seulement les rues étaient un bazar pour la vente, mais elles étaient encore autant d'ateliers où toutes les industries venaient librement s'exercer. Le rempailleur de chaises (*old chairs to mend*) s'installait à côté de *John Cooper*, le chaudronnier, dont le nom générique veut dire *Jean Cuivre*. Le barbier et le pédicure étaient de la cohue, avec le chanteur de ballades, le joueur de cornemuse, le rémouleur, etc.

Une des plus brillantes apparitions dans ce monde des rues fut celle de la marchande d'oranges dont Ben Jonson et Marston ont laissé des portraits ravissants. Celles qui vendirent les premières oranges que sir Walter Raleigh de retour de ses voyages fit connaître à sa patrie, portaient un justaucorps de drap noir, des manches bouffantes



ANGLETERRE

ENGLAND

ENGLAND

CI

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Gaulard lith.

d'une éclatante blancheur, un chapeau de paille rond et à larges bords; leurs cheveux emprisonnés dans une résille étaient rejetés par derrière la tête, tandis que leurs pieds, chaussés de mules à la poulaine avec talons élevés, étaient à demi cachés sous leurs amples jupons écarlates. Leur cri était une douce cantilène :

*Fair lemons and oranges,
Oranges and citrons!*

*Belles oranges, beaux limons!
Belles oranges, beaux citrons!*

Sous le règne d'Élisabeth, les autorités de la ville s'avisèrent de déclarer que les rues et les places de la cité avaient été faites pour la circulation, et non pour les vendeurs et les étalagistes. Ce n'était point prêcher dans le désert, loin de là, mais ce fut à peu près tout comme. A l'époque de Charles I^{er}, les mêmes autorités avaient beau dénoncer les marchands colporteurs comme une race malfaisante et hargneuse, le désordre habituel de la rue, qui était dans les mœurs, continuait comme devant. Ce ne fut qu'en 1694 qu'on osa sévir contre les colporteurs; les boutiquiers en étaient si passionnément jaloux qu'ils les firent assimiler aux voleurs et aux mendiants valides. Ces mesures rigoureuses étaient prématurées; les magasins se trouvaient encore si mal assortis que l'on ne pouvait réellement se passer des marchands ambulants, et les officiers de police composèrent d'autant plus facilement avec les colporteurs que la guerre qui leur était faite était trop excessive.

Ce ne fut donc qu'avec le temps, et au fur et à mesure de la richesse et de la variété des assortiments des boutiquiers, que s'éteignirent les cris des brocanteurs, des colporteurs, des artisans ambulants.

Le « *Old clothes!* » (vieux habits) le « *old cloaks, suits, or coats!* » poussé en une seule note de poitrine, un seul cri caverneux, prolongé indéfiniment par un matois à la marche oblique, ne perdant rien de ce qui se passe autour de lui en paraissant sommeiller, devait survivre à peu près seul comme le véritable écho de ces vieux temps, où circulaient les pauvres hères, tout courbés sous le poids de sacs gros et noirs, et allant de porte en porte : « *Small coals!* » *Petits charbons! braisette;* alors que le charbon ne se vendait qu'un denier le sac à Paris, que la livre de bœuf ou de porc ne valait qu'un demi-sou à Londres, et le veau trois liards, alors qu'on entendait crier : *L'eau pour le pain! Les fagots pour le pain!* et qu'en somme, la monnaie d'argent était encore si rare que le vendeur ambulancier criait pour proposer de simples échanges : « *L'aiguille pour le vieux fer?* » et « *Old shoes for some broom!* » *des balais pour de vieux souliers!*

Tour à tour disparurent le vendeur de bois à la bûche avec son compagnon « *Wood to cleave,* » le fendeur de bois, et le porteur d'eau, *Fresh water, maid!* avec ses bidons, ses seaux et ses brocs. Mais on eut à subir le strident *Bank! Bank!* ou *Cross! Cross!* des cochers de fiacre ou des conducteurs d'omnibus; puis, ce furent des cris de plus en plus discrets, les plus doux du monde : « *Clean your honour's shoes!* » *Faites cirer vos souliers, mes seigneurs!* disait d'une voix contenue l'humble décrotteur des rues, le *shoe-black*. Ah! comme on était loin de l'animation bruyante de la rue, alors que la nourriture étant simple, et les petits bourgeois ne faisant presque pas de cuisine chez eux à cause de la cherté du combustible, on entendait de toutes parts : « *Hot meat!* » *viande chaude!* « *Ribs of beef both fat and fine!* » *côtelettes de bœuf grasses et bien apprêtées!* « *Hot sheep's feet!* » *pieds de mouton chauds!* et la *limande à l'aïlie*, des jours maigres; le *barley-broth!* le *brouet d'orge*; les *hot peascods!* les *pois en cosse tout bouillants*.

Que devait-ce être quand à ce tapage journalier, habituel, venait se joindre celui de la veille des grands jours de fête où, à Londres comme à Paris, on était dans l'usage de joncher de verdure fraîche les planchers des appartements, ainsi que les églises et les chemins des processions? Ce n'était plus dans ce cas le *Fouarre! Fouarre!* isolé, de ceux qui vous montaient une botte de paille pour vous aider à calfeutrer les murailles d'une maison mal construite, les parquets de sapin disjoints, car les *Jonchures de jugliaux* se criaient partout en même temps : c'était comme un chœur que le cri : « *Rushes green for the floor!* » *les joncs verts pour les planchers*, dont on « *pavillait* » aussi les murs, selon l'expression normande, en empruntant en même temps des parfums à la « *rosemary and lavender* », la marchande de romarin et de lavande, qui n'eût eu garde de rester muette dans l'immense hurvari que dominaient, en quelque sorte, les cris « fendant l'âme et déchirant le cœur, » dit Howard, qui descendaient des hautes fenêtres grillées des prisons et des hospices, où ceux que leur famille ne pouvait sustenter mourant de faim, ne se

soutenaient que par l'aumône. Pour implorer le passant, les prisonniers faisaient descendre dans la rue, à sa portée, des petits sacs pour qu'il y déposât des vivres : « *Some broken bread and meat for the poor prisoners!* » *Quelques miettes de pain et de viande pour les pauvres prisonniers!* « *For the Lord's sake pity the poor!* » *Ayez pitié des pauvres pour l'amour de Dieu!* Et quand le cri lugubre : « *Pour Dieu, du pain aux sachettes!* » restait sans écho, le cri circulait par la ville ; un des prisonniers, chargé de chaînes, et sous la garde d'un geôlier, parcourait les rues et les marchés en criant l'humble requête : « *Aux pauvres, ès prisons enserrés, pain!* » Le concert d'harmonie formé par les cris de Londres avait, on le voit, des parties fort distinctes.

En rapprochant ici des costumes populaires dont quelques-uns (nos cinq premiers numéros) sont distants de plus d'un siècle de tous les autres, nous avons voulu faire ressortir ce que, sous les transformations mêmes du costume, il peut y avoir d'immuable dans certains usages nationaux. Le chapeau couvre ici toutes les têtes, celles des hommes et celles des femmes, et quels que soient l'âge et la condition parmi ces gens des classes basses, comme on l'a vu de la coquette marchande d'orange du seizième siècle, coiffée d'un chapeau de paille rond et à larges bords, de même et à tous les étages, qu'il s'agisse de la marchande d'almanachs ou de celle de pudding du dix-huitième siècle, de la marchande de poisson ou de la laitière du dix-neuvième siècle, de la pêcheuse de crevettes ou de la lavandière, de la fille aux allumettes, de la tireuse de cartes et même de la Gipsy, dans ce pays où le soleil a cependant peu de force, toutes les têtes féminines sont sous le chapeau par-dessus le bonnet, au moins sous quelque capote.

Ce que l'on peut encore constater en examinant ces Anglais peints par eux-mêmes, c'est que le chapeau droit, à haute forme, ou plus ou moins tronqué bas, qui tout autre part est surtout à l'usage des hommes, était porté en Angleterre par nombre de femmes du peuple ; enfin que le chapeau droit de haute forme est celui que le mendiant en cravate blanche tend au passant, et que c'était aussi celui que l'on retrouve sur la tête du drayman comme sur celle du décroeteur, sur la tête du facteur ainsi que sur le chef de l'apprenti chaudronnier.

Si de 1820 nous passons à aujourd'hui, il n'y a d'autres variantes que celles qui dépendent du grand filon des modes successives, mais le fond lui-même n'a pas varié. A Londres, où tous les matins les servantes lavent les quelques marches de pierre qu'il faut monter pour accéder à la porte de la maison, dont le sol est légèrement en contre-haut de la rue, afin de procurer de la lumière aux cuisines en sous-sol, la domestique, pourvue d'un seau, qui promène l'éponge sur les marches inondées qu'elle lave en s'y tenant agenouillée, compromet ainsi gravement la propreté de ses jupes ; mais elle a toujours et invariablement son chapeau sur la tête.

Les documents proviennent :

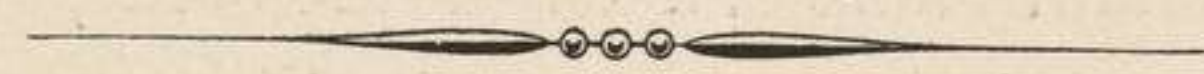
N^{os} 1, 2, 3, 4 et 5, du recueil de Larooow et Boitard « *The cries of London* » *les cris de Londres*, que les bibliographes font remonter à l'année 1714.

N^{os} 6, 8, 10, 14, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32, du recueil publié en 1814 à Londres par John Murray « *Picturesque representations of the dress and manners of the English; Représentations pittoresques des mœurs et coutumes des Anglais*, où chaque figure est accompagnée d'une page explicative.

N^{os} 7, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18 et 20, du « *Costume of the lower orders of London*, » *Costumes des basses classes de Londres*, peints et gravés par T. L. Busby. Chaque figure est aussi accompagnée d'un texte, et pour la plupart elles sont datées de 1820.

N^o 19. Dessin original.

Voir en outre, pour le texte : Tableau actuel des costumes, mœurs et usages de la nation anglaise, *Paris, an XI* (1802). — *La Revue britannique*, 1841. — *L'Angleterre, costumes, mœurs et usages*, par J. B. Eyriès, in-16, sans date. — Le Dictionnaire du mobilier français de Viollet-le-Duc, à l'article *Bliaut*.



ANGLETERRE

PREMIÈRE PARTIE DU SIÈCLE.
COSTUMES OFFICIELS DES HAUTS DIGNITAIRES.
INVALIDES DE CHELSEA ET DE GREENWICH. — TOILETTE FÉMININE.
TYPES POPULAIRES.

HAUTS DIGNITAIRES.

N° 3.

Le Juge.

Pendant les assises, les juges, représentants directs du souverain, ont droit de préséance sur tous les autres Anglais, même sur les princes du sang. Ils siègent en robe rouge bordée d'hermine et portent la perruque en usage au commencement du dix-huitième siècle. Dans les tribunaux anglais, on juge et on plaide encore avec ces mêmes perruques.

C'est à Édouard I^{er} qu'est due l'organisation des cours de justice, entre autres celle du « Banc du Roi » (aujourd'hui « Queen's Bench »), tribunal ainsi nommé parce que la personne royale est supposée présente à toutes les audiences. Le Queen's Bench, dont le premier juge est appelé « Lord Chief » de la justice d'Angleterre, est la plus haute cour du pays et possède une juridiction s'étendant sur tout le royaume.

N° 4.

L'Évêque.

Sur vingt-neuf prélats que compte l'Église anglicane, vingt-quatre seulement reçoivent, « par courtoisie, » le titre de *lord*, parce qu'ils sont supposés tenir du souverain d'anciennes baronnies leur donnant accès à la chambre haute. Ils y siègent dans le costume de la figure représentée, c'est-à-dire en bonnet carré et en surplis.

N° 11.

Le « Speaker ».

Quoiqu'il n'ait qu'à diriger les débats, le président élu de la chambre des communes porte le nom de « speaker », orateur. Ce titre lui vient de ce qu'il était autrefois chargé de prendre la parole en présentant au souverain les résolutions ou les doléances des communes.

Pendant les séances, le speaker a la tête affublée d'une longue perruque et est vêtu d'une robe noire. Assis sur un fauteuil de forme ancienne, il a au-dessous de lui des secrétaires portant des perruques plus petites.

Les fonctions du speaker ne cessent qu'avec le parlement qui l'a élu. Dès qu'il ne les remplit plus, ce personnage est élevé à la pairie, nommé membre du conseil privé, et prend immédiatement place parmi les barons.

N° 12.

Le Lord-Maire de Londres.

Le « Lord Mayor » jouit d'une grande autorité comme magistrat et d'un prestige de rang considérable pendant son année de fonctions. Il est nommé par la Cour des aldermen, sur la présentation du Conseil de livrée; mais il est de règle que le doyen des aldermen soit élu.

En Angleterre, le lord-maire de Londres et celui d'York sont les deux seuls maires qui portent le titre de *lord* pendant leurs fonctions.

N° 1.

Alderman de Londres.

A l'origine, le titre d'*alderman* était donné aux magistrats placés à la tête des comtés; il désigne aujourd'hui un magistrat municipal.

A Londres, les aldermen de la Cité viennent après le lord-maire et les deux sheriffs; au nombre de vingt-six, un par *ward* ou quartier, ils sont nommés par les *freemen* (citoyens) réunis en *wardmote*. Cette assemblée choisit en outre deux cent sept *common councilmen* (conseillers), un par *precinct* ou district. — Les aldermen, formant la *Court of aldermen*, se joignent aux *common councilmen* pour constituer la *Court of common Council* ou conseil municipal.

La charge d'alderman est perpétuelle. Celui qui s'y dérobe par la démission doit verser cinq cents livres sterling dans la caisse du Trésor municipal.

Le costume officiel de ces magistrats consiste en une robe écarlate bordée de fourrure.

INVALIDES DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

N° 5.

Pensionnaire de Chelsea.

L'hôpital de Chelsea, commencé par le roi Charles II, qui avait voulu en faire une imitation de l'Hôtel des Invalides de Paris, fut continué par son successeur et achevé par le roi Guillaume III et la reine Marie, en 1690.

L'uniforme des pensionnaires est l'habit rouge, la veste et la culotte bleues.

N° 6.

Pensionnaire de Greenwich.

L'hôpital royal de Greenwich avait été fondé par le roi Guillaume, en 1696, afin de servir d'asile aux marins de la flotte royale rendus invalides par l'âge ou mutilés au service de leur pays, et aussi pour soutenir les veuves et élever les enfants de ceux tués devant l'ennemi.

Les pensionnaires sont montrés vêtus de bleu; leurs officiers ne se distinguaient que par un petit galon d'or.

TOILETTE FÉMININE.

N° 2.

Dame en costume d'été, à la mode de 1814.

Cette toilette est un type du costume ordinairement porté par les dames à la promenade du matin, à Londres, et dans les stations des bains de mer.

TYPES POPULAIRES.

N° 7.

Le *Dustman* (homme de la poussière).

Les cendres, journellement accumulées dans les maisons de la métropole par l'usage constant du charbon de terre, étaient autrefois enlevées par les *dustmen*, gens au service d'entrepreneurs ayant obtenu des paroisses le droit de récolter ces débris. Le *dustman* annonçait sa présence à l'aide d'une cloche; quand on l'avait appelé, il emportait les cendres dans un solide panier qu'il allait vider dans une charrette stationnant à proximité.

A l'origine, chaque paroisse payait une somme annuelle à quiconque s'engageait à recueillir ces cendres; mais comme elles étaient nécessaires à la fabrication des briques et que la construction prit tout à coup une grande extension, les cendres de charbon de terre acquirent

une certaine valeur, ce qui amena les paroisses à n'accorder le privilège de les recueillir qu'aux entrepreneurs payant une somme relativement considérable.

N° 8.

Pêcheur d'Hastings.

Comme toutes les populations du littoral, Hastings compte de hardis pêcheurs dont l'industrie approvisionne tout l'intérieur du pays. Le type représenté rappelle, par son costume, le pêcheur de nos côtes normandes; c'est toujours la jupe et le petit bonnet traditionnels. Les bottes à entonnoir sont ici d'une solidité bien appropriée à la profession.

Hastings a été le plus puissant des « Cinque Ports » chargés spécialement de la défense de l'Angleterre contre les envahisseurs du continent. Les habitants de ces villes maritimes jouissaient alors de nombreux privilèges; ils étaient exempts des taxes de douane, de celles du péage, et possédaient le droit de pêche sur les côtes de Norfolk.

N° 9.

Bedeau d'église.

La principale occupation des bedeaux est d'empêcher tous actes mal-séants de se produire dans le voisinage de l'église et de veiller à ce que tout cabaretier tienne sa maison fermée pendant le service divin. Ils ont aussi le service de la sacristie; et, lorsque les marguilliers visitent leurs paroisses en tournée officielle, les bedeaux, revêtus d'une livrée, les suivent en portant leurs psautiers. — Les bedeaux font encore le service journalier à l'asile des indigents; ils sont, en un mot, les *messagers* de la sacristie.

N° 10.

Écolier ou « garçon de la jaquette bleue ».

C'est à cause de la couleur de leurs jaquettes de laine grossière que les écoliers de « Christ Church Hospital » ont été appelés les *garçons de la jaquette bleue*.

Christ Church Hospital fut d'abord un couvent de franciscains qui, lors de la dissolution des maisons religieuses, fut converti par Édouard VI en un hôpital où les enfants pauvres étaient élevés et dressés à l'apprentissage d'un métier. Dans l'incendie de 1666, la plus grande partie de l'ancien bâtiment fut détruite, mais il fut reconstruit sous la direction de Christophe Wren, grâce à la munificence des administrateurs et d'autres personnes charitables. Charles II fonda, dans cet hôpital, une école de mathématiques et institua une donation pour l'éducation de quarante jeunes gens destinés à la marine.

Ces figures proviennent du charmant recueil imprimé en couleurs, publié à Londres en 1814 par John Murray : Picturesque representations of the dress and manners of the English, où chaque personnage est accompagné d'un texte explicatif.



ANGLETERRE

ENGLAND

ENGLAND

G X

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Vierne del.

AQ

ANGLETERRE

LES MOYENS DE LOCOMOTION DANS L'INTÉRIEUR DU PAYS, AU COMMENCEMENT
DU XIX^e SIÈCLE.

LES BARRIÈRES DES ROUTES.

V. H. Pyne est un de ces portraitistes des choses de leur pays dont les travaux laissent de leur époque une image d'autant plus intéressante que les temps sont plus changés. Exercé à dessiner tout ce qu'il pouvait voir, les gens et les choses, les instruments de travail, les chantiers, les habitations, le matériel de la navigation, les chariots avec leurs attelages, en un mot, tout ce qui touche à la vie de plein air, Pyne a pu sans exagération mettre en tête de son *tracé pittoresque des arts, de l'agriculture, des manufactures, etc., de la Grande Bretagne* (recueil de 600 groupes publié en 1807 et devenu rare) le nom de *Microcosme*, ou monde en abrégé dont il fait son titre principal.

C'est à ce Microcosme que nous empruntons les sujets de notre planche.

Barrières. Chaque village en Angleterre, dit le voyageur français, en 1776, a une barrière qui se ferme devant chaque voiture, et l'on paie suivant le nombre des chevaux qui forment l'attelage. L'argent est employé à la réparation du chemin. Il n'est ni rang ni dignité à l'abri de ces péages, et le Roi lui-même y est soumis; la barrière se fermerait devant son carrosse, si ses officiers ne payaient d'avance. Ces barrières, légalement érigées en 1663, et dont la taxe, le *toll-money*, avait pour but de remettre en état toutes les routes affreusement ruinées par les guerres civiles, furent d'un établissement si difficile, rencontrèrent un esprit d'opposition tel, la résistance allant jusqu'à la sédition de la population des campagnes et des basses classes des villes, que ce ne fut que vers le milieu du dix-huitième siècle que l'amélioration attendue de ce système fut généralement sensible et que les routes devinrent passablement bonnes. Une fois les avantages reconnus, les plus acharnés adversaires de la taxe des barrières n'auraient plus consenti à se défaire de cette charge. Du temps de Pyne, il était devenu d'une malhonnêteté manifeste, « dont une personne honorable n'était point capable, » d'essayer de ne point payer la taxe. Seulement on retrouve encore un souvenir du vieux

levain du mécontentement qui s'était montré à l'origine, dans la manière dont on parle au dix-neuvième siècle du *toll-gatherer*, du collecteur des routes, signalé comme étant d'une incivilité et d'une rudesse notoires. Cette rancune va jusqu'à mettre les percepteurs sur la même ligne que les voleurs de grand chemin.

Carrosserie. Anglais pur sang, et duquel on doit entendre le mot *art*, inséré en tête de son *Microcosme* non dans le sens des *arts libéraux*, mais dans celui des *arts mécaniques*, Pyne s'intéressait naturellement aux progrès de la carrosserie; et il a pris d'autant plus de plaisir à esquisser la physionomie de la chaise de poste, de la diligence, que les progrès accomplis dès son époque, véritable sujet de satisfaction nationale, s'étaient réellement produits avec une rapidité remarquable. Avant l'ère des routes de poste, c'est-à-dire quelque quarante ou cinquante ans auparavant, un gentilhomme du Hertfordshire qui, comme les autres gentilshommes, possédait un attelage de six chevaux, mettait deux jours pour arriver à Londres. L'époque à la mode pour venir à la ville était alors en novembre. L'état de la route était tel qu'il fallait s'arrêter fréquemment, que les six chevaux devenaient insuffisants et que, la plupart du temps, on ajoutait des bœufs à l'attelage. On avait coutume, pendant ce trajet, de déjeuner à Kuitsbridge, de dîner à Hounslow, et, après de prodigieux efforts, de souper à Staines. Or, Pyne voyait la malle-poste faire ce même voyage entre 8 heures et 10 heures 1/4 du soir. Que met-on aujourd'hui sur la voie ferrée? En l'année 1754 on annonçait une diligence; et l'avertissement marque que, *si incroyable que cela pouvait paraître, elle arriverait certainement à Londres en quatre journées et demie après avoir quitté Manchester*. Le progrès était tel au commencement du siècle, que ce trajet se faisait en trente heures. Le rapide dévore aujourd'hui ces 185 milles en quatre heures.

Les nos 1 et 8 offrent des exemples du tilbury rustique occupé par deux hommes, et de la charrette de maraîcher, avec sa couverture en cerceau, arrêtés l'un et l'autre à la barrière pour acquitter le péage. Le n° 3 montre que le cavalier paye aussi le droit de passage.

Le n° 4 est un grand panier suspendu, monté sur quatre roues espacées, et dont l'attelage de deux chevaux est mené par un postillon; c'est une voiture de promenade ou de courtes excursions du caractère de la « *caravane* » qu'en Angleterre on appelle encore le « *sociable*. » La diligence, n° 2 est attelée de quatre chevaux menés à grandes guides; sur son impériale se trouve une voyageuse assise, sans que rien la préserve, ni contre les intempéries, ni contre les chances d'une chute.

N° 5. On procède au chargement d'une chaise de poste; les ressorts de la suspension de la caisse sont d'une forme qui marque leur temps; on conservait encore la flèche qui liait les deux trains d'essieux, et par laquelle s'opérait toute la traction. Le n° 7 offre l'exemple de la chaise de poste, précédée d'un *outrider*, et acquittant le droit de passage. Enfin le petit groupe n° 6, montre deux chevaux conduits par un homme, et chargés de la craie extraite des carrières ou fosses, *chalk-pits*, du comté de Kent, dont on se sert pour l'amélioration de la terre, ou que l'on cuit dans des fours pour faire de la chaux: transport qui ne se fait plus aujourd'hui qu'au moyen de wagons.

Voir pour le texte : Le *Microcosme*, tracé pittoresque des arts, de l'agriculture, des manufactures, etc., de la Grande-Bretagne, *eaux-fortes par W. H. Pyne, texte par C. Gray, Londres, 1808.* — Tableau actuel des coutumes, mœurs et usages de la nation anglaise, *Paris, an XI.* — Des voitures, de leur construction et de leur usage, *Revue britannique, mars, 1842.*



ANGLETERRE

ENGLAND

ENGLAND

AQ

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Waret del.

GP

ALLEMAGNE

COSTUMES POPULAIRES DE LA BAVIÈRE ET DE SAXE-ALTENBOURG.

BAVIÈRE.	N ^{os} 11, 12 et 13.
N ^{os} 1, 5 et 6.	Haut Palatinat.
Franconie moyenne.	N ^{os} 14, 15, 16 et 17
N ^{os} 2, 7, 10, 20 et 21.	Souabe.
Basse Bavière.	SAXE-ALTENBOURG.
N ^{os} 3, 4, 19 et 25.	N ^o 18.
Basse Franconie et Aschaffembourg.	Mariée altenbourgeoise.
N ^{os} 8, 9, 22, 23 et 24.	
Haute Franconie.	

BAVIÈRE.

La Bavière contient des éléments divers de population. Les Bavaois proprement dits, ou les descendants des Boïovars, habitent la région du sud-est; le Lech, grand torrent situé à l'occident, est la frontière ethnographique qui les sépare des Souabes. Les Franconiens, descendants mélangés des Francs, occupent la Bavière septentrionale; ils se distinguent, entre tous les habitants des autres cercles de la monarchie, par leur grâce et leur élégance; ce sont aussi ceux qui, dans l'histoire, ont montré le plus d'indépendance. Dans la basse Bavière, vit une population violente, batailleuse, prompte à saisir le couteau, comme dans la plupart des pays méridionaux. Quant aux habitants des plateaux, ils forment une race robuste, mais complètement dépourvue d'avantages physiques.

Dans les contrées de la Bavière où la population se partage entre les deux religions dominantes, les catholiques et les protestants se distinguent par le costume. En général, les premiers préfèrent les couleurs claires,

tandis que les seconds choisissent les couleurs sombres; le chapeau de la catholique est orné de rubans jaunes et verts, celui de la protestante a des rubans noirs; le jeune paysan de la vieille religion porte encore la veste rouge, et le réformé l'a quittée.

La coiffure féminine offre de nombreuses variétés se produisant dans plusieurs régions à la fois. Il en est une, le *pelzkappe*, calotte ronde de peau de loutre garnie d'un petit fond d'étoffe brodée (n° 7), qui est depuis longtemps en usage dans tout le pays, ainsi qu'on peut le voir chez les dames allemandes du dix-septième siècle représentées dans la planche E K. Vient ensuite le petit bonnet au fond cambré, maintenu par des brides nouées sous le menton (n°s 1, 17 et 25), porté non seulement dans la basse et moyenne Franconie, mais encore dans la Souabe; l'une de ses variantes est l'espèce de bonnet phrygien orné de deux ailes (n°s 2 et 16), ou seulement garni de rubans (n° 11), que l'on voit chez les femmes de la basse Bavière et du Palatinat. La pièce de toile, simplement posée sur la tête, ou encadrant entièrement le visage, est portée par la Franconienne de Wurtzbourg (n° 4) comme par celle de Bamberg (n° 24); il n'y a de différence que dans la façon plus ou moins coquette dont les deux pointes sont nouées sur le front. Dans la haute Franconie, une autre sorte de bonnet de toile a sa coiffe s'avancant sur le devant de la tête (n° 9) ou formant une visière garnie de tulle (n°s 22 et 23); ce dernier arrangement se rencontre également chez les femmes souabes, avec une modification dans la coiffe qui, au lieu de rester en toile, est en soie brodée (n° 14). La dame de Schweinfurth (n° 19) montre un haut bonnet de soie noire garnie de dentelle, au-dessous duquel de larges rubans descendent jusqu'au dos; les cheveux, disposés en bandeaux, tombent gracieusement sur les côtés du visage et sont relevés en chignon. Quelques femmes de la basse Bavière se coiffent d'une pièce d'étoffe foncée qu'elles disposent en calotte (n° 20). Les jeunes filles du Palatinat ont un simple bandeau sur leurs cheveux tressés (n° 13).

Sur leurs chemises avec manches ne dépassant pas le coude, les Bavaroises ont des corsets largement échan-crés ou montant jusqu'à l'encolure. Ces corsets sont accompagnés de fichus de cotonnade imprimée, ordinairement à fond rouge vif et à fleurs, remplacés, les jours de fête, par des mouchoirs blancs garnis de l'entoilage le plus fin (n°s 22 et 23). On fait également usage de fichus noués sur la nuque, tantôt en nœuds serrés, tantôt en nœuds lâches (n°s 4, 7, 17, 20, 24 et 25), ou retenus devant par un fermoir d'argent quelquefois orné de pierres (n° 11). Les jaquettes de couleur voyante, aux manches rembourrées et bouffantes, sont portées dans la Franconie, la basse Bavière et le Palatinat. Les robes, toujours à plis serrés, descendent jusqu'à mi-jambe et sont généralement de nuances très prononcées, rouge vif, carmin, vert, bleu, etc. Le tablier est soumis à la même variété de couleurs; les jours de fête, il est de soie façonnée, garni de dentelle et de rubans brodés. Comme bijoux, on porte le plus souvent des colliers de perles, de grenats, ou d'orfèvrerie, auxquels sont suspendus un ou plusieurs médaillons (n°s 22 et 23). Avec les bas à coins brodés, certaines paysannes ont des souliers découverts garnis de franges sur le cou-de-pied (n° 24).

Les chapeaux à larges bords que portent les hommes, prennent, en raison de la mollesse du feutre, les formes les plus capricieuses, selon que l'on veut se préserver du soleil ou de la pluie. Mais cette espèce de coiffure semble aujourd'hui rencontrer peu de sympathies auprès de la jeune génération, laquelle a adopté les chapeaux hauts, de forme conique, cylindrique et même évasée, aux bords réduits à leurs moindres dimensions; on les garnit d'un cordon noir qui en fait plusieurs fois le tour et dans lequel, les jours de fête, on fixe un bouquet.



ALLEMAGNE

GERMANY

DEUTSCHLAND

G P

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Charpentier lith.

D'ordinaire, le paysan est simplement vêtu d'une veste sans taille ni pans, mais le dimanche, il prend la redingote de drap bleu foncé, à collet droit, et ornée de boutons d'argent. Le gilet, le plus souvent de drap rouge vif, devant comme derrière, est garni, entre les boutons de métal, d'une espèce de passement de soie de couleur. On emploie encore, comme boutons, des pièces de monnaie du pays, depuis la pièce de six kreutzers jusqu'au thaler. Quand un homme a fait bombance au cabaret et que sa bourse est épuisée, il prend un couteau, et les boutons de sa redingote ou de son gilet déménagent les uns après les autres, pour reprendre, dans le monde, la course vagabonde à laquelle ils étaient primitivement destinés.

Si les jeunes gens portent des pantalons, les hommes âgés, ou véritables conservateurs du costume national, ont gardé la culotte de peau noire, attachée au genou à l'aide d'une courroie.

SAXE-ALTENBOURG.

N° 18.

Costume de mariée.

Le jour du mariage, la fiancée et ses jeunes demoiselles d'honneur ne se distinguent que par une couronne nommée *hornbt*. Cette couronne, qui sert aussi aux marraines dans les baptêmes, se compose de petites plaques de métal quadrangulaires avec dessins en relief, montées sur un cylindre en carton allant en diminuant vers le haut. Tout autour sont deux rangs de feuilles dorées, fixées à des boutons d'argent du plus fin travail d'orfèvrerie; ces feuilles pendent librement d'après leur centre de gravité. Sur la partie postérieure, on voit une espèce de bourrelet en forme d'arc, couvert d'un ruban de velours. Les cheveux sont cachés par le *fronteau*, bandeau de velours rouge formant rosette derrière la nuque. Enfin cette coiffure scintillante est encore ornée d'un large ruban qui entoure le fronteau et forme un gigantesque nœud sous le menton.

Le reste du costume est, à peu de choses près, celui décrit dans la notice de la planche H G, Allemagne-Tyrol.

Les n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20 et 21 font partie d'une suite de luxueuses gravures coloriées, publiées à Nuremberg et représentant les costumes de chacun des cercles de la Bavière.

Le n° 18 est la reproduction d'un dessin original, non signé, datant de la première partie du siècle.

Les n°s 22 et 23 sont reproduits d'après Becker.

Les n°s 19, 24 et 25, d'après Lanté et Gatine, sont tirés du Recueil de costumes de différents pays; Paris, 1827.

Voir, pour le texte : Deutsche Volkstrachten, par M. Albert Krestchner; Leipzig, 1870. — Géographie universelle, par M. Elisée Reclus.

ALLEMAGNE. — TYROL

COSTUMES POPULAIRES.

AUTRICHE.
N^{os} 1, 6, 8, 11, 15, 16 et 19.
Tyroliens.
N^{os} 2 et 9.
Habitants de la Bohême.

ALLEMAGNE.
N^{os} 3 et 4.
Wurtembergeoises.
N^o 7.
Silésien.

N^{os} 10 et 12.
Saxonnes.
N^o 13.
Hambourgeoise.
N^{os} 14 et 17.
Altenbourgeoises.
N^o 18.
Femme de Cobourg.
N^o 5.

Type d'étudiant de l'Université d'Heidelberg; première partie du siècle.

AUTRICHE.

Tyrol. — La population du Tyrol contient des éléments divers : dans la zone orientale, elle se compose d'Allemands et de Slaves, tandis que, dans la zone méridionale, les Allemands se trouvent en contact avec les Latins.

La beauté des montagnes qu'habitent les Tyroliens, le pittoresque de leurs costumes, leur adresse comme chasseurs, la bravoure avec laquelle ils ont, en plusieurs circonstances, défendu leurs défilés, enfin les chants et les traditions dont leur pays est l'objet, tout concourt à leur donner une place d'honneur parmi les habitants des Alpes autrichiennes. Les plus beaux et les plus forts d'entre eux sont les habitants du Zillerthal; ces hommes, qui se vantent d'être les Tyroliens par excellence, appartiennent à la race bavaroise.

Chaque année, comme chez tous les montagnards, une partie de la population mâle et adulte du Tyrol s'exile pendant quelque temps du pays natal pour se livrer au petit commerce. Les émigrants du Voralberg vendent des étoffes; les gens de la vallée de Passeyer du bétail; ceux de la Lungau exercent les métiers de rebouteurs et de vétérinaires; les Tyroliens du Zillerthal sont ou chanteurs ou marchands de tapis et de gants.

N° 1.

Montagnard du Zillertal.

Chapeau de feutre noir, de forme conique, aux larges bords doublés de soie, orné d'un cordon dont les glands retombent sur le front et d'une aigrette de plumes de coq de bruyère. *Brustfleck*, gilet croisé de drap rouge vif, brodé, à l'encolure, d'un galon d'argent. Cravate de soie noire retenue par un anneau de métal. *Joppe*, veste de laine, garnie aux poignets de velours piqué. Ceinture de cuir noir fixée sur le côté droit par une boucle de métal; le devant forme une espèce de plaque d'à peu près sept pouces de large, couverte de broderies qui entourent le monogramme du propriétaire de cette pièce du costume; chez les Tyroliens, l'aigle à deux têtes est aussi en faveur comme ornement de ceinture. Culotte de peau noire, descendant jusqu'au genou. Bas blancs. Souliers lacés montant jusqu'à la cheville; ces lourds souliers de montagnes sont garnis de diverses espèces de clous: les uns, *stossnagel*, clous à grosses tête et en forme de crampons, sont placés sous le talon et le bout de la semelle, tandis que d'autres clous, à têtes larges, couvrent le reste.

Le Tyrolien du Zillertal et des environs d'Innsbruck est plein d'animation et de gaieté: il aime la pompe, l'éclat, et est passionné pour la musique et la danse.

N° 6.

Femme du Pusterthal.

Chapeau de feutre à larges bords, semblable à celui des hommes. Corsage lacé, muni de bretelles. Les manches de la chemise ne sont visibles que pendant les occupations domestiques. Jupe courte en étoffe de laine. Souliers découverts.

N° 8.

Femme du Sarnthal.

Les Sarniennes portent aussi le chapeau de feutre à larges bords, orné de rubans de soie tombant derrière la nuque. Chemisette de piqué blanc, garnie de dentelles. Corset d'étoffe de laine, avec agrafes d'argent et lacets de soie noire. Fichu de cotonnade.

N° 11.

Paysan des environs d'Achensee; vallée de l'Inn.

Le costume des montagnards du Zillertal se retrouve, avec quelques modifications, chez les habitants de la vallée inférieure de l'Inn. La grande route ouverte de cette vallée a permis aux éléments étrangers de s'y introduire, tandis que le Zillertal, pays étroit et fermé, est resté exempt de tout contact et a, par conséquent, conservé son costume traditionnel. Cette différence est surtout visible à la frontière nord du Tyrol, du côté de la Bavière et dans les environs d'Achensee, où l'on rencontre des redingotes, des pantalons de drap, ainsi que des chapeaux de feutre bas de forme; mais, à ces vêtements modernisés, il est toujours ajouté quelque chose de l'ancien costume.

Bohême. — En général, la bourgeoisie des villes de cette contrée est allemande, tandis que les Tchèques, les véritables Bohémiens de la Bohême, appartiennent à l'aristocratie ou forment une bonne partie de la foule des paysans et des ouvriers. Les Slaves de même race qui habitent la Moravie et la Hongrie occidentale reçoivent les appellations de Moraves et de Slovaques.

Aujourd'hui, les Allemands, comme les Tchèques, ont cessé presque partout de porter un costume national.

N° 2.

Jeune Allemande d'Auherzen; district de Pilsen. Costume d'été.

Les cheveux, relevés en arrière, pendent en tresses terminées par de longs

Chapeau de feutre de forme conique, aux bords entourés d'un cordon terminé par des glands retombant sur la nuque; ce chapeau est orné des insignes particuliers à ces contrées, c'est-à-dire de la plume de coq de bruyère, de la barbe de chamois et du bouquet de fleurs alpestres. Chez les paysans des environs d'Achensee, la large ceinture de cuir ne se voit plus que rarement, car elle s'harmonise peu avec le gilet moderne, sur lequel s'étale ici une lourde chaîne d'argent. Cravate de soie rouge. *Joppe*, veste de drap. Culotte noire en peau de chamois, soutachée et serrée au genou par des cordons. Bottes de cuir.

N° 15.

Paysan du Oetzthal.

Lorsque, dans un chef-lieu de la contrée, le tir à la cible réunit tous les habitants des vallées environnantes, le costume caractéristique des hommes du Oetzthal se fait remarquer par-dessus tous les autres: chapeau conique ou évasé, tantôt vert, tantôt noir; *joppe* de gros drap brun foncé, dont l'un des revers est orné d'une longue broderie de couleur, insigne particulier aux habitants de cette vallée; ceinture de cuir décorée de nombreux rangs de clous d'étain poli; culotte en peau de chamois, couturée de blanc, et attachée aux genoux avec des boutons et des rubans de soie; bas de laine; gros souliers lacés.

N° 16.

Paysanne de la vallée de Passeyer.

Coiffe de coton tricoté. Sur un *niederleibel*, jaquette de drap violet garnie, à l'encolure et aux parements des manches, de soie cramoisie; par devant, cette jaquette est fermée au moyen de rubans de couleur et d'un rang de boutons d'argent. L'entoilage de la manche de chemise, dépassant la manche de la jaquette, rejoint un rebras de velours garni de fourrure, couvrant l'avant-bras et une partie de la main. Longue robe à plis serrés, d'étoffe laine et fil. Ample tablier de toile bleue rayée et à rubans de soie. Bas de laine rouge vif. Souliers de cuir.

N° 19.

Jeune paysan du Sarnthal.

Costume de fête.

Le Sarnien aime les couleurs éclatantes; sa *joppe* et son *brustfleck* sont en drap rouge vif, et sur ce dernier, se croisent des bretelles de damas vert clair. La chemise, visible à la partie supérieure de la poitrine, est garnie d'une étroite dentelle qui entoure le cou et forme jabot en descendant vers la poitrine. Les hommes mariés portent un chapeau noir et les jeunes gens un feutre vert clair, de forme basse et aux très larges bords. La forme et l'ornementation de la ceinture n'offrent aucune différence avec celle des habitants des autres vallées. Une culotte de laine épaisse, et plus large que d'ordinaire, laisse le genou entièrement à découvert. Bas blancs avec jarrettières rouge vif. Souliers de cuir.

rubans blancs; ils sont ornés du *stirntüchel*, bandeau, et du *nadel*, diadème de cuivre orné d'arabesques. Une épaisse tournure en foin, crin ou autre matière, fait bouffer la jupe de laine. Ceinture remontant à la hauteur de l'épaulette de la chemise aux manches longues et larges.



ALLEMAGNE TYROL

GERMANY TYROL

DEUTSCHLAND TIROL

H G

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Charpentier lith.

Corsage décolleté, en laine de couleur ou en étoffe d'or. Fichu de laine à dessins de fleurs. Tablier noué au moyen d'étroits rubans de couleurs. Bas de laine rouge pourpre. Souliers de cuir à bouffettes de soie verte. Pour sortir, le costume se complète du *kurass*, jaquette de piqué blanc et d'un grand fichu de toile dont on se couvre la tête.

Le costume d'hiver ne se distingue de celui d'été que par deux objets : un bonnet et une jaquette de fourrure.

N° 9.

Jeune Allemand des environs de Kladau.

Chapeau en feutre, de forme basse, garni de fleurs et entouré d'un cordon dont les bouts se terminent par des touffes de soie noire. Veste de drap bleu avec boutonniers d'étoffe verte et boutons de métal jaune.

ALLEMAGNE.

Silésie. — Indépendamment de la race politiquement dirigeante, la Silésie (*Schliesien*) est peuplée de Polonais, de Tchèques et de Moraves. La haute Silésie est souvent désignée sous le nom de « Sibérie prussienne ».

Pendant que le pays plat ne conserve que partiellement le costume national, celui que l'on rencontre entre Fischbach et Tannhausen est resté l'un des plus intéressants de la partie centrale de la Silésie. Le costume des hommes ne diffère pas sensiblement de celui généralement en usage en Allemagne, mais les femmes ont dans leurs vêtements, et surtout dans leurs coiffures, plusieurs détails propres à cette partie du pays.

N° 7. — Paysan des monts Géants. Les jours de fête, le paysan des monts Géants porte un chapeau de feutre noir de forme évasée, et est vêtu d'une redingote de drap dont les pans descendent jusqu'aux pieds. Cette redingote, qui se met surtout pour aller à l'église, est quelquefois appelée « der Gottestischrock », redingote de la sainte Table.

Wurtemberg; cercle de la Forêt-Noire. — Aucune contrée n'a été plus respectée par les invasions que les hauts plateaux du Wurtemberg; les montagnes, où les villages sont très clairsemés, n'avaient point assez de richesses pour tenter des conquérants, de sorte que les habitants du pays ont gardé le type de leurs aïeux. Cependant les émigrations de ces populations sont une cause de changements de plus en plus rapides dans les mœurs. Comme les Auvergnats, les Savoyards, les Tyroliens, les hommes de « l'âpre mont » émigrent en grand nombre et se font colporteurs, merciers, marchands de fleurs, etc. Dans les environs de Reutlingen, à la base des hauts escarpements de l'Alp, se trouve le village d'Ehningen, dont les émigrants, merciers en grande majorité, reviennent à la Noël pour célébrer leur « congrès » (*Ehninger Congress*), c'est-à-dire pour tenir une foire. Enrichis par leur commerce, ils ont fait de leur bourg d'origine « le plus beau village du Wurtemberg ».

N° 3 et 4.

Femmes de la forêt Noire.

Dans le village de Rottenbourg et jusqu'au delà de Rottweil, le costume des femmes est surtout remarquable par sa coiffure. Un bonnet de soie noire piqué leur couvre le sommet de la tête; la partie supérieure de ce bonnet est formée d'un fond de velours de couleur garni de riches broderies métalliques; puis, sur ce fond, s'élève encore un cimier

demi-circulaire d'environ huit pouces de haut, tendu sur un encadrement de fil de fer; quatre larges rubans noirs fixés au fond de velours descendent derrière le dos, tout en laissant un espace suffisant aux longues tresses de cheveux dont les extrémités sont nouées par de larges rubans rouges. La jaquette est le plus souvent de velours noir avec de larges manches bouffantes. L'échancrure du cou est fermée par un col garni de dentelle, sur lequel les paysannes nouent une cravate aux bouts pendant par devant. Jupe de laine et souliers de cuir.

Saxe. — Cette nation a été longtemps considérée comme celle qui représentait la nation allemande tout entière; actuellement encore, en Transylvanie, les descendants des colons germains de diverses provenances n'ont d'autre appellation que celle de « Saxons ». La race saxonne a toujours eu, d'ailleurs, une influence des plus actives sur le grand corps germanique.

Le haut du bassin de la Sprée, en Saxe et en Prusse, est encore occupé par quelques populations de langue wende, vestiges de la grande nation slave qui s'étendait autrefois jusqu'à l'Elbe, dans la grande plaine comprise entre les montagnes et la Baltique.

N° 10. — Femme de Dannstedt, district de Magdebourg; province de Saxe (territoire prussien). — Les femmes de Dannstedt ont une coiffure composée de longs rubans qui entourent le visage et tombent sur la poitrine; en arrière sont deux rubans reployés et deux autres qui descendent jusqu'aux pieds; ces derniers, d'une grande richesse, sont garnis de passementeries et de longues franges de soie; le prix de ces rubans s'élève souvent à cinq frédéric d'or (cent dix francs). Chaîne massive ornée d'une croix. Corsage de soie aux manches longues et étroites. Jupe de même étoffe, garnie de broderies. Fichu de laine brodé de fleurs de soie, ainsi que de paillettes d'or et d'argent. Sur ce fichu, s'en trouve un autre plus petit en soie de couleur. Tablier couvert de broderies; ses rubans, qui retombent en avant, sont frangés d'argent. Bas bleu-gris. Souliers de cuir à rubans croisés sur le pied.

Les jeunes filles portent le même costume, mais leur coiffure ne consiste qu'en une couronne de fleurs.

N° 12. Jeune fille wende de la Lusace.

Petit bonnet gaufré entouré d'une fraise de mousseline. Corsage de linon, dans lequel disparaît un fichu de couleur éclatante, dont les extrémités

reviennent décorer un gracieux tablier brodé. Les Wendes catholiques ont les plis de leurs jupes cousus les uns sur les autres; ces plis sont sans coutures chez les protestantes de la même race.

Saxe-Altenbourg. — Les Slaves de la famille des Sorbes ou Sorabes ont pénétré jusque dans cette région de l'Allemagne, et forment encore une population à part dans les campagnes de Saxe-Altenbourg; ils ont perdu leur idiome slave, mais ils se distinguent toujours par le costume et les mœurs. Chez eux, et d'après l'ancienne coutume du pays, les propriétés ne se partagent pas entre tous les enfants: c'est le plus jeune fils qui hérite, les grands étant censés d'âge et de force à pouvoir se tirer d'affaire tout seuls; souvent ils restent domestiques chez leur puîné et contribuent à l'enrichir.

N°s 14 et 17.

Femmes altenbourgeoises.

Coiffure qui se compose d'une pièce d'étoffe formant calotte, plissée à la nuque et descendant jusqu'à la ceinture; par le moyen de deux carrés de carton, la partie pendante est horizontalement maintenue près de la tête et retombe perpendiculairement; cette coiffure faite de soie ou de satin, ornée de broderies d'or ou d'argent, est un objet important de la toilette. Les couleurs foncées forment généralement le fond du costume féminin altenbourgeois, qui n'est relevé que par l'originalité de sa forme et l'éclat de ses garnitures. La chemise est couverte d'une jaquette de cotonnade aux courtes manches toujours ornées, près de l'épaule, d'initiales brodées. Sur la jaquette, est un corset très échancré par devant; cette échancrure est remplie par un large busc recouvert de la même étoffe que le corset auquel il est fixé par des rubans de couleur; l'extrémité supérieure du busc cache une partie du menton; de là, pour les paysannes, l'habitude de poser la main sur la partie supérieure de cette pièce de leur costume afin de pouvoir parler plus aisément. Large cravate de soie noire dont les extrémités ornent le haut du busc. Rubans de soie aux bouts frangés, couvrant entièrement le corsage et retombant sur les côtés du tablier. Sur une jupe de laine, se trouve la robe, formée de cinq aunes d'étoffe; la moitié est cousue en plis si serrés, que ce vêtement, formant maillot, accuse rigoureusement les parties du corps non recouvertes par le tablier; cette robe ne dépasse pas le genou. Pour les fêtes, elle est toujours de soie foncée, et les broderies de la partie supérieure, ainsi que l'ourlet du bas, sont garnis de rubans de soie de couleurs. Tablier de soie (que l'on remplace par un tablier de toile dans l'intérieur de la maison) à larges plis et tombant un peu plus bas que la jupe; il est retenu par des rubans qui pendent sous ceux couvrant la jaquette. Bas de coton blanc maintenus par des jarretières de couleurs placées au-dessous du genou. Souliers plats, sans talons. Par le mauvais temps, les Altenbourgeoises

portent des bottes de cuir montant à mi-jambe et garnies de velours à leur partie supérieure.

N° 13.

Fruitière de Hambourg.

Bonnet d'indienne sur lequel est posé, en bandeau, un fichu empesé dont la pointe se tient droite au-dessus de la tête. Dans cette classe de marchandes, une femme était autrefois regardée comme pauvre si elle avait moins d'une demi-douzaine de jupes les unes sur les autres.

N° 18.

Jeune fille de Cobourg.

Sur le haut de la tête est fixée une petite calotte ornée de grosses perles de verroterie. Chemise à manches bouffantes, recouverte d'un corsage à petites basques. Robe à petits plis. Souliers découverts.

N° 5.

Type d'étudiant de l'université d'Heidelberg; commencement du siècle.

Cet étudiant, d'allure romantique, a un toquet brodé d'argent; son abondante chevelure retombe sur un col brodé. Avec sa gigantesque pipe de porcelaine, il a bien la tournure particulière à la jeunesse des universités allemandes; il ne lui manque, indépendamment des balafres de rigueur qui décorent habituellement la figure de tout étudiant d'outre-Rhin, qu'une colichemarde pendue aux côtés de sa redingote brodée et des bottes à l'écuyère dans lesquelles s'enfoncerait son pantalon bleu à bande d'argent.

Les n°s 1, 2, 3, 4, 7, 9, 10, 11, 14, 15, 16, 17 et 19 sont tirés du beau recueil Deutsche Volkstrachten, de M. Albert Krestchner; Leipzig, 1870.

Les n°s 12, 13 et 18 proviennent du recueil de Lanté et Gatine: Costumes féminins de différents pays; Paris, 1827.

Les n°s 6 et 8 font partie du Oesterreich-Ungarn National Trachten, collection de photographies éditée à Vienne. Le n° 5 est reproduit d'après une gravure faisant partie de la collection de costumes publiée au commencement du siècle par Martinet.

Voir, pour le texte: Deutsche Volkstrachten et la Géographie universelle de M. Élisée Reclus.



SUISSE

COSTUMES POPULAIRES.

LUCERNE, FRIBOURG, ZUG, BERNE, SCHWITZ, SCHAFFOUSE ET VALAIS. — PREMIÈRE PARTIE
DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

1 2 3 4 5 6
7 8 9 10 11

N° 1. — Femme du canton de Lucerne.

Pays varié par de jolies et fertiles collines entrecoupées de torrents et de ruisseaux; race forte et saine, uniquement vouée à l'agriculture.

Partout en Suisse, dans la première partie du siècle, la mise est gaie et brillante. Les habitants aiment à se vêtir d'étoffes claires; il y a quelque chose d'éclatant et de fleuri dans toute leur personne.

L'attitude tranquille de cette campagnarde fait admirablement valoir la coquetterie de son costume. Un large chapeau de paille forme comme une couronne autour de la tête. La chemise, étroitement fermée au cou, a des manches qui laissent voir le bras nu, ce qui est de tradition et se rencontre chez les femmes de chaque canton. Un corset orné de broderies emprisonne la taille. La jupe claire, dont les plis soulignent une courbe gracieuse, doit s'arrêter au-dessus du genou, découvrant ainsi les bas blancs. Des petits souliers à nœuds écarlates complètent cet ensemble. (Au sujet de ces costumes écourtés, voir le n° 5.)

Nos 2, 7 et 9. — Femmes du canton de Fribourg.

La fig. n° 2 est de la partie romane, c'est-à-dire française du canton. Presque toutes les femmes ont la même coiffure; elles se chargent la tête de tresses nourries de crin; par-dessus s'étale un large chapeau de paille garni d'une dentelle noire flottante. La robe longue accuse une habitante des vallées. Les attaches qui se voient derrière le corsage sont les bretelles de la laitière.

La partie allemande du canton est représentée par les nos 7 et 9. Ces deux fiancées ont revêtu la fraise antique empesée en bleu. A un collier de ruban est suspendue une boîte d'argent nommée l'*Agnus Dei*. Elles portent le corsage lacé et relèvent leur tablier de soie noire pour montrer la cote rouge en même temps que leur riche ceinture aux longs bouts frangés. La coiffure de la fig. 9, non moins coquette que l'autre, en diffère par ses dimensions étroites.

Nos 3 et 4. — Paysan et paysanne du canton de Zug;
costume des dimanches.

La population se distingue par une physionomie franche et ouverte; elle a de plus la réputation de se livrer au travail avec zèle.

C'est surtout ici que l'on voit s'épanouir dans tout leur éclat les couleurs chères aux habitants des montagnes, gens dont l'imagination se trouve fortement influencée par la grandeur et la richesse de la nature. Non seulement, comme on le voit dans la fig. n° 3, le jeune homme du canton de Zug aime, les jours de fête, à se parer de rubans, à en placer sur son chapeau, sa cravate et sa veste, mais il pousse encore l'amour du pittoresque, ou bien le respect de la tradition, jusqu'à se vêtir d'un costume représentant à lui seul plusieurs époques. En effet, ses chausses bouffantes rappellent autant le costume Henri IV, que la chemise aux plis bouillonnés remet en mémoire les *galants* du règne de Louis XIV.

Chez les jeunes personnes, les rubans et les fleurs se prodiguent surtout dans l'ornement du chapeau. Elles portent des jupes courtes et serrées, d'étoffe bleue ou verte. Les bas sont généralement rouges. De longues tresses de cheveux retombant assez bas sont comme l'accompagnement nécessaire d'un costume où l'harmonie se maintient, malgré des couleurs vives et brusquement opposées.

Nos 5 et 11. — Femmes mariées du canton de Berne.

D'une nationalité très prononcée, la race est forte et belle dans ce canton que l'on regarde comme le plus grand, le plus peuplé et l'un des plus beaux de la Suisse.

La fig. n° 5 a des demi-manches à gigot; une coiffe de satin noir très étroite est posée sur le haut de la tête. Les Bernoises qui ne sont pas mariées attachent un grand prix à la longueur de leurs cheveux; elles les partagent, les tressent et les laissent pendre jusqu'aux talons. Après le mariage, ces tresses, qu'il n'est plus permis de laisser

flottantes, sont tournées en spirales et fixées sur le sommet de la tête. Deux lettres, brodées sur la chemise à la hauteur des seins, indiquent, l'une à droite le nom de baptême, l'autre à gauche le nom de famille. Collier formé de deux petites languettes d'étoffe rouge; ces languettes sont encadrées par des bandes de velours noir qui se retrouvent sur la pièce d'estomac. — Dans un pays où les chemins, souvent à pic, ne peuvent être gravés qu'à l'aide d'échelles fixes, la nécessité pour les paysannes d'avoir une jupe courte s'explique parfaitement : ayant souvent à maintenir un fardeau placé sur leur tête, elles ne pourraient guère s'occuper de relever une jupe qui entraverait leur ascension. C'est aussi pour cette raison que les bas sont jarretés au-dessous du genou.

La fig. n° 11 représente une habitante des vallées. Cette laitière d'Oberhassli sort probablement d'un châlet où elle a rempli de crème un vase de bois. Elle a une toque de velours; mais, dans le Hassli, les femmes sont plutôt tête nue. La poitrine est recouverte d'une large pièce d'étoffe formant plastron. Un ample tablier garantit une jupe longue de couleur claire.

Aujourd'hui l'on retrouve encore dans les campagnes quelques restes du costume bernois, principalement dans la partie allemande du canton où les femmes portent toujours de larges manches de chemise. Près de Berne, elles sont coiffées d'une sorte d'auréole de dentelle noire et portent souvent des chaînes d'argent par-dessus leur corset. (Voir pl. le Lit et le Bébé.)

N° 6. — Habitant du canton de Schwitz.

Ce pays, sillonné de montagnes, est une fraction des *Waldstetten* ou cantons forestiers.

Son nom de *Schwitz*, qui devint plus tard celui de la Suisse entière, signifie, paraît-il, *défrichement par l'incendie*; il rappelle la prise violente du sol par ceux qui l'occupent.

Les Schwitzois se livrent essentiellement à la vie pastorale, comme leurs voisins les Unterwaldais et les Uriens. Dignes héritiers de leurs ancêtres, les traits principaux de leur caractère sont le courage, la franchise et une vigueur morale particulière, due à leur genre de vie.

Les nos 1, 2, 3, 4, 5 et 6 proviennent du Recueil de costumes suisses, allemands, etc.; vendus autrefois à Paris chez Martinet, libraire, rue du Coq.

Les nos 7, 8, 9, 10 et 11 sont tirés des Costumes des femmes de Hambourg, de la Hollande, de la Suisse, etc.; dessinés par Lanté et gravés par Gatine; Paris, gr. in-8°; 1827.

Voir, pour le texte : de Golbéry, la Suisse (Univers, Didot), et M. Élysée Reclus : la Suisse (Géographie universelle, tome III, Europe centrale), Hachette, 1878.

Le paysan porte une veste à petits brandebourgs; un gilet entr'ouvert laisse apercevoir la chemise serrée à la taille au moyen d'un ceinturon; il a une culotte courte et les bas blancs retenus au-dessus du genou par des jarretières. Sa chaussure consiste en escarpins à bouffettes.

Le seul vestige du costume de ses pères doit se retrouver dans cette ceinture de cuir autrefois portée par des libérateurs de la Suisse, ceux dont le Dante aurait pu dire, comme des Florentins, *qu'ils étaient ceints d'os et de cuir*. On pourrait reconnaître encore l'ancien chaperon dans la toque posée si cavalièrement sur le côté de la tête. (Voir, à la pl. le Lit, le costume des femmes du canton Schwitz.)

N° 8. — Jeune fille du canton de Schaffouse.

Dans ce charmant costume on remarque d'abord la coiffure si originale consistant en un très petit calot de velours noir, maintenu sur le sommet de la tête par deux petites brides; puis, l'aspect artificiel produit par les tresses entortillées de rubans de couleurs différentes et ornées à leur extrémité de larges bandes de soie bleue.

Quant aux pièces de l'habillement, c'est toujours la chemise à manches courtes, le corsage lacé orné de broderies, la jupe courte montrant une jambe fine et le tablier blanc serré à la taille par des cordons rouges se nouant par devant.

N° 10. — Jeune fille du Valais.

Les Valaisannes portent un petit chapeau de paille à bords relevés, orné de dentelles; on y met quelquefois du drap d'or, mais la forme et la paille ne varient pas et les dames les mieux mises soumettent rarement leur coiffure à l'empire de la mode.

On a conservé en partie les modes du siècle dernier; aussi la mise de cette jeune fille est-elle du plus gracieux effet. Un fichu couvre les épaules et la poitrine, laissant toutefois apercevoir la broderie d'une fine chemisette; le corsage a les anciennes petites manches garnies de dentelles; enfin une jupe courte et un tablier de soie achèvent ce modèle de simplicité et de bon goût.



SUISSE

SWITZERLAND

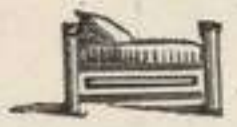
SCHWEIZ



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Nordmann lith.

435



SUISSE

COSTUMES FÉMININS.

BERNE, APPENZELL, FRIBOURG, URI, LUCERNE, SCHWYZ, UNTERWALDEN.

1	2	3	4	5	6
7	8		9		10

N^{os} 1, 8 et 10.

Costumes du canton de Berne. — Là, comme en beaucoup d'autres contrées européennes, le costume indigène n'est plus guère porté que par les servantes et les paysannes. Les dames suivent depuis longtemps les modes étrangères, et surtout les modes françaises. Cet exemple gagne même les femmes de la domesticité, ainsi qu'on peut l'observer en notre exemple n^o 8; la jupe traînante de la jeune fille qui porte un baquet n'est pas de tradition nationale. Le vieux costume bernois, brillant, quoique fort économique, se retrouve encore avec sa grâce réelle dans les classes rustiques. La jupe est ample, de couleur foncée. Le corsage se fait en soie noire ou en velours. Il est carré et ne monte pas au-dessus du sein (voir n^o 1). La poitrine est entièrement couverte d'une sorte de petite chemise plissée, très blanche; le cou est pris dans une cravate de velours; des chaînes en argent, attachées aux coins de cette cravate, descendent de chaque côté sur le corset et s'attachent à la ceinture. Les manches de la chemise sont à gigot, d'une blancheur éclatante. La coiffure se compose ordinairement d'une coiffe de satin noir très courte, posée sur le haut de la tête, à laquelle s'ajustent des dentelles noires qui retombent sur les cheveux et encadrent la tête. Notre figure n^o 10 ne porte pas cette coiffure qui sera représentée ailleurs, mais un joli toquet surmonté d'un nœud en houpe. Cette coiffure est souvent un bonnet d'étoffe d'or ou d'argent. La couleur de son tour rappelle qu'il a longtemps existé dans le canton de Berne, entre les femmes nobles et les roturières, une distinction indiquée par un bandeau d'étoffe adapté à leur coiffure, de couleur pour les premières, noir pour les secondes. Le costume des Bernoises est celui de tous les costumes suisses qui malgré les altérations, s'est encore conservé le plus complètement. Dans les autres États de la Confédération ce n'est plus guère, en général, que par la manière de tresser leurs cheveux, de les parer de rubans, d'aiguilles et de linge, que les femmes des divers cantons se distinguent les unes des autres. C'est dans l'Emmenthal, moins fréquenté que les grandes vallées de l'Aar, que le costume bernois est encore porté avec le plus de fidélité aux traditions antiques.

N^{os} 2 et 6.

Femmes du canton d'Appenzell. — Cette partie de la Suisse, montagneuse, n'ayant point de villes murées, à peine deux ou trois bourgs, et qui dans son ensemble, semble n'être qu'un vaste village composé de chaumières isolées, où chacun a son champ et son pâturage, est encore une de celles où les anciennes mœurs se conservent le mieux. *Les nouveautés n'ont rien de bon* : c'est un des adages favoris du pays. La jolie coiffure en gaze noire, ayant la figure de deux ailes de papillon et s'élevant en crête rigide sur la tête des femmes d'Appenzell, est certainement l'une des plus originales et des mieux réussies de toutes celles qui se portent en Suisse. Nos deux exemples montrent que la coquetterie individuelle a dans ce canton certaines libertés, et l'on ne trouve peut-être nulle part de vachères mieux attifées.

N^o 3.

Mariée du canton de Fribourg. — Cette femme est de la partie allemande du canton, celle où les mœurs anciennes sont mieux conservées que dans la partie *romane*, ou française (ces noms viennent de la différence des cultes). Le mariage, qui partout en Suisse est un acte des plus importants, revêt dans ces contrées un caractère particulier de gravité. Il est d'usage que, pour la cérémonie, l'épousée comme le mari substituent à leurs vêtements ordinaires ceux de leur grand-père et de leur grand-mère, comme pour attester qu'ils vivront à la manière de leurs ancêtres. La coiffure bizarre, semblable à un bonnet de hussard, est de l'ancien temps ainsi que la fraise servant de colerette, et que la boucle de métal des souliers. La bijouterie consiste en un long et fin collier, et une médaille d'argent de grand module qu'on appelle *Agnus Dei*, suspendue au cou. Dans le canton de Schaffouse, où le costume de l'épousée est fort proche de celui-ci, le bonnet est encore plus haut et plus pesant; les bas ainsi que la jupe sont rouges. Peut-être les bas blancs de notre mariée de Fribourg sont-ils une licence moderne, comme le sont les petites boucles des souliers qui, selon la véritable tradition, devraient être larges et de grand modèle.

N° 4.

Femme du canton du Lucerne, district d'Entlibuch, au sud du canton. —

Quoique cette partie de la Suisse soit une de celles où les mœurs ont conservé le plus d'originalité, la physionomie du costume local n'est pas très saillante. Un corset de velours noir en pointe, avec plastron, beaucoup plus ajusté que celui des Bernoises, la chemise plissée couvrant la poitrine, la cravate, un caraco restant ouvert et dont les manches à léger retroussis sont assez amples, un bonnet largement ruché, formant autour de la tête comme un nimbe noir transparent, un tablier qui, comme on le voit par l'exemple de la mariée de Fribourg, fait partie en Suisse du costume habillé des classes populaires, tel est cet habillement. Ces Lucernoises se marient avec des cérémonies bizarres, traditionnelles; ainsi lorsque tous les accords sont arrêtés, on met la fiancée à l'enchère, en ayant soin que le futur ait la dernière mise.

N°s 5, 7 et 9.

Femme du canton de Schwyz. — Femme du canton d'Uri. — Femme du canton d'Unterwalden.

Le costume national des Unterwaldenais, et surtout celui des femmes, est un de ceux qui se perdent tous les jours davantage : c'était un jupon ample et court, d'étoffe brune; une ceinture rouge; des bas bleus, bien tirés; des souliers élégants; des cheveux tressés en forme de nattes, soutenues par une double cuiller en argent; les souliers étaient souvent

rehaussés par les talons de métal. On retrouve encore ici (n° 9) la coiffure, les jolis souliers à nœud de ruban, et, ce qui est aussi marqué au coin de l'ancienneté, le collier de bijouterie en carcan, le large et haut plastron sur lequel descend et se croise le fin collier de jaseron, plastron orné de chaque côté de larges pendeloques en filigrane, puis l'ample manche de lingerie bordée en festons, terminée en pagode et pressée à l'arrière-bras par un large bracelet de velours noir; enfin le large tablier de soie. Cet ensemble compose encore un costume d'un beau caractère. Il est bien porté, car beaucoup de femmes d'Unterwalden sont fort jolies. Un certain nombre d'entre elles ont l'habitude de fumer une courte pipe en vaquant à leurs occupations.

Le costume de la jeune personne de Schwyz, n° 5, offre cette particularité que, sans être marqué au coin d'une antiquité aussi haute que celui d'Unterwalden, il ne contient pourtant au fond rien de véritablement moderne. Sauf le bonnet de gaze noire sentant le terroir, tout dans ce costume, appartient au siècle dernier : la disposition de la chevelure, le dégagé du cou, le fichu, la manche courte, rappelant les engageantes, tout appartient aux modes françaises d'avant la révolution.

Les costumes féminins du canton d'Uri, n° 7, se rapprochent des costumes populaires italiens. Les Uriennes portent souvent des mouchoirs noués en forme de voile comme font les femmes de la péninsule; le fichu sous le corset lacé est de mode italien. Ces Suissesses ne mettent que des demi-bas; du moins, il en était jadis ainsi.

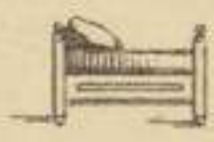
(D'après les documents photographiques dus en grande partie à MM. Braun et Cie de Dornach, et les aquarelles de M. J. Bastinos.)



SUISSE

SWITZERLAND

SCHWEIZ



IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Nordmann lith.

436



SUISSE

COSTUMES FÉMININS.

UNTERWALDEN, SAINT-GALL, BERNE, VALAIS, ZURICH, ZUG, LUCERNE, BALE.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	

Dans son bel ouvrage sur les costumes nationaux allemands, M. Albert Kretschmer constate qu'en Wurtemberg, selon que l'on se trouve dans les basses plaines ou dans les contrées montagneuses, le costume change d'aspect : il est mesquin, terne, dans le plat pays ; brillant, animé, sur les hauteurs, ce que l'artiste attribue au goût imprimé par la nature environnante. Les costumes traditionnels du populaire en Suisse, malgré les altérations subies, font encore aujourd'hui ressortir la justesse de cette observation. Leur diversité, remarquable sur un sol aussi étroit, paraît provenir surtout de la nature des aspects, souvent si brusquement différents d'une vallée à l'autre, d'un versant de montagne au versant opposé. Il faut ajouter à cette cause première l'influence du milieu moral et des habitudes. Les ajustements ne prennent tout leur charme ou leur signification que dans leur cadre spécial. Aussi une esquisse rapide des lieux, et parfois même des mœurs en tant qu'elles influent sur l'allure extérieure, est-elle inséparable de l'examen de ces costumes.

Canton d'Unterwalden, n° 1. — Le nom de ce canton, où l'on parle l'allemand, veut dire *sous la forêt* ; on l'appelle encore Oberwalden, *au-dessus de la forêt* ; il est borné au sud par des montagnes couvertes de neiges éternelles. Dans la grande vallée d'Engelberg on ne trouve que de beaux pâturages et d'épaisses forêts. C'est un pays de verdure, et les rivières et les lacs sont là, particulièrement poissonneux ; c'est sur ce fond qu'il faut examiner la blonde Unterwaldnaise, son corsage clos, sa cravate en carcan qui en complète la fermeture. Ceci est affaire de climat ; ce qui dépend du goût c'est la décoration de ce corset qui est toujours de couleurs avoisinées, formant concert : souvent vert et rouge par devant, il est toujours noir par derrière. Les chaînettes qui se croisent sur ce corset sont en filigrane d'argent ; quant à la chevelure, elle est d'ordinaire nattée et mêlée de rubans blancs. Par dessus on met parfois un petit bonnet de dentelle. (Voir pour le surplus de ce

qui concerne l'Unterwaldnaise, pl. *Suisse*, ayant pour signe le Lit; on doit aussi s'y reporter pour la plupart des costumes présents.)

Canton de Saint-Gall, n° 2. — Cet autre canton allemand, dont le chef-lieu a un commerce très actif de draps, de flanelles, de tissages divers, tient de ses blanchisseries une physionomie particulière; c'est une contrée tapissée de la percale et de la mousseline qu'on y étend sur le gazon pour la faire blanchir. La broderie occupe là beaucoup de bras, et les habitants sont dans l'aisance.

La jupe longue de notre costume indique les travaux sédentaires. Le corset si dégagé convient à la nature des travaux; le joli et mignon bonnet est un caprice qui révèle bien l'ouvrière vivant de travaux de goût; les couleurs tendres de l'habillement, et le réveillon du ruban de velours noir et du fichu rouge doivent être en bon rapport avec la blancheur factice des champs. Les montagnes, dans ce canton, ne sont qu'à l'horizon.

Canton de Berne, n°s 3 et 7. — Ce canton, pittoresque par excellence, qui offre les contrastes les plus saisissants, nous procure deux exemples fort différents l'un de l'autre. La jupe si courte portée par notre n° 7 est une de ces nécessités locales qui s'expliquent facilement, les femmes des pays de montagne ayant besoin de monter et de descendre sans s'occuper de leur vêtement. Disons, au sujet des bas que ces jupons découvrent, que la substitution des bas blancs aux bas de couleurs foncées, rouges, bleus, brodés aux coins, portés jadis, est aujourd'hui générale. Quant à l'usage de la jupe courte dans la ville même de Berne, lorsqu'on sait que pour aller de la ville basse, de la plate-forme de la cathédrale à l'Aare qui en baigne le pied, il n'y a pas moins de cent quatre-vingt-cinq marches à descendre, il est suffisamment justifié. La blancheur du linge des Bernoises est célèbre. Leur costume est, en général, joli, de bon goût. Toutefois celui des femmes de l'Oberhassli, qui se grossissent les hanches, laisse à désirer. Notre n° 7 est un peu de celles-là. Le n° 3, provenant de Simmenthal, est d'un caractère tout différent. L'Oberland bernois est plein des beautés sévères des roches noirâtres qui supportent les glaciers et les neiges; au milieu de ces beautés imposantes, la vallée est délicieuse comme un Éden. Simmenthal lui-même, adossé à une chaîne de montagnes, composé de maisons vieilles pour la plupart, et dont le lac et la rivière sont dominés par les tourelles de son vieux château, ajoute à l'originalité de ce spectacle. Les filles de Simmenthal sont des plus jolies; leur costume discret est en parfaite harmonie avec leur attitude modeste. Le corsage fermé, coupé à l'italienne, est en soie noire et bordé d'un large velours; une chemise très blanche, montant haut, couvre la poitrine; un fichu uni, dont les bouts se perdent sous le corsage, complète l'aspect pudique de cette partie de la toilette; les manches fermées, de vieux style, sont à gigot à la hauteur des coudes; souvent le cou est pris dans une cravate de velours, où sont attachées des chaînes en argent qui descendent sur la poitrine et s'attachent à la ceinture. La coiffure se compose d'une coiffe de satin noir très petite, posée en arrière, sur le haut de la tête, qui s'additionne de magnifiques dentelles noires couvrant les cheveux et encadrant le visage de la manière la plus heureuse; une jupe noire, bordée en couleur, un tablier pris sous le corsage, des bas blancs et le petit soulier, complètent le costume de l'Oberlandaise de



SUISSE

SWITZERLAND

SCHWEIZ



IMP. FIRMIN DIDOT et C^e PARIS

Nordmann lith.

Simmenthal, que l'on voit ici se rendant à la messe. Le costume bernois est, entre tous, celui qui s'est conservé le plus complètement.

Canton du Valais, n° 4. — Ce pays des vallées, comme son nom l'indique, a été célébré par Rousseau d'une manière qui dispense de toute description. Il ne se plaindrait plus aujourd'hui que le corps des robes des Valaisanes les fasse paraître bossues. Leur beauté, qu'il vante, s'est accommodée en grande partie du costume français. La mode a enlevé les chaînes, les bracelets, les bagues, les dentelles, qui se perpétuaient dans les familles, transmis des mères aux filles. Du costume national il ne reste guère que le chapeau, qui a résisté à toutes les invasions. A voir le tour du cou, le léger fichu à fleurs noué sur le haut de la poitrine, les demi-manches terminées en larges engageantes, l'éventail, il semble que ces éléments de la toilette soient encore un legs de M^{me} de Warens.

Canton de Zurich, n° 5. — Relativement aux contrées les plus montagneuses de la Suisse, cette contrée est un pays de collines, au devant duquel s'étend le panorama de l'Utlberg, embrassant toute la chaîne des Alpes, depuis les montagnes du canton d'Appenzell jusqu'à celles du canton de Berne, le lac de Zurich, la vallée de la Limmat, l'Argovie, la Thurgovie, le Jura, et, par-dessus le Ballon d'Alsace, les plus hauts sommets des Vosges; enfin le Feldberg et le Bœlchen, dans la forêt Noire; et d'autres encore, jusque dans la Souabe. Avec ce spectacle sous les yeux, les Zurichois sont des fleuristes dans le genre des Hollandais. Les fleurs sont de toutes leurs fêtes, et parmi les mœurs pures des vieux âges conservées dans la localité, se trouve un trait charmant : c'est toujours la plus jeune et la plus jolie servante de la maison, parée de ses plus beaux habits et portant un énorme bouquet que l'on charge de l'annonce de la venue du nouveau-né. Le costume mi-parti sévère, mi-parti gai de la Zurichoise nous paraît parfaitement en rapport avec le milieu où elle vit.

Canton de Zug, n° 6. — Ce canton agricole, le plus petit de la Suisse, en est un des plus charmants. On aime là les fleurs comme à Zurich; à Zug le cimetière est un bosquet entrecoupé de parterres et chaque tombe est fleurie. L'alerte et plantureuse fille de la contrée emprunte à son entourage immédiat sa toilette de fleurs des champs : aux marguerites le plissé de son col à l'aise, aux coquelicots la couleur éclatante de son corsage, sans en oublier le milieu noir, aux bluets les tours tendres de son tablier; sa tête même est ornée en corolle rayonnante.

Canton de Lucerne, n° 8. — Encore une des contrées où les montagnes n'atteignent pas la région des neiges, et dont les occupations et le fond sont de même nature que ce qu'on vient de voir; encore une fleur des champs dont le costume a naturellement beaucoup de rapport avec celui de sa voisine.

Raoul-Rochette a peint la Lucernoise en 1819; cette description est utile parce qu'on y voit des modifications que le costume a subies depuis ce temps.

Il commence par dire que ce n'est qu'à Lucerne que le costume suisse atteint toute la perfection dont il est susceptible, et puis il montre une jupe qui descend à peine jusqu'au genou, laissant à découvert le bas rouge d'une jambe ordinairement fort jolie... Cette jupe de couleur éclatante, se rattachant à un corset d'une forme simple et agréable, chargé quelquefois, avec profusion, d'ornements en broderies, ou même de petits bijoux attachés par des chaînes d'argent... un large chapeau de paille couvert de fleurs artificielles et de rubans des plus vives couleurs,.. de longues tresses de beaux cheveux, qui flottent et descendent jusqu'aux talons,.. tel est l'ensemble de ce costume qui, lorsque toutes ces femmes, pour la plupart d'une physionomie animée et d'un coloris vif et éclatant, sont réunies et pressées dans un vaste espace, offre véritablement, sans exagération, comme sans comparaison fade, l'image d'un parterre émaillé de fleurs.

Canton de Bâle, n° 9. — Si l'influence des milieux sur le costume des femmes en Suisse avait besoin d'une nouvelle preuve, rien n'y serait plus propre que le contraste offert par ce que l'on voit à Bâle. Le jupon court s'explique là comme à Berne; le Rhin partage la ville en deux parties de niveau très inégal; de la ville, proprement dite au petit Bâle, toutes les rues sont des échelles. Quant à son aspect intérieur, voici ce qu'en dit Émile Souvestre : « La première chose qui frappe en entrant à Bâle, c'est l'expression de tristesse et de solitude empreinte partout... Tout est mort, désert, on dirait une ville à louer, » et il constate qu'au bruit d'une voiture, « on tire les volets, on ferme les portes, les femmes se cachent. Tout est d'une propreté extrême... » C'est là que la femme qui ne se montre pas use de *l'espion*, du miroir fixé au dehors par des verges de fer, qui lui permet de tout voir dans la rue en évitant le désagrément d'être aperçue... N'est-il pas curieux que le costume bien ordonné des habitants n'offre cependant ni grâce, ni gaieté? De prime saut, parmi nos neuf figures, et malgré la jeunesse de celle-ci, qui ne dirait après de semblables prémisses : voilà la Bâloise? »

*D'après des documents photographiques dus en grande partie à MM. Braun et C^{ie} de Dornach,
et les aquarelles de M. J. Bastinos.*

(Voir pour le texte : La Suisse, par M. P. de Golbéry, *Univers pittoresque*; Voyage en Suisse, par Simond; Lettres sur la Suisse 1819, 1820, 1821, par Raoul Rochette; Description des vingt-deux cantons de la Suisse, par C. V. de Sommerlatt, Berne, 1840; La Suisse, par M. J. Gourdault et Ad. Joanne.)





EUROPE

PIPES, ÉTUIS ET ACCESSOIRES A L'USAGE DU FUMEUR.
NORVÈGE, FRANCE, ITALIE, BELGIQUE, AUTRICHE,
ALLEMAGNE ET GRÈCE.

N° 1. — Norvège.
N°s 2, 9, 17, 23 et 34. — France.
N°s 5 et 14. — Italie.
N° 6. — Belgique.
N°s 8 et 30. — Tyrol.

N°s 10, 11, 12, 16, 20, 27 et 29. — Hongrie.
N° 24. — Bohême.
N°s 13, 15, 22, 28 et 32. — Allemagne.
N° 31. — Grèce.
N°s 3, 4, 7, 18, 19, 21, 25, 26 et 33. — Pipes et étuis européens,
de provenances indéterminées.

Le verre, l'écume, la porcelaine, la corne et plusieurs sortes de bois comme le buis, la racine de bruyère, le palissandre, etc., telles sont les matières principales qui composent ces pipes, presque toutes de fabrication moderne.

De même qu'autrefois la Hollande avait le monopole de la pipe de terre, la pipe de porcelaine est aujourd'hui essentiellement allemande; quant à celles d'écume, de bois peint ou sculpté, elles forment un genre de fabrication où l'Autriche surpasse toujours les autres nations. Les spécimens de ce pays représentés dans notre planche, sont sculptés, peints, ciselés, montés en argent ou en cuivre et offrent des sujets singularisés par leur interprétation même; ils consistent tantôt dans l'image d'un ancêtre, tantôt dans la représentation d'un personnage légendaire; ces objets de caprice sont généralement d'assez bon goût et souvent empreints d'une originalité très particulière. La pipe, d'un usage si répandu en Allemagne, est véritablement inséparable du costume de ses habitants depuis le dix-septième siècle.

Dans quelques parties de la Hongrie, on rencontre des pipes de caractère oriental; elles sont reproduites ici sous les numéros 16 et 20.

En ce qui concerne celles des autres nations, elles ne sont ici que des manifestations isolées auxquelles, malgré leur intérêt évident, il ne conviendrait pas de donner toute l'importance d'un type générique, par la raison que cette industrie européenne, autant que d'autres, est soumise à bien des changements et fournit par conséquent des types d'une innombrable variété.

NORVÈGE.

N° 1.

Pipe de Stavanger : fourneau de bois en forme de main, l'ouverture est cerclée de cuivre; tuyau en roseau.

FRANCE.

N° 2.

Pipe en forme de hache remontant à 1762. Longueur, 0^m,50. Fourneau en acier gravé et incrusté d'argent; tuyau en bois. Le type originaire est américain ou plutôt peau-rouge.

N° 9.

Petite pipe de la Franche-Comté. Longueur, 0^m,10. Fourneau en argent; tuyau en corne.

N° 17.

Pipe recourbée en usage dans les montagnes de la Franche-Comté. Hauteur, 0^m,10. Fourneau et tuyau en argent; bout en corne.

N° 23.

Boîte à briquet; Alsace, dix-septième siècle. Hauteur, 0^m,07. Voir au n° 34, l'arrangement intérieur de cette boîte.

ITALIE.

N° 5.

Ancienne pipe en verre; fabrication de Murano. Longueur, 1^m. Les verreries de Murano dont la grande vogue date de la fin du douzième siècle, fournissaient leur contingent dans la fabrication des pipes, source de commerce qui devait tenter les verriers vénitiens.

N° 14

Sac à tabac vénitien, en forme d'escarcelle. Hauteur, 0^m,20. Fond de velours rouge brodé de soie et d'or; glands d'or.

BELGIQUE.

N° 6.

Étui flamand; longueur, 0^m,23. Bois et cuivre doré. L'ouverture de cet étui correspond au fourneau de la pipe qui doit y être enfermée.

ALLEMAGNE.

N° 13.

Fourneau de bois à couvercle et garniture en cuivre. Hauteur, 0^m 32.

N° 15.

Pipe recourbée avec fourneau en bois peint représentant la tête d'un homme coiffé d'un bonnet aux bords relevés; ce bonnet sert de couvercle au fourneau. Tuyau en corne. Hauteur du fourneau, sa base allongée comprise, 0^m,18.

N° 22.

Pipe recourbée à fourneau en porcelaine de Saxe et à tuyau de corne. La disposition du fourneau consiste en deux têtes d'hommes dont l'une sort de la bouche de l'autre. Hauteur, 0^m,30.

N° 28.

Pipe prise par les Français pendant la guerre de Sept ans. Fourneau en écume avec couvercle d'argent; tuyau de bois. Hauteur du fourneau, 0^m,12.

Le sujet, assez scabreux, est ingénieusement composé.

N° 32.

Pipe recourbée à fourneau de bois couleur foncée; garniture d'ivoire. Tuyau en corne. Hauteur, 0^m,50.

TYROL.

N° 8.

Petite pipe de bois; cordon et glands de soie verte. Longueur, 0^m,11.

N° 30.

Pipe de bois; fourneau incrusté de cuivre et de nacre; couvercle de cuivre gravé; bout en corne; cordon et glands de soie. Longueur, 0^m,25.

HONGRIE.

N° 10.

Petite pipe en racine sculptée. Longueur, 0^m,10.

N° 11.

Fourneau en bois peint, avec couvercle de cuivre; tuyau de corne et de bois; chaînette d'argent; cordon et glands de soie verte. La tête, formant fourneau, porte le *pokalem*, coiffure hongroise devenue en usage dans l'armée française sous Louis XV. Longueur, 0^m,20.

N° 12.

Pipe à fourneau de bois peint disposé obliquement. Couvercle de cuivre en forme d'éteignoir. Tuyau de bois. Bout en corne. Longueur, 0^m,22.

N° 16.

Pipe de caractère oriental. Partie centrale du fourneau et couvercle en cuivre gravé base en bois incrusté d'or et ornée de pendentifs; pelu-



EUROPE

EUROPA

EUROPA



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Schmidt lith.

che de laine multicolore entre le fourneau et le tuyau de bois; glands de soie. Longueur, 0^m,25.

N° 20.

Exemple offrant le même caractère oriental. Fourneau de terre cuite cerclé d'argent et garni d'un couvercle de même métal. Le couvercle et la base du fourneau ont des pendentifs en argent ornés de perles. Peluche de laine entre le fourneau et le tuyau de bois; celui-ci est garni de soie rouge, ainsi que d'un cordon et de glands multicolores. Longueur, 0^m,25.

N° 27.

Fourneau en écume avec couvercle et ornements de cuivre; tuyau recourbé en corne; cordon de soie avec pendeloques d'ivoire. Hauteur, 0^m,10.

N° 29.

Pipe recourbée : fourneau d'écume avec couvercle et garniture d'argent; tuyau de corne, présentant à sa base une série de petites rondelles. Hauteur, 0^m,10.

BOHÈME.

N° 24.

Pipe recourbée à fourneau en porcelaine de Bohême représentant Zizka le *borgne*, fameux chef des Hussites. Le couvercle est pris dans la moitié du casque; des emblèmes sont peints sur la base du fourneau. Tuyau de bois avec un cordon de soie garni de pendeloques en ivoire; bout en corne. Hauteur, 0^m,23.

GRÈCE.

N° 21.

Pipe recourbée à fourneau en écume, sur lequel figurent un sphinx et une

femme adossée à une colonne cannelée. Couvercle d'argent; tuyau de bois garni d'un bout en corne. Longueur, 0^m,60.

PIPES ET ÉTUIS EUROPÉENS DE PROVENANCES INDÉCISES.

N° 4.

Étui en bois sculpté; longueur, 0^m,19. Cet étui s'ouvre transversalement.

N° 7.

Étui en bois incrusté d'argent. Voir au n° 3 la manière dont s'ouvre cet étui.

N° 18.

Fourneau en buis sculpté; couvercle et garniture en argent. Longueur, 0^m,11.

N° 19.

Pipe recourbée en bois sculpté; fourneau représentant un sujet symbolique; tuyau de forme torse; cordon et glands de soie. Hauteur, 0^m,15 environ.

N° 21.

Fourneau en buis sculpté avec couvercle d'argent. Hauteur, 0^m,07.

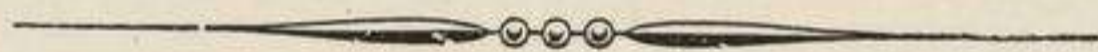
N° 26.

Fourneau en bois sculpté couvercle et garniture en argent; hauteur, 0^m,15. Voir au n° 25, le détail du sujet placé au milieu de ce fourneau.

N° 33.

Fourneau de bois sculpté avec couvercle et garniture en argent ciselé. Le couvercle est surmonté de deux aigles. Hauteur, 0^m,12.

*Ces documents proviennent de la collection spéciale de M. le baron de Watteville,
à qui nous en devons la gracieuse communication.*



438-439

CS

CT

RUSSIE. — XVI^E-XIX^E SIÈCLES

FIGURES HISTORIQUES ET COSTUMES POPULAIRES.

CS

CT

1 2 3 4 5 6
7 8 9 10 11 12 13 14

15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28

N^{os} 1 et 6.

Costumes des boïars au dix-septième. D'après des gravures des *Voyages en Moscovie*, etc. (en allemand), par Adam Olearius (1647).

N^{os} 2 et 5.

Le cosaque Brechka en caftan d'honneur qu'il avait reçu du tzar Pierre-le-Grand.

N^o 3.

Le chef (*atamane*) des Cosaques à l'époque de Pierre-le-Grand.

N^o 4.

Un boïar du dix-septième siècle en habit du matin.

N^{os} 7, 8 et 9.

Costumes des femmes et des filles de Tver, au confluent de la Tvertza et de la Volga, chef-lieu du gouvernement de ce nom, au nord-ouest de Moscou.

N^{os} 10, 11, 12, 13 et 14.

Costumes d'été des femmes et des filles de la ville de Torjok, gouvernement de Tver.

N^o 15.

Costume de camp du boïar Boris Godounov, devenu tzar de la Moscovie, en 1598, et mort en 1605. D'après un vieux dessin.

N^{os} 16, 17 et 18.

Costumes d'hiver des femmes de Torjock.

N^{os} 19, 20 et 21.

Costumes des femmes des Riazan, chef-lieu du gouvernement de ce nom. La ville de Riazan est située sur l'Oka, un des affluents de la Volga, au sud-est de Moscou.

N^o 22.

Ivan IV, dit le Terrible, tzar de la Moscovie en 1533, mort en 1584.

N^o 23.

Pierre-le-Grand, tzar de Russie en 1682, mort en 1725; en habit de marin, conservé au musée d'armes de Moscou.

N^o 24.

Une fille de boïar, du temps de Pierre-le-Grand. D'après une gravure de Corneille de Bruyn empruntée à ses *Voyages par la Moscovie* (1708; traduits en français en 1718).

N^o 25.

Un prince Repnine. D'après une gravure du même ouvrage.

N^o 26.

Pierre-le-Grand vêtu d'un caftan appelé polonais.

N^o 27.

Le prince Pierre Repnine. D'après une gravure des *Voyages* d'Olearius (1647).

N^o 28.

Le boïar Léon Narischkine. D'après un tableau du dix-septième siècle conservé au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg.

Aucun empire au monde ne présente une diversité de races semblable à l'agglomération de celles qui peuplent la Russie. Un ethnographe anglais, Latham, lui donne le nom d'Empire des Quarante-quatre peuples ! Ce n'est pas ici le lieu d'aborder le problème tant discuté de l'origine de la race indigène de ce qu'on appelle la grande Russie, à l'est du Dniepr, et en deçà de la Volga, la controverse portant principalement sur cette vaste contrée, qui est la Moscovie centrale. La population primitive se serait composée d'Altaï-Ouraliens, appartenant à la race touranienne, et elle aurait été ensuite absorbée par des Slaves. Il n'est pas question ici de la Russie occidentale, ou plutôt de la Ruthénie, en deçà du Dniepr et de la Duna, contrée essentiellement slave et qui resta, pendant plusieurs siècles, unie politiquement avec la Pologne jusqu'au partage de cette dernière. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que la nationalité grande-russienne s'est formée du mélange des colons slaves, venus de l'ouest et du sud-ouest, avec diverses tribus finnoises, mongoles et turques. Aujourd'hui encore, « presque immédiatement à l'est du confluent de la Volga et de l'Oka sont éparses, en îles plus ou moins grandes, des populations non slaves, ouralo-finnoises vers le nord, mongolo-turques vers le sud. A l'occident de la Russie, d'autres Finnois : au nord les Tavastes et les Karéliens, au sud les Ehstes et les Ingres occupent le littoral du golfe même où est fondée la capitale de l'empire. Au sud des Ehstes s'étend le domaine d'une autre nationalité, aryenne et parente des Slaves, et néanmoins bien distincte, celle des Letto-Lithuaniens. Enfin, au sud, des Tartares peuplent en partie la Crimée, tandis que des Roumains, Daces latinisés, occupent la partie sud-occidentale de la Russie, entre le Prout et le Dniestr, sur les deux bords de ce fleuve dans sa partie inférieure, et même en certains endroits jusqu'au Boug. » (Élisée Reclus.) Ce croisement des races est facile à reconnaître aujourd'hui même dans les traits physiques du vrai Russe, et le mélange de plusieurs éléments ethniques bien différents entre eux se reflète jusque dans le caractère complexe de cette race composite.

Cette diversité doit se reproduire nécessairement dans les costumes. L'absence de documents ne permet pas de déterminer exactement ceux de la période la plus ancienne. Cependant, il paraît certain que la partie slave de la population obéissait sous ce rapport aux traditions communes de la race, sous la réserve des modifications exigées par la variété des climats d'une aussi vaste contrée ; de même que les éléments finnois et mongols suivaient les coutumes de leurs ancêtres respectifs.

L'intervention des Normands-Varègues auxquels on attribue la fondation politique du futur empire (neuvième siècle), par la cohésion donnée successivement aux cités libres et aux petites républiques à l'état embryonnaire, n'a pas dû rester sans quelque influence sur le costume. Les Varègues ne représentant relativement qu'une faible force numérique furent assez vite absorbés par les Slaves mélangés, et la fusion devint plus complète par la conversion des Russes, à la fin du dixième siècle.

La Russie emprunta à Byzance non seulement sa religion, mais aussi toute sa civilisation. Le costume byzantin envahit d'abord la cour, puis il s'étendit aux classes élevées de la société. Au vêtement relativement court des hommes et ouvert depuis la ceinture, succéda la longue robe byzantine fermée de partout et bordée de bandes d'étoffes de couleur. Les femmes mirent encore plus d'empressement que les hommes à suivre ce courant, qui fut cependant interrompu au milieu du treizième siècle par l'invasion mongole. Les hautes classes empruntèrent dès lors volontiers aux vainqueurs leur costume qui se mêla d'abord aux modes byzantines et finit par les éliminer complètement sauf dans les vêtements des souverains. La robe close fut remplacée par la robe mongole ouverte dans toute sa longueur, mais boutonnée sur la poitrine. Le manteau sans manches céda le pas à un vêtement de dessus, qui était pourvu tantôt de manches courtes et larges, tantôt de manches longues et assez étroites, etc., et souvent d'un col très large et rabattu sur les épaules, ou bien tout droit, ou enfin formant capuchon. Le nouveau costume dura plus longtemps que le joug mongol qui finit assez tard dans le seizième siècle ; il persista encore jusqu'au règne de Pierre le Grand, et se maintint même partiellement jusqu'à nos jours dans le peuple de certaines contrées.

A l'époque de l'émancipation politique de la Russie, au seizième siècle, dans le costume des hommes entraient les pièces suivantes : une chemise large et courte, avec petit col ; une pièce triangulaire, en soie rouge brodée, y était cousue entre les épaules ; chez les riches, les manches, le col et la poitrine étaient ornés de broderies en fils d'or ou de soie et garnis de perles ; le col était fermé par deux boutons en or, en argent ou en perles ; — un pantalon, très ample mais serré à la taille par une cordelière et entrant dans les bottes à hautes tiges ; — un vêtement étroit, appelé le *caftan*, ne dépassant pas en général les genoux, avec des manches très longues, qu'en société on laissait pendre de façon à ce qu'elles couvrissent les mains ; — sur le caftan se mettait le *feréz* (nom turc), long jusqu'aux mollets et même davantage, doublé habituellement d'une étoffe de coton, avec des manches bouffantes, larges dans le haut et étroites aux poignets, mais élargies aux



RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND

CS

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Gaulard lith.



RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND

CT

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Gaulard lith.

extrémités. Dans ces deux vêtements il y avait des variétés de coupe, de sorte que leur caractère ne saurait être déterminé avec précision. Les étoffes employées étaient la soie, le velours, le taffetas, le drap et les cotonnades; on les enjolivait souvent avec des rubans et des broderies. Les cordons du cou servant à retenir l'habit étaient ornés de glands. On attachait au ferez, au moyen des ronds métalliques ou autres enveloppés d'étoffe, et garnis quelquefois de pierreries, un col mobile, droit ou rabattu. Pour le dehors, on mettait encore par-dessus un troisième vêtement, très ample, à manches longues, dont l'une couvrait habituellement la main, avec un col droit, ou couvrant amplement les épaules. Fait en drap, en velours et en satin, ce pardessus était orné de brandebourgs, et quelquefois bordé d'or et garni de perles. Les princes et les boïars (ou nobles, dérivé du mot *boï*, bataille) portaient de hauts bonnets soit entièrement en fourrure, renard ou zibeline noire, soit en velours brodé d'or et garni d'une large bande de fourrure. Les bottes, en usage chez les Russes depuis le dixième siècle, étaient d'ordinaire en maroquin de couleur, avec des bouts droits terminés en pointe, ou recourbés à la manière turque. Elles montaient au-dessous du genou, et les tiges servaient souvent d'abri à un coutelas. Les semelles étaient garnies de petits clous et le talon était pourvu d'une demi-lune en acier, cuivre ou argent. Les tiges se faisaient aussi en velours, en satin, en chevreau, avec broderies et pierreries chez les riches. Les bottes à la mode tartare se distinguaient par des tiges très courtes. Les anciens Russes portaient habituellement les cheveux longs, mais les boïars vivant à la cour les faisaient couper par coquetterie; toutefois, celui qui tombait en disgrâce les laissait croître et ne les peignait point en signe de désespoir.

Le costume des femmes était presque pareil à celui des hommes, seulement il avait plus d'ampleur. Les manches des chemises étaient étroites, mais extrêmement longues, de façon à former de larges plis sur les bras. Elles portaient rarement le caftan et jamais de col. Le vêtement long était agrémenté sur la poitrine de cordelières et de nombreux boutons. La manche était souvent ouverte en dessous, pour laisser passer le bras. Elles se coiffaient de larges bonnets, en satin, en damas ou en drap d'or, et garnis de fourrure; les bonnets des filles adultes étaient élevés et en fourrure de renard. Sous leur bonnet, les femmes mariées relevaient les cheveux sur le sommet de la tête; chez les filles ils couvraient la moitié du front et pendaient par derrière en longues tresses terminées par des touffes de rubans rouges. La chaussure féminine consistait en bottes ou en souliers; les filles portaient des talons très hauts, ornés de petits clous. Le sexe féminin se fardait à outrance, de blanc et de rouge, et se peignait les cils et les sourcils.

Passons maintenant aux particularités de nos deux planches par ordre de dates.

Dans la sacristie de l'église de la Trinité, à Sierguievsk, on conserve le caftan ou le ferez du fameux despote Ivan IV (n° 22). Il est en gros-de-Tours, couleur de paille, doublé en étoffe de coton bleu bordé de taffetas blanc. Le col, à la tartare, est droit et étroit. Le vêtement est soutaché dans toute sa longueur en raies verticales, et sur les manches en raies horizontales. Sur le devant il est pourvu de cordons de soie avec glands au moyen desquels on fermait l'habit.

Boris Godounov (n° 15) est vêtu d'une sorte de sarrau court, appelé demi-caftan, avec des manches longues, en soie verte, fermé au moyen de brandebourgs. Par-dessus est un ferez long, également en soie, avec des manches courtes, serré à la taille avec une ceinture persane.

Le vêtement du matin en été d'un boïar du dix-septième siècle (n° 4) est une sorte de ferez, en soie, bordé en or. Son bonnet est en soie rouge brodée d'or (notre lithographe a commis à cet égard une erreur dans la coloration), et doublé de castor. Il est tout rond, piqué, et taillé de façon à couvrir la nuque et les joues.

Le tzar Fédor III (mort en 1682), un des frères de Pierre le Grand, essaya d'introduire les costumes polonais, et le vêtement russe a subi parfois dans ce sens quelques modifications. Ainsi le caftan d'honneur du cosaque Brechka (n°s 2 et 5) avec ses manches ouvertes et flottantes se rapproche du *kontousch* polonais. L'ouverture verticale de ce vêtement, ainsi que du caftan de Pierre-le-Grand (n° 26), en drap fin de Hollande, est de mode polonaise, tandis que le trait caractéristique de l'habit russe est de s'ouvrir obliquement (voir les n°s 4, 15, 25 et 28), mode usité encore aujourd'hui dans les costumes populaires.

Le caftan du prince Repnine (n° 25) est en velours; sa pelisse, en satin bleu d'acier, est doublée de zibelines; la ceinture est en soie rouge; le bonnet est en velours et garni de fourrure.

Le prince Pierre Repnine (n° 27) porte un sarrau (*zipoune*, un dérivé du *joupane* polonais) rose foncé, garni de perles; par-dessus est un ferez avec des brandebourgs et doublé en soie verte. Le col droit, appelé *kozir*, richement orné, est attaché au vêtement. Le prince tient dans la main gauche un essuie-mains, qui jouait un grand rôle en Russie. Tout le monde en portait, car il était d'usage de se laver les mains avant la prière, avant et après les repas. Le tzar faisait cette opération chaque fois qu'il était obligé de donner sa main à baiser à un non-corélien. Ces essuie-mains étaient en toile de lin très fine et brodés avec luxe.

Le boïar Narischkine (n° 28) est vêtu d'un caftan en étoffe persane, serré à la taille par une ceinture de même provenance. Sa pelisse est doublée de zibelines noires, et son bonnet est de même fourrure. Sur le tableau original, le caftan est de couleur brune et les bottes à la tartare sont en maroquin vert avec tiges en maroquin rouge brodé d'or.

La jeune fille noble (n° 24) est vêtue d'une robe longue (le *sarafan*) en soie blanche, brodée par-devant et tout autour et garnie de boutons de même étoffe. La taille est serrée par une ceinture également en soie blanche, ornée de fleurs en broderie et frangée en or. La pelisse est en étoffe de Perse, doublée de zibelines et bordée de dentelle en soie blanche. Autour du cou, elle porte une sorte de collerette en mousseline, garnie de perles. La coiffure est une espèce de bonnet en guise de diadème auquel est attaché un voile en soie blanche pailleté d'or.

L'habit de marin de Pierre-le-Grand (n° 23) est celui qu'il portait lorsque, en qualité de simple charpentier, il étudiait incognito la construction des navires en Hollande. L'étoffe est d'un drap grossier, doublé de taffetas; les boutons sont recouverts en tissus de crin.

Ce souverain étendit l'*occidentalisation* de son peuple jusqu'à la réforme du costume. Les longs caftans furent raccourcis par son ordre et cette opération dut être faite de force par des soldats sur des citoyens trop attachés aux modes des ancêtres. Il proscrivit aussi le port de la barbe, mais ne réussit qu'incomplètement dans cette mesure.

Les costumes populaires en Russie sont d'une grande variété. Le byzantinisme n'exerça sur eux aucune influence, et, selon les contrées et les vicissitudes politiques locales, ils sont tantôt d'origine slave, tantôt d'essence tartare. Ceux représentés dans nos deux planches sont des costumes de fête, ce qui explique leur richesse.

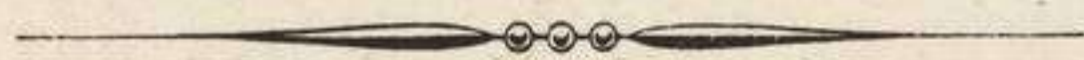
En ce qui concerne ceux du sexe féminin de Tver (n°s 7 à 9) ils se rapprochent beaucoup de ceux de Torjok (n°s 10 à 14), ville voisine, dont il est parlé dans notre notice de la planche ayant pour signe une Musette. La robe (le *sarafan*) est ronde, plissée par derrière, en soie lamée d'or, ouverte aux entournures; le mantelet en casaquin (*douchégreïka*) est sans manches en été, pour laisser voir celles de la chemise, ou dépourvu même de tout corsage, de sorte qu'il ressemble à un jupon court, retenu par des bandes en guise de bretelles. Au cou, un rang de perles et pas de cravate. La coiffure se compose d'une sorte de diadème en métal garni de pierreries, ou de verroteries, fixé sur un couvre-chef spécial, composé d'un genre de bonnet en toile, nommé *volosnik*, qui n'est jamais apparent et qui est destiné à protéger contre le contact avec les cheveux la pièce d'étoffe (*povoïnik*) dont il est recouvert et sur laquelle est jeté un voile en soie ou en gaze. Les gants sont remplacés par des couvre-mains en velours recouverts sur le dessus en fourrure de zibeline.

La haute coiffure en pointe des femmes de Torjok (n°s 10 à 12 et 16 à 18) s'appelle *kokoschnik* (crête de poule) et c'est le signe distinctif des femmes mariées. C'est un ornement appliqué au sommet, toujours verticalement, en forme de demi-lune, ou bien en forme ronde, ovale ou triangulaire, la pointe en haut. Dans nos figures 10 à 12 les *kokoschnik* et les cravates doubles sont en soie brodée de perles; les voiles sont en gaze de soie brodée en or. Les filles de Torjok (n°s 13 et 14) ont pour coiffure une variété du *kokoschnik*, où le rond du sommet n'est plus vertical, mais incliné ou horizontal. Le tissu tombant sur le front est une dentelle brodée de perles. Le voile est très large et très long; attaché au sommet, il se rejoint sous le menton et enveloppe toute la personne. A la tresse de cheveux est attachée une riche passementerie.

Dans le costume d'hiver des femmes de la même localité (n°s 16 et 18), le fichu en taffetas blanc frangé d'or qui recouvre le *kokoschnik* en satin bleu bordé d'or et de perles, est le *povoïnik*, dont nous avons parlé plus haut. La pièce de même étoffe qui retombe dans le dos est le *nadzatylnik*. Le manteau et les pelisses sont en drap ou en velours; les souliers sont en maroquin ou en velours brodé d'or.

Le costume des femmes de Riazan (n°s 19 à 21) se compose d'un jupon, d'un corsage, d'un tablier et d'un vêtement de dessus, à manches courtes (appelé *ponka*), en drap blanc, brodé de passementeries rouges. La coiffure, nommée *kitschka*, consiste en une sorte de capuche en velours rouge, brodé en or sur le devant. Par-dessus est noué un fichu en soie gorge-de-pigeon. Le *nadzatylnik* attaché à la coiffe et retombant dans le dos est en passementerie rouge.

Exemples tirés des Antiquités de l'empire de Russie, grand ouvrage publié par ordre de l'empereur Nicolas, avec un texte russe et 523 planches en couleurs, dessinées par Solntzev et lithographiées par Dreger (Moscou, 1849-1853, texte in-4° et 7 vol. de planches in-folio).



440



RUSSIE

SLAVO-RUSSES. — MORDVIEN. — KALMOUK. — TARTARE

1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	

N^{os} 4, 5 et 6. — Slavo-Russes, appartenant au gouvernement de Tamboy, situé entre ceux de Vladimir et de Nijni-Novgorod.

N^{os} 7, 8, 9, 10 et 11. — Slavo-Russes de la ville de Torjok, gouvernement de Tver. La ville est située sur la Tvertza, l'un des affluents du Volga.

Tamboy et Tver font partie de la Russie d'Europe, et sont compris dans la grande Russie, le berceau des Russes.

N^o 1. — *Mordvien* ou *Morduïn*, race finnoise répandue dans les gouvernements de Kazan, Simbirsk, Orenbourg, Nijni-Novgorod et Pinza, sur les bords du Volga et de l'Oka.

N^o 3. — Kalmouk des steppes du Don, race mongole.

N^o 2. — Femme de la race tartare.

Parmi les nations diverses qui composent l'empire russe, et qui donnent tant de pittoresque à certaines de ces grandes foires annuelles, tenues en quelque sorte au confluent de races profondément différentes les unes des autres, comme celle de Nijni-Novgorod, à la jonction du Volga et de l'Oka où le Kamtchadale, le Géorgien, le Kirguise, se coudoient dans les bazars, pendant les cinq à six mois de la belle saison, avec l'habitant de Novgorod et de Kiev, ou encore comme celle d'Ourioupinskaïa, sur le Khover, un des tributaires du Don, où se rencontrent les marchands de la mer Noire, de la Perse et de l'Asie centrale; là où les physionomies sont aussi différentes les unes des autres que sont les marchandises elles-mêmes, et où, sans sortir de l'empire, on trouve, des chrétiens des différentes communions, des juifs, des mahométans de plusieurs sectes, des adorateurs de Bouddha et de Brahma, des païens, et enfin des peuplades qui ne se sont même pas encore élevées jusqu'au paganisme; parmi des nations aussi diverses, disions-nous, encore insuffisamment connues et décrites, malgré les travaux poursuivis sur l'ordre du gouvernement impérial de Russie, il est difficile de suivre, en les rattachant à des traditions certaines, les innombrables variétés des costumes populaires. Ces variétés étant étrangères à la mobilité des modes et ayant surtout pour cause, en dehors des origines, les nécessités climatériques, la pénurie ou la richesse des populations, les conditions de leur existence, la nature de leurs travaux, c'est à signaler leur rapport avec le costume porté que nous nous appliquerons principalement.

Le costume des femmes de Torjok tient de traditions éloignées en ce que la robe ouverte aux entournures pour laisser passer des manches de lingerie, étoffées et fermées au poignet, est la robe droite, d'origine asiatique, qu'ici on porte avec une ceinture. Le linge exhibé aux manches est une *braverie* qui remonte aussi assez haut; « elles sont tellement empesées et polies avec une pierre à cet effet, dit Vecellio, qu'elles deviennent très bril-

lantes, et ressemblent à du papier plutôt qu'à de la toile. » Le grand voile transparent porté par la femme n° 7, qui en est entièrement enveloppée, serait, au dire du voyageur anglais Carr, un moustiquaire ; le fait est à remarquer dans un tel climat et nécessite une explication. Les mouches conservent dans le Nord une plus longue existence que dans les régions plus tempérées de l'Europe, en raison de l'usage des poêles, lorsque l'été y fond tout à coup, sans avant-coureurs au mois de juin, et que les mouches sont réveillées de la torpeur où elles étaient plongées pendant la saison de la chaleur artificielle, elles deviennent un véritable supplice. On est donc obligé de porter le moustiquaire, et même faut-il se garder de lui laisser aucune ouverture. C'est un appareil spécial : la tête est couverte d'une sorte d'entonnoir renversé, dont les bords élargis permettent l'isolement du visage ; le voile tombe du sommet élevé auquel il est attaché ; on en brode la gaze avec de légers bouquets semés en quinconce dans des lignes sinueuses. Cette broderie et la bordure en soies métalliques ont pour principal objet la tension du tissu dont leur poids empêche l'adhérence. L'emploi de ce voile est gênant : on doit s'en dispenser avec d'autant plus de plaisir qu'il est de coutume de se saluer entre les deux sexes en s'embrassant sur les deux joues.

De Rechberg dit de ce costume en général que la robe longue, ouverte par devant, est boutonnée avec des boutons de métal ; que les femmes des marchands et des paysans un peu fortunés portent une espèce de mantelet et couvrent leur tête d'un bonnet appelé *tchepetz*, brodé d'or ou d'argent, quelquefois d'une dentelle ou d'un réseau de petites perles fines ; que d'autres n'ont qu'un simple bonnet sous lequel sont cachés les cheveux ; que certaines recouvrent le bonnet d'une espèce de châle (à Torjok il est de toile ou de soie) qui tombe sur le dos et sur les épaules ; enfin, qu'en général les filles ne portent le plus souvent qu'un simple bandeau. Après la cérémonie du mariage, et avant de quitter l'église, la *swakha* ou *promba*, celle qui assiste l'épousée, lui ôte sa coiffe de fille pour lui mettre celle des femmes. Elles ont des colliers, des boucles d'oreille et des bracelets. Les souliers de cuir sont bordés de drap et souvent enjolivés de broderies en soie d'or ou d'argent.

Tver est un pays essentiellement agricole. Aussi ses paysannes ont-elles des robes écourtées en étoffes grossières. Sauf le n° 4, qui a la robe sans taille avec une ceinture et les manches de lingerie, base du costume national, les autres s'éloignent tout à fait du type général.

Le costume national porté dans presque toutes les classes de la société ne se distingue que par la finesse de l'habit et la qualité des bijoux.

Les n° 8, 10, 11, appartiennent à la classe des artisans. On y remarque un large tablier, et les femmes couvrent ordinairement l'extrémité de leur bonnet d'un mouchoir qui entoure le cou, forme un nœud et retombe en arrière ; c'est une coiffure de prédilection. Le tout petit enfant, porté dans les bras de sa mère, est lui-même affublé non seulement d'un mouchoir, mais aussi du bonnet en pointe. Quant aux mantelets à tournure de casaquin, ils sont ou sans manches, avec une ouverture pour le passage des bras (n° 8), ou avec une manche ne dépassant pas la longueur du vêtement (n° 11), ou enfin, comme au n° 10, sans manches et sans ouvertures, et c'est alors une cape sous laquelle les mains se trouvent à l'abri : ce dernier mode est le plus habituel.



RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Brandin lith.

L'arrangement du mouchoir de tête des filles de labour est du même genre que celui des femmes d'artisans de la ville. C'est un préservatif dont l'ampleur et la tournure varient, ne laissant en général le visage que très peu à découvert. La pièce d'étoffe frangée, montrant sa forme rectangulaire, dont la femme n° 5 a la tête couverte, est à remarquer. De dimension plus restreinte que les autres coiffures du genre, mais produisant les mêmes effets avec son bandeau en mentonnière, elle représente ici, à coup sûr, le type le plus ancien, car elle seule a la coupe sobre qui convient à l'emploi des peaux. On s'en servait certainement dans ces climats, comme on en fait toujours usage en remontant vers le nord, avant d'y avoir des cotonnades. Le n° 6 porte un mouchoir de tête remarquable par son ampleur; c'est une grande toilette. Si la saison oblige la femme à porter le surtout du moujick, tout y est calculé pour en souffrir, coquettement parlant, le moins possible : d'abord le tissu de la coiffure est apprêté de manière que sa raideur produise de l'étalement et un rayonnement en arrière qui favorise le passage de la longue tresse de cheveux, enroulée de perlines délicates montées sur fil de laiton, et retombant dans le dos. Le mouchoir de tête laisse à nu l'oreille parée d'une grosse perle, et, sur le devant de la poitrine, on trouve encore une large garniture de perlines. On ne saurait se dispenser de la chaussure forte, en cuir épais, soit pour la neige, soit pour marcher dans les terres grasses d'un pays agricole; il faut bien aussi, puisque partout en Russie c'est l'usage populaire de porter en double et en triple les vêtements enveloppants, selon la rigueur climatérique, consentir à se faire des jambes massives par la superposition de bas épais; mais, loin de les dissimuler, on étage assez haut : 1° le bord brodé de la chemise, 2° le bord brodé de la robe, 3° le bord du surtout.

La femme tatare ou tartare, n° 12, offre avec celles que nous venons de voir un contraste frappant. On remarquera que le costume se compose d'un habit de dessous et d'un habit de dessus; que ce dernier est coupé et attaché de façon que le léger croisement du haut et celui du bas laissent une ouverture pour le passage d'une riche ceinture; on voit encore que le long voile d'étoffe est fendu pour le passage de manches larges, étoffées, fermées au poignet, et que, les deux côtés du voile étant rapprochés, les mains étant l'une sur l'autre, la femme est close entièrement, sauf le visage. Ces Tartares portent le pantalon large; leurs étoffes sont rayées, ou ornées de quelques fleurs courantes. Le voile est ici de soie, les deux robes en sont également, et les manches sont en soie brochée d'argent. Les femmes pauvres, vêtues sur le même type, s'habillent en nankin. Il ne faut voir dans cet exemple que l'une des variétés du costume des Tartares : leurs tribus répandues fort au loin ne pouvaient conserver d'unité sous les divers climats où elles subsistent. La femme ici représentée appartient aux tribus riches qui trafiquent avec le centre de l'Asie sur la route de la Chine. Les Tartares sont mahométans et le Koran leur permet de prendre quatre femmes; on les achète et le prix dépend de la prospérité locale. Ceux de Kasan se contentent d'une seule à la fois, remplaçant les vieilles au fur et à mesure. Ceux qui voyagent continuellement pour le commerce, en ont quelquefois une dans chaque ville où ils ont coutume de s'arrêter. Le prix d'achat varie de vingt à cinq cents roubles; le *kalym* se débat entre le père et le gendre avant de faire sa cour. Pas jolies, mais fraîches et bien faites, ces femmes tartares sont vantées pour leur douceur et leur modestie, ainsi que pour leur docilité envers leur mari.

Le n° 1 représente un *Mordvien*. Malgré son origine finnoise, ce peuple se rapproche beaucoup par son exté-

rieur de la race russe proprement dite, dont il a adopté d'ailleurs tout le costume. Ce sont des cultivateurs, n'aimant pas le séjour des villes et n'habitant que de petits villages.

Le n° 3, de race mongole, est un Kalmouk des steppes du Don. Les Kalmouks sont des pasteurs de nombreux troupeaux de chevaux et de moutons servant à leur nourriture, et ils mènent la vie nomade. Ils excellent dans la préparation des peaux d'agneaux, connues sous le nom de peaux d'Astrakan, et en font commerce. Ils sont venus, au XVII^e siècle, de l'Asie centrale et ont été définitivement établis au XVIII^e siècle. Ce costume élémentaire, du mode russe comme le précédent, n'a pas plus besoin de description que l'autre.

(Les documents proviennent tous des travaux exécutés par les soins du gouvernement impérial de Russie. Les originaux des n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, sont des photographies coloriées qui ont figuré à l'Exposition ethnographique de la Société de Géographie, faite à Paris en 1875.)



441



RUSSIE

COIFFURES POPULAIRES.

8	7	5
	2	3
4	6	1

C'est surtout chez les femmes russes que le costume populaire a survécu et s'est conservé dans son originalité primitive. La partie capitale du costume féminin, le *tschepatz*, coiffure aux nombreuses variétés, aura longtemps encore la préférence sur les innovations futures, à cause de sa forme couronnant si coquettement la physionomie slave, et de sa tournure éminemment pittoresque.

Ces exemples, comme ceux représentés dans la planche ayant pour signe la Sphère, sont empruntés à la Grande Russie et appartiennent aux gouvernements de Novgorod, de Koursk et de Kalouga.

C'est dans le gouvernement de Novgorod que les beautés slaves sont en plus grand nombre qu'ailleurs. Leur réputation, toute populaire, s'étend jusqu'aux femmes finnoises habitant la même région et qui se distinguent aussi par une beauté toute *novgorodienne*.

HABITANTS DU GOUVERNEMENT DE NOVGOROD.

N° 1.

Jeune fille d'Ostoujna.

Coiffure en étoffe d'or brochée, ornée de broderies et de pierres précieuses. Garniture de perles formant des festons qui couvrent le front. Mouchoir d'étoffe retombant derrière les épaules.

Boucles d'oreilles en grappes de perles, à monture d'or. Colliers de perles et d'améthystes.

N°s 3 et 5.

Femmes de Tikhvin.

N° 3. — Serre-tête d'étoffe jaune galonnée d'or, sous une toque allongée couvrant la nuque. Cette coiffure, ornée de broderies, est entourée d'une

espèce de turban fond blanc et additionnée d'un gros ruché couvert de perles s'avancant en avant du front. — Boucles d'oreilles et colliers de perles.

N° 5. — Bonnet offrant sans doute une des nombreuses variantes du *kokoschnik* (crête de poule); d'étoffe carmin brodée d'or, ce bonnet est entouré d'un turban blanc et garni d'un capuchon en cordons de laine de diverses couleurs. — Colliers et boucles d'oreilles en verroterie.

Comme le démontrent ces deux exemples, une seule localité présente plusieurs genres de coiffures; cette même ville de Tikhvin a des bonnets dont les formes diffèrent encore de celles-ci; voir à ce sujet les nos 2 et 4 de la planche la Sphère.

N° 4.

Femmes de Bielozersk.

Bonnet ayant quelque analogie avec celui de la jeune fille d'Ostoujna

(n° 1); les riches broderies forment des médaillons dont le fond rouge est agrémenté de rosettes de perles. Mouchoir d'étoffe bleue.
Boucles d'oreilles ornées de perles et de saphirs. Colliers de perles.
Le col de la chemisette est lui-même bordé d'orfèvrerie.

N° 7.

Habitant de Tikhvin.

Bonnet de soie verte avec garniture en poils d'Astrakan. Cette garniture a deux pattes, ou deux jugulaires, qui, rabattues, s'attachent sous le menton à l'aide d'un cordon violet à gland d'or.

JEUNE FILLE ET FEMME DU GOUVERNEMENT DE KOURSK.

N° 2.

Jeune fille.

Couronne rayonnante couverte de feuilles d'or en application; les ornements ciselés sont garnis de perles, de saphirs et d'autres pierreries.
Franges composées de perles de grosseurs différentes.

Boucles d'oreilles. Collier de petites perles à plusieurs rangs.

N° 8.

Femme mariée.

Cette coiffure est le véritable kokoschnik en crête de poule, signe distinctif des femmes mariées : fond brodé d'or, ornements blancs, bleus, violets, garnis de perles et de pierreries; derrière ce bonnet se voit une touffe de rubans roses et noirs.

Boucles d'oreilles; grand collier à plusieurs rangs s'étalant jusque sur la poitrine.

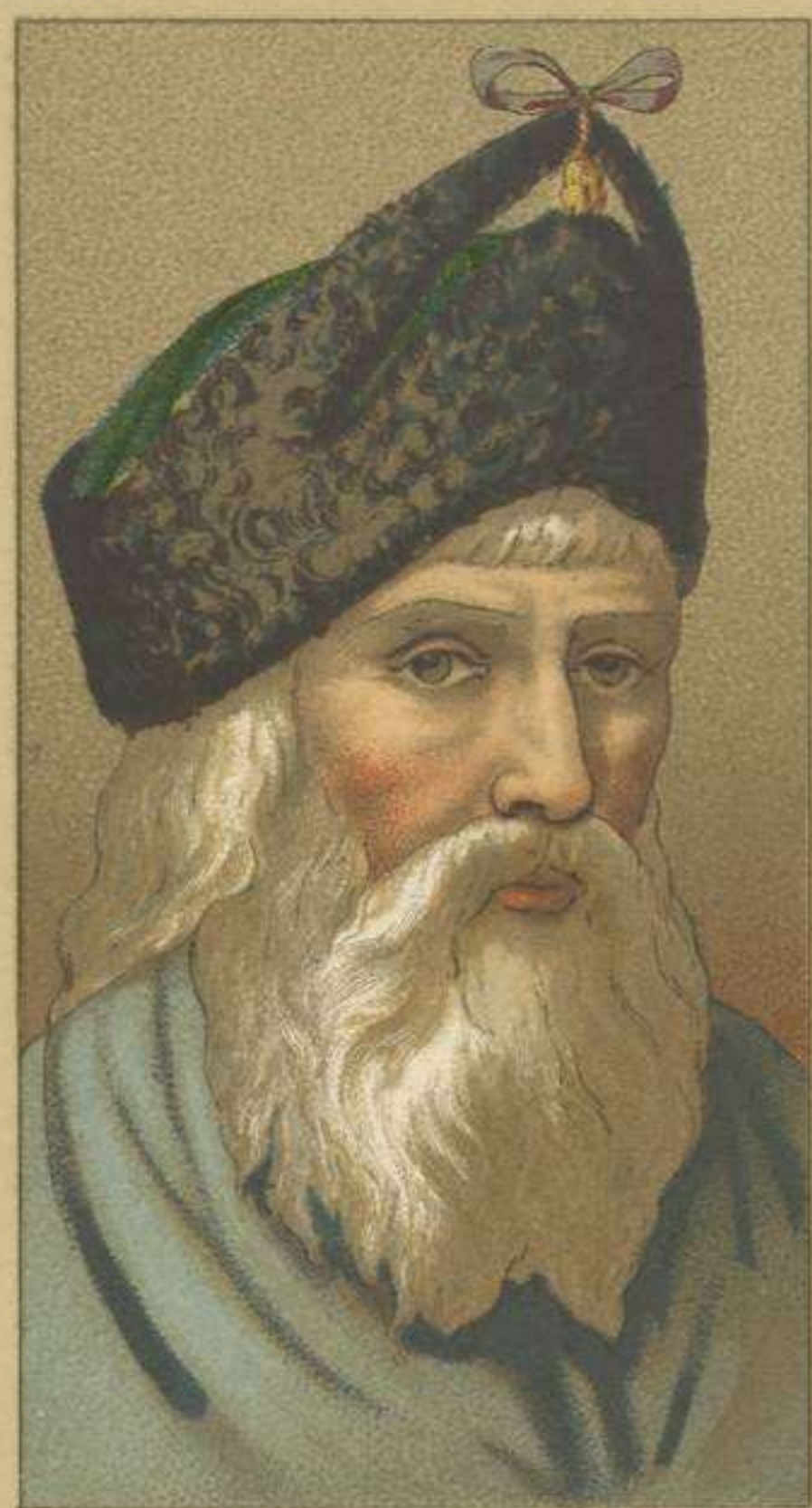
FEMME DU GOUVERNEMENT DE KALOUGA.

N° 6.

Sorte de diadème en brocart, orné de saphirs, de grenats, et garni d'un réseau de perles couvrant le front et retombant de chaque côté du visage. Cette parure, qui n'enveloppe pas la tête, est posée par-dessus un foulard noué en arrière et dont les bouts sont pendants.

Collier à plusieurs rangs de perles.

Reproduction d'après les peintures originales envoyées à Paris par le gouvernement russe à l'Exposition de la Société de géographie, en 1875.



RUSSIA

RUSSIE

RUSSLAND



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Urrabieta lith.



RUSSIE

PARURES DE TÊTE DES FEMMES DU PEUPLE.

6	3	4
1	5	2
	7	

Ces coiffures proviennent toutes de la Grande Russie et appartiennent aux slaves russes, ceux que Procope a désignés par le nom d'*Antes* et qui ont un dialecte particulier parmi la grande famille slave. — Les exemples reproduits ici sont empruntés aux costumes des gouvernements européens de Novgorod, de Kalouga, de Tver, de Koursk. Ils représentent diverses variétés du bonnet appelé *tschepatz* dont les femmes des marchands et des paysans ornent leur tête, leurs boucles d'oreilles et aussi leurs colliers. Les types primitifs de ces parures sont assurément des plus anciens; on retrouve leur décoration dans des portraits de souverains remontant loin dans le moyen âge et il est probable que le type en est encore plus éloigné. Les *Polovtsi*, ce peuple asiatique qui arriva en Russie au milieu du XI^e siècle, pourraient bien l'y avoir apporté.

Les femmes du peuple ont conservé l'habitude de se farder grossièrement, d'enduire leur visage de couches de blanc et de rouge. Autrefois cet usage s'imposait même dans les classes élevées; une femme qui ne se serait pas fardée eût été montrée au doigt; la haute société s'y est soustraite, mais le peuple continue.

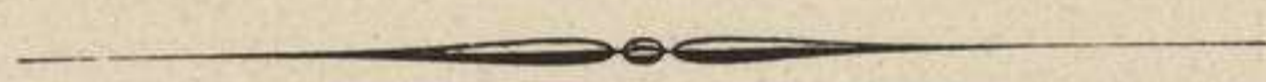
N^o 1. — Coiffure du district de Bielozersk, gouvernement de Novgorod; le fond du bonnet est formé par un tissu d'or. Les ornements sont dessinés par un métal blanc rehaussé de paillons en argent et de perles en rosettes. La bordure pendante sur le front est en perles; le collet de la chemisette est orné d'un dessin piqué et son bouton est un saphir; les boucles d'oreilles sont des perles en grappes avec une monture d'or.

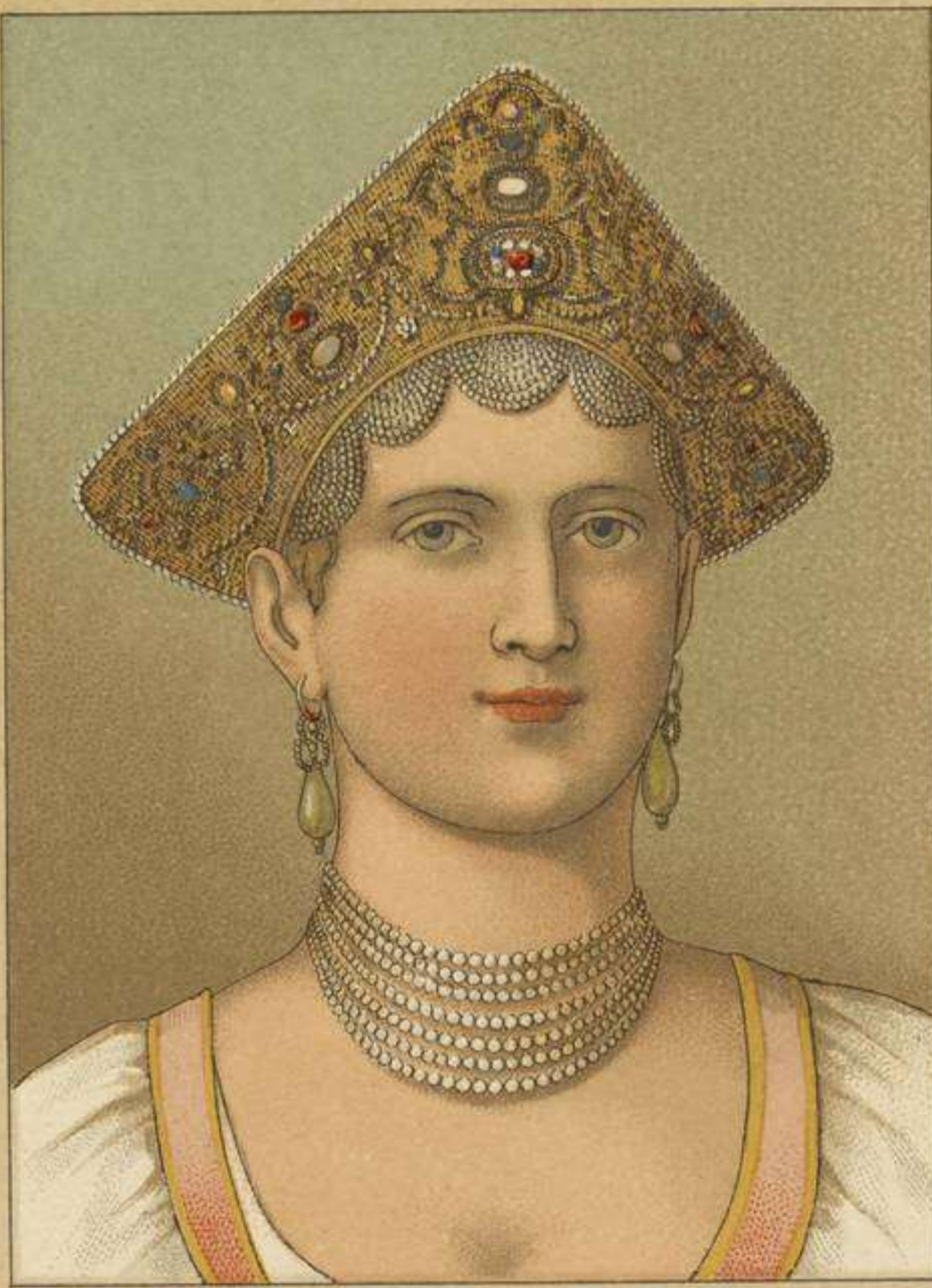
N^o 2. — Calotte de même caractère, mais plus droite sur le front, avec sa frange pendante de perles: elle a tout à fait un aspect asiatique; les ornements sont en feuilles d'argent sur le fond tissé d'or. Les boucles d'oreilles allongées, montées en or, sont en perlines; enfin, cette habitante de Tikhvin, gouvernement de Novgorod, porte un collier de perles à huit tours.

La description du détail de ces bonnets serait fastidieuse, puisque c'est toujours à l'aide de moyens analogues que la décoration en est obtenue. Les plus riches, comme ceux représentés aux n^{os} 4, 5, 7, ont des rubis, des topazes, des saphirs, de grosses perles et jusqu'à des brillants. Le n^o 4 diffère cependant en ce que le fond rouge du *tschepatz* est brodé d'ornements en couleur, outre le large tuyauté s'avancant sur le front, que l'on remarque aussi au n^o 6, qui se fait avec des perles graduées.

Le n^o 3 représente une fille de Bielozersk; le n^o 4, une femme de Tikhvin; le n^o 5, une femme d'Oustioug-Jelezepskoï, gouvernement de Novgorod; le n^o 6, une femme de Kalouga, sur la rivière de l'Oka.

(Reproduction d'après les peintures originales envoyées à Paris par le gouvernement russe à l'Exposition de la Société de Géographie, en 1875.)





RUSSIA

RUSSIE

RUSSLAND



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Urrabiétta lith.



RUSSIE

INTÉRIEUR DE LA MAISON D'HABITATION.

C'est la pièce principale de l'*izba*, ou maison d'habitation du paysan russe, qui fait l'objet de notre étude. — Cette pièce, *svetlitz*a, est située à un premier étage, généralement peu élevé, auquel on accède par le dehors (1) ; on y mange et on y dort ; on y fait le pain et la cuisine. C'est là que se trouve l'image de la Vierge, ou d'un saint (*ikona*), et qu'on accroche les portraits du *tzar* et de la *tzarine* ; — deux ou trois pièces accessoires complètent ce premier étage ; elles ont leur entrée dans la pièce principale ; l'une, *sény*, sert au lavage, à la toilette ; dans les autres, on dépose les ustensiles de ménage et de travail.

L'*izba* représenté ici est du genre que l'on pourrait appeler moscovite : c'est le type de l'habitation dans la partie septentrionale de la Russie d'Europe ; le style s'en altère en descendant vers le midi au delà de Moscou et surtout, le *Volga franchi*, en s'éloignant en Asie jusque vers la Chine.

La maison du *moujick* n'est pas l'œuvre de l'artisan russe, ce *plotnik* si célèbre avec sa hache, son outil presque unique lui servant de marteau, de scie, de pince, de rabot et aussi de ciseau ; c'est le paysan russe qui construit lui-même son habitation : « On ne voit pas beaucoup d'artisans dans les campagnes, dit Richter (*Russische Miszellen*) ; chaque paysan est charpentier, menuisier, charron, drapier, tailleur, cordonnier et cordier ; il lui suffit d'avoir vu faire pour imiter avec succès ; où d'autres seraient embarrassés, il se tire d'affaire sans conseils ni secours et n'attend pas les bras des autres pour agir. » La maison est en sapin, les murs sont formés d'arbres entiers écorcés, assemblés mi-bois aux angles, la face intérieure est seulement aplanie par une coupe verticale à la scie, les joints sont garnis d'étoupe pour rendre les parois impénétrables au froid. (Normand, *l'Architecture à l'exposition de 1867.*)

Voici la description de la *svetlitz*a.

(1) Le rez-de-chaussée est occupé par les bestiaux.

On y trouve d'abord un énorme poêle en briques et faïence, à deux compartiments ; le four pour le pain, et dans le fond, sur le devant, le four pour la cuisine. — Le dessus de ce poêle est recouvert de sable fin servant de matelas à ceux qui s'y couchent pendant l'hiver.

Au pourtour de la pièce, sont des bancs que l'on réunit deux à deux pour en faire des lits pour les enfants et même pour toute la famille dans les contrées où le lit est encore inconnu.

Dans l'angle, où le pope a placé une sainte image (*ikona*), se trouve la table pour les repas. Ceux-ci sont toujours précédés de la prière, dite par le chef de la famille. Cette image est, en général, celle de la vierge noire à mi-corps avec l'enfant Jésus, dont il n'apparaît guère que les têtes et les mains, le reste étant recouvert de cuivre repoussé, doré ou argenté, et de verroteries, tradition grossière mais directe du goût byzantin. Une tenture figurant comme un dais blanc, brodée en fils rouges, surmonte et accompagne cette image sacrée au-dessous de laquelle est accrochée une petite lampe et aussi quelques bougies peintes de vives couleurs. Le lit se place dans l'angle faisant face à ce coin sacré. Ce lit, qui ne pouvait trouver place dans notre représentation, est en bois et orné de quatre colonnettes ; il est garni de rideaux de toile. C'est la femme qui prend le soin de l'embellir : elle fabrique elle-même la toile des rideaux, et l'enrichit, la plupart du temps, de broderies à dessins rectilignes où figure la croix grecque.

Les murs en bois conservent leur couleur naturelle ; parmi les sapins employés, le sapin rouge prend, avec le temps, les tons les plus beaux. On se sert, pour les ornements de détail, du vermillon, de la cendre verte et bleue et moins souvent de l'ocre ; parfois on emploie du brun rouge et du blanc dans la peinture des objets naturels ; mais la palette du paysan s'arrête là, les autres couleurs lui étant, pour ainsi dire, inconnues.

(*Dessin et aquarelle par MM. Paul Bénard, architecte, et Stéphane Baron.*)

(*Nous renvoyons ceux qui voudraient compléter cette étude de la maison russe, en connaître l'entrée extérieure, les écuries, les remises, les étables et jusqu'à ses boutiques sur la rue, à l'excellente notice que M. Normand a consacrée à ce sujet dans son livre sur l'Architecture à l'exposition de 1867 ; Paris, Morel. Nous lui devons une grande partie de nos renseignements.*)





RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Ménétrier lith.

RUSSIE

LE MARIAGE SLAVE. — LA DANSE RUSSE.

Tout le monde étant réuni pour un mariage, le prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, s'avance et commence à célébrer les fiançailles; on distribue des cierges au jeune couple et à tous les assistants; on allume aussi deux gros cierges, portés sur de grands candélabres, faits communément d'argent et placés à côté de la table sur laquelle est déposée l'image du saint de la maison. La cérémonie commence par des prières et des chants convenant à la circonstance. Le prêtre met sur la tête des époux des couronnes d'argent; dans le mariage des personnes de distinction, ces couronnes sont soutenues au-dessus de leurs têtes par des assistants qui prennent le nom de *droujksis*. Quand les anneaux ont été bénits et échangés, le célébrant présente aux époux un verre de vin qu'ils boivent alternativement à trois reprises différentes; ils font également trois fois le tour de la table sur laquelle se trouve l'image; ils reçoivent enfin la bénédiction du pope qui leur dit : « Croissez et multipliez; que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a joint. » On retourne à la maison, et l'on se livre aux divertissements jusque très avant dans la nuit.

On pratique, dans les villages éloignés des grandes villes, d'autres usages qui paraissent remonter à la plus haute antiquité. L'amant villageois débute par faire sa déclaration aux parents de la jeune fille qu'il recherche, accompagné de son *droujka* ou paranymphe; il se présente à leur logis; le *droujka* dit à la mère : « Montrez-nous votre marchandise, nous avons de l'argent. » Introduit dans l'appartement de la fille, il l'examine attentivement pour pouvoir en faire le portrait fidèle à son ami. Le lendemain, l'amour les ramène, et cette fois l'amant a le privilège d'entrer dans la chambre de sa belle, qui se tient cachée derrière le rideau, cherchant à se dérober au regard curieux; quoique l'intimité de ces deux jeunes gens date quelquefois de plusieurs années, ce n'est qu'en faisant une douce violence à la fille qu'on parvient à la tirer de derrière ce rideau. La mère, qui est présente à cette scène, demande au jeune homme comment il trouve sa marchandise, et s'il répond qu'elle lui convient, on fixe de suite le jour pour donner l'anneau et célébrer les fiançailles. Pour cette cérémonie, on étend par terre un vêtement de peau sur lequel les deux jeunes gens se prosternent. Le père met sur leur tête l'image d'un saint de la maison,

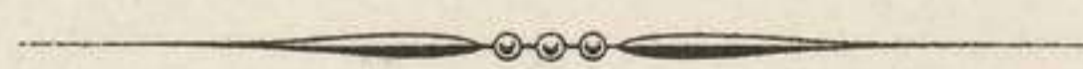
avec lequel il les bénit. Les compagnes de la fiancée viennent lui offrir leurs services pour broder un certain nombre de mouchoirs destinés à servir de *dari* ou présent qu'elle doit faire à son époux, aux droujkis et aux amis. La veille du jour fixé pour la célébration du mariage, la future épouse est conduite au bain par ses compagnes ; elles se promènent avec elle dans le village, en chantant, sur des airs tristes, des paroles qui expriment la douleur que leur cause la perte qu'elles vont faire.

Arrive enfin le jour de l'union. Les invités s'assemblent pour accompagner les fiancés à l'église. Un chœur de jeunes filles chante un épithalame : « Un faucon s'attache à la poursuite d'une colombe ; êtes-vous prête ? l'époux est venu pour vous chercher. » Un *oui* accompagné de soupirs doit être la réponse. Le cortège s'achemine alors vers le temple, précédé d'un jeune homme portant le saint de la maison. Après la bénédiction nuptiale, l'époux a le droit de donner à la jeune épouse le *kitra* ou baiser d'amour, selon la manière usitée, par une coutume aussi singulière qu'ancienne, c'est-à-dire en la prenant par les oreilles. Avant que la mariée sorte de l'église, la *swakha* ou *pronuba* ôte à l'épousée sa coiffe de fille pour lui mettre celle des femmes. La compagnie se rend ensuite à la maison, où l'on se met à table et où l'on se livre à la joie, tandis que l'épouse fait semblant de pleurer. Le lendemain, le mari donne le dernier festin pour prendre congé de ses amis : il jette des noisettes par terre pour annoncer qu'il renonce aux jeux de l'enfance. Avant de quitter l'épousée, la *swakha* lui donne des avis, et lui rappelle les devoirs que lui impose son nouvel état.

La danse appelée proprement *danse russe* est une espèce de pantomime galante ; un jeune homme et une jeune fille sont les acteurs de ce divertissement singulièrement piquant par le mélange des caresses, des refus, des sourires et des dédains.

Dans les danses qui ne sont pas de caractère, les jeunes gens montrent beaucoup d'adresse et de légèreté ; on les voit quelquefois tourner sur un pied, presque assis et se relever vivement pour prendre une attitude grotesque, bizarre, qu'ils varient continuellement, avançant, reculant, en une marche circulaire ; ils dansent souvent seuls ou avec une femme qui ne fait aucun mouvement. La scène représentée se passe dans un village : l'orchestre se compose de la *balalaïka*, espèce de guitare à deux cordes, jouée ici par un homme qui accompagne un chanteur, qui, pour donner plus de force à sa voix, la diriger, tient sa main ouverte près de sa bouche ; un troisième bat la mesure en frappant ses deux mains l'une contre l'autre. La *balalaïka* est un instrument national et populaire.

Documents empruntés à l'ouvrage de Charles de Rechberg : Les Peuples de la Russie ; description des mœurs, usages et costumes des diverses nations de cet empire ; Paris, 1812-13, 2 vol. in-fol.)





RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND



IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Gaillard lith.

445
EJ

RUSSIE

COSTUMES POPULAIRES.

PETITS-RUSSIENS ; GRANDS-RUSSIENS ; TCHÉRÉMISSES ET BULGARES.

1	2	3	4	5
	6	7	8	

N° 8. Petite-Russienne.

Nos 1, 3, 5 et 7. Grands-Russiens. — N° 6. Tchérémisses.

Nos 2 et 4. Bulgares.

Ceux des Slaves qui forment la famille russe et qui sont de beaucoup les plus nombreux, se partagent en trois groupes qui peuvent être considérés comme des nationalités distinctes : ce sont les Russes blancs, les Petits-Russiens et les Grands-Russiens.

On ne sait si l'appellation de *blancs* qui distingue les premiers est due à ce que la nation, gouvernée il y a cinq cents ans par les princes de la dynastie lithuanienne, était libre de la domination des Mogols, ou bien s'il faut y voir une allusion à la couleur du costume. C'est cette dernière hypothèse qui est généralement adoptée ; car ceux que l'on appelle les Russes *noirs* (les habitants de la région située entre le haut Pripet et le Néman, qui forment la transition ethnologique des Petits-Russiens aux Russiens blancs) se distinguent précisément de ceux-ci par les couleurs sombres de leurs vêtements.

Le paysan de la Petite-Russie passe pour être le type du vrai Slave et du vrai Russe descendant des Scythes ; tandis que le Grand-Russien ou Moscovite est croisé de Tchoudes, de Kirghis et de Tartares. Les Petits-Russiens sont aventureux et énergiques ; ils ne se confinent pas dans le seul bassin du Dniéper ; on les rencontre dans presque toutes les parties de la Russie. Leurs femmes se font remarquer par un costume plus gracieux que celui des Grandes-Russiennes ; les broderies de fils rouges et bleus qui ornent la chemisette, la robe, le tablier de losanges et de croix, de triangles, de damiers, se combinent toujours de la manière la plus heureuse, suivant les données traditionnelles.

Les Grands-Russiens forment à eux seuls plus de la moitié des habitants de l'empire. Non seulement ils occupent presque toute la Russie centrale, mais ils se sont aussi avancés en masses compactes vers le nord, l'est et le sud ; et du côté de l'ouest, ils ont de nombreuses colonies dans les provinces baltiques et dans la Petite-Russie. — Dans toute la Grande-Russie, le peuple présente la même uniformité d'aspect ; presque partout les gens ont même coiffure et même costume, si ce n'est chez les femmes ; le genre de vie est le même et les contrastes de province à province n'existent pas.

Au milieu de ces grandes nationalités sont enclavés des Tartares, des Finnois, des Kirghis, etc. ; peu nombreux, sans cohérence, sans lien, ils se trouvent isolés au milieu des Slaves.

Les Tchérémisses sont dans ces conditions ; ils n'ont plus de cohésion ethnique, perdent presque partout leur individualité nationale et se confondent de plus en plus avec la race des nouveaux maîtres. On les voit cependant

conserver quelques-unes de leurs industries pour le tissage, la teinture, l'ornementation des étoffes et porter toujours leur ancien costume.

Après les Allemands, les Bulgares sont de tous les colons de la Nouvelle-Russie ceux qui forment les groupes les plus considérables. Ces colonies se fondèrent à diverses époques. Lors de chaque guerre avec la Turquie, les armées russes ramenèrent avec elles des fugitifs bulgares auxquels on donna des terres incultes dans la région des steppes, ou encore les terres d'où les musulmans avaient été expulsés. Après la guerre de Crimée, des milliers de Bulgares immigrés reçurent en propriété les campagnes laissées vacantes par les Tartares-Nogaïs.

PETITS-RUSSESIENS.

N° 8.

Paysanne du gouvernement d'Orel.

Tschepatz brodé d'or avec une bande en travers du front; cette bande est garnie de perles et de grains de différentes couleurs. La coiffure fondamentale de la nation slave est un bonnet dont le bord est semblable à celui d'un chapeau; aux environs de Moscou, de Kalouga et d'Iaroslav, ces bonnets-chapeaux sont rabattus par devant; les accessoires de la coiffure varient selon la richesse. — Plusieurs colliers retombent sur la chemise de cette paysanne; jupe fleurie et étoilée de broderies; tablier bariolé; souliers découverts.

GRANDS-RUSSESIENS.

N° 1.

Berger du gouvernement de Kherson.

Bonnet fourré; *touloupe* de peau de mouton, la laine en dedans; ceinture de cuir à boutons de cuivre; courge ou bouteille en verre recouverte d'osier; couteau dans sa gaine suspendu à une chaîne passée dans la ceinture; *chiravaris*, pantalon très large; le paysan trop pauvre pour acheter des bottes se fabrique des chaussures en écorce de bouleau, qu'on appelle *laptis*.

N° 3.

Femme du gouvernement de Kherson.

Kakolchnik, coiffure nationale; pelisse en peau de mouton, présent de noces; chemise à col rabattu sur laquelle s'étaient plusieurs colliers. Les femmes portent des bottes, comme les hommes.

N° 5.

Même femme en costume d'été.

Kakolchnik; chemise à col rabattu et à manches brodées; jupe rayée et tablier à fleurs; pieds nus.

N° 7.

Groupe de femmes en toilette; gouvernement de Nijny-Novgorod.

Coiffure formant capuchon et mantelet; jaquette à manches garnies de fourrure; deux robes de brocart superposées. Une de ces femmes,

en costume d'intérieur, montre la chemise aux manches bouffantes, plusieurs colliers et des pendants d'oreilles. L'art du joaillier russe est un peu lourd, mais son travail est solide; les bijoux qui sortent de sa main sont de véritables bijoux de famille et sont faits pour être transmis de génération en génération.

C'est à Nijny-Novgorod que se tient la foire la plus importante du monde; elle a souvent changé de place et a été nomade comme plusieurs des peuples qui viennent y trafiquer; c'est l'avant-garde du monde occidental en face des populations asiatiques.

TCHÉRÉMISSES.

N° 6.

Femmes en costume de cérémonie; gouvernement de Simbirsk.

Haut bonnet de velours avec bande de poil de mouton. Ce bonnet, de forme carrée, se rencontre en Laponie ainsi qu'en Pologne (voir les planches le Chien de fusil et BR, Suède; P couronné, Pologne). Plastron suspendu, monté sur une plaque en fer-blanc et orné de monnaies et de disques de cuivre, à la fois ornements et amulettes; ce plastron, indépendant du costume, est divisé en deux parties qui doivent se replier au besoin l'une sur l'autre comme un dyptique grec. Tunique blanche; collier, boucles d'oreilles formées de piécettes; bas de feutre blanc; chaussures reliées aux jambes par de longues cordeles s'enroulant jusqu'aux genoux.

BULGARES.

N° 2.

Hommes du gouvernement de Kherson.

Kalpak, bonnet de laine entouré d'astrakan; *bechmet*, espèce de gilet boutonné depuis la ceinture jusqu'au menton; *caftan* ou pardessus évasé et plissé aux hanches, bordé de passe-pois; pantalon large entrant dans les bottes fortes.

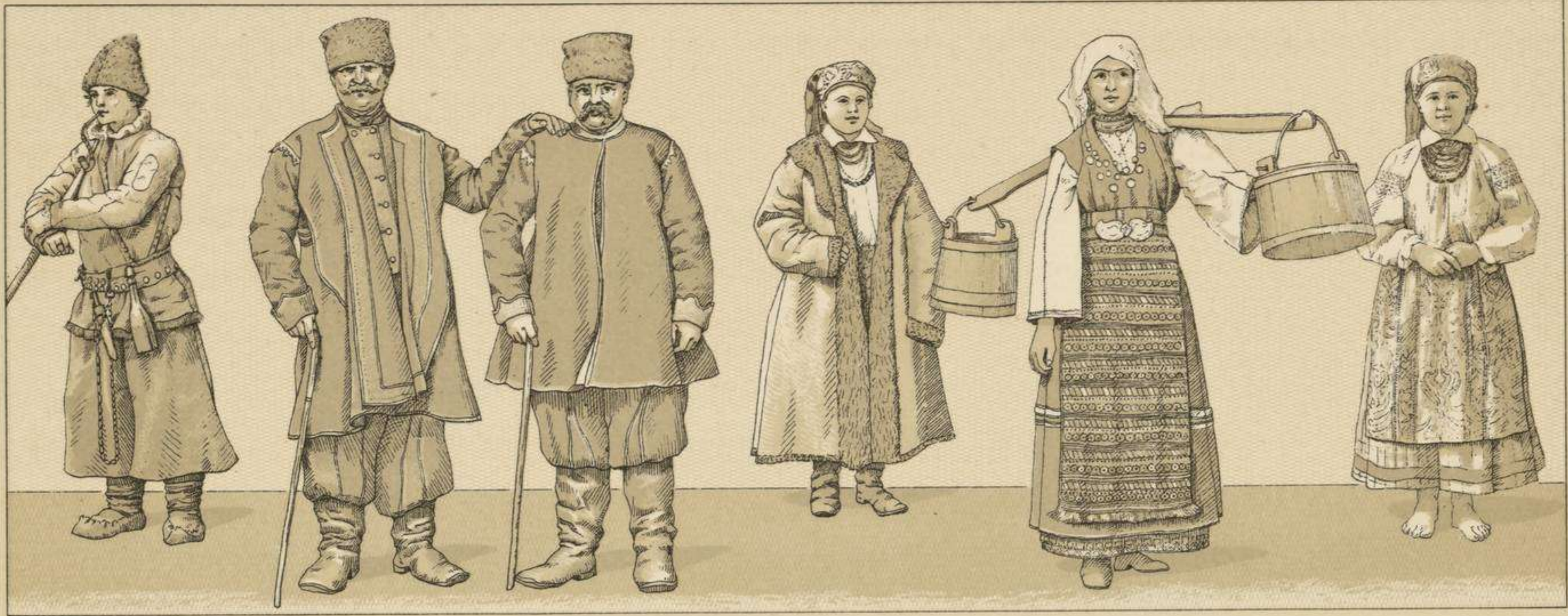
N° 4.

Femme bulgare du même gouvernement.

Coiffure d'étoffe retombant sur les épaules; grande chemise de toile; corsage sans manches; tablier en tapis; robe unie et jupe brodée. Écharpe de laine serrée autour de la taille et ceinture à fermoirs en argent. Pendants d'oreilles et colliers.

Collection de photographies intitulée : Quelques types des peuples de la Russie et provenant d'Odessa.

Voir, pour le texte : *Rechberg (de)*, les Peuples de la Russie. — *M. Moynet*, le Volga (Tour du monde, 1867). — *M. Élisée Reclus*, Géographie universelle.



RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND

EJ

IMP FIRMIN DIDOT et C^e PARIS

Vierne del.



RUSSIE

LA KIBITKA OU TENTE DES KALMOUKS.

Les Kalmouks, au nez aplati, aux pommettes hautes et saillantes, aux yeux bridés, sont la représentation exacte du type mongol dans toute sa pureté. Nouveaux venus en Europe, ils apparaissent pour la première fois en 1630 à l'occident de l'Emba, et c'est en 1636 seulement que le gros du peuple émigrant transfère ses cinquante mille tentes sur les bords de la Caspienne. A la suite de vexations infligées par le gouvernement russe, les Kalmouks résolurent de retourner dans la patrie de leurs ancêtres, au pied des monts Altaï; ils se mirent en marche pendant l'hiver de 1770 à 1771, mais l'arrière-garde, qui n'eut pas le temps d'échapper aux Kirghiz et aux Cosaques chargés d'arrêter les émigrants au passage de la Volga, dût reprendre le chemin des campements abandonnés.

Les terrains des steppes parcourues par les Kalmouks sont d'une nature tout à fait impropre au labourage et ne peuvent attirer que des peuplades nomades. L'exemple des fonctionnaires russes se déplaçant avec les villages ambulants qu'ils sont chargés d'administrer en est la preuve convaincante.

En général, les Kalmouks sont pêcheurs ou pasteurs. Errant de pêcherie en pêcherie, de pâturage en pâturage, ces nomades pourraient à peine vivre s'ils n'avaient pour compagnons leurs animaux domestiques et surtout les chameaux qui portent les enfants et les tentes. Ils mettent souvent une trentaine de lieues entre le campement du jour présent et celui de la veille. Arrivés à l'endroit qu'ils ont choisi, leurs chameaux s'agenouillent, puis les cavaliers, hommes et femmes, les débarrassent de leur charge. On commence à former les *oulous* ou villages temporaires; on dresse les tentes ou *kibitkas*.

Ces tentes sont formées de treillages en branches de saule d'une hauteur de deux mètres. La réunion de ces treillages ou claies autour d'une circonférence d'environ cinq mètres de diamètre forme le mur de l'habitation, fortement consolidé par des pieux fichés en terre. Sur cette muraille légère s'appuient de longues perches recourbées qui aboutissent à un cerclé supérieur laissant libre l'espace par lequel la fumée doit s'échapper. Cette construction est couverte de feutre attaché avec de forts cordages, sauf une porte en menuiserie ajustée avec son bâti entre deux claies. Ces demeures se montent en un quart d'heure.

Dans l'intérieur, tout est en ordre comme s'il s'agissait d'une longue installation : au milieu, se trouve le grand trépied sous lequel on entretient constamment du feu; sur ce trépied, les Kalmouks posent une marmite dans laquelle s'apprêtent les repas.

Le fond de la tente est occupé par un lit de bois recouvert de plusieurs pièces de feutre et enveloppé dans une ample pièce d'étoffe; il est surmonté d'une tenture en baldaquin formant une clôture de rideaux. Les images des dieux, des coffres renfermant les habits, les armes et les selles, des étagères où s'entassent différents objets, des petits bancs servant de tables, des pièces de feutre roulées faisant les fonctions de siège, plusieurs ustensiles suspendus autour de l'habitation, telles sont les pièces principales du mobilier, et au premier rang, brille toujours le cuivre du samovar. Les Kalmouks étant bouddhistes, on doit ajouter à ces objets le moulin à prières dont le ronflement continu ressemble à un murmure humain.

La plupart des Kalmouks ont gardé leur ancien costume : il se compose d'un bonnet fourré, d'un *bechmet*, espèce de justaucorps agrafé depuis la ceinture jusqu'au menton, sur lequel on met une houppelande serrée à la taille par une ceinture. Ce dernier vêtement est fait de toile teinte ou d'une étoffe de soie ou de laine; le bleu et le vert sont ses couleurs dominantes. Des culottes larges servent aux deux sexes : celles d'été sont faites de toile et celles d'hiver d'une étoffe de laine ou de peau. La chaussure consiste en bottes de cuir noir ou de maroquin jaune, avec de hauts talons garnis de clous ou d'une plaque de fer. Les pauvres, à défaut de bottes, s'entortillent les jambes avec de la toile ou du drap; l'été ils vont nu-pieds. Les Kalmouks ont le pied très petit; habitués dès leur berceau (et ce berceau est une selle) à monter à cheval, ce sont d'excellents cavaliers, mais de très mauvais marcheurs. Les femmes, constamment occupées des soins du ménage, montent aussi à cheval pour faire la plus petite course.

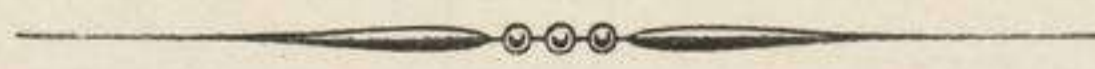
Les femmes kalmouks portent une longue robe recouverte d'une houppelande; elles aiment à se parer de boucles d'oreille formées d'un simple cercle de métal auquel est attaché un morceau de nacre. Leur coiffure est le riche bonnet de soie doublé de velours, orné d'une large bordure retroussée dissimulant complètement l'arrangement des cheveux dont on n'aperçoit que les longues tresses encadrant le visage.

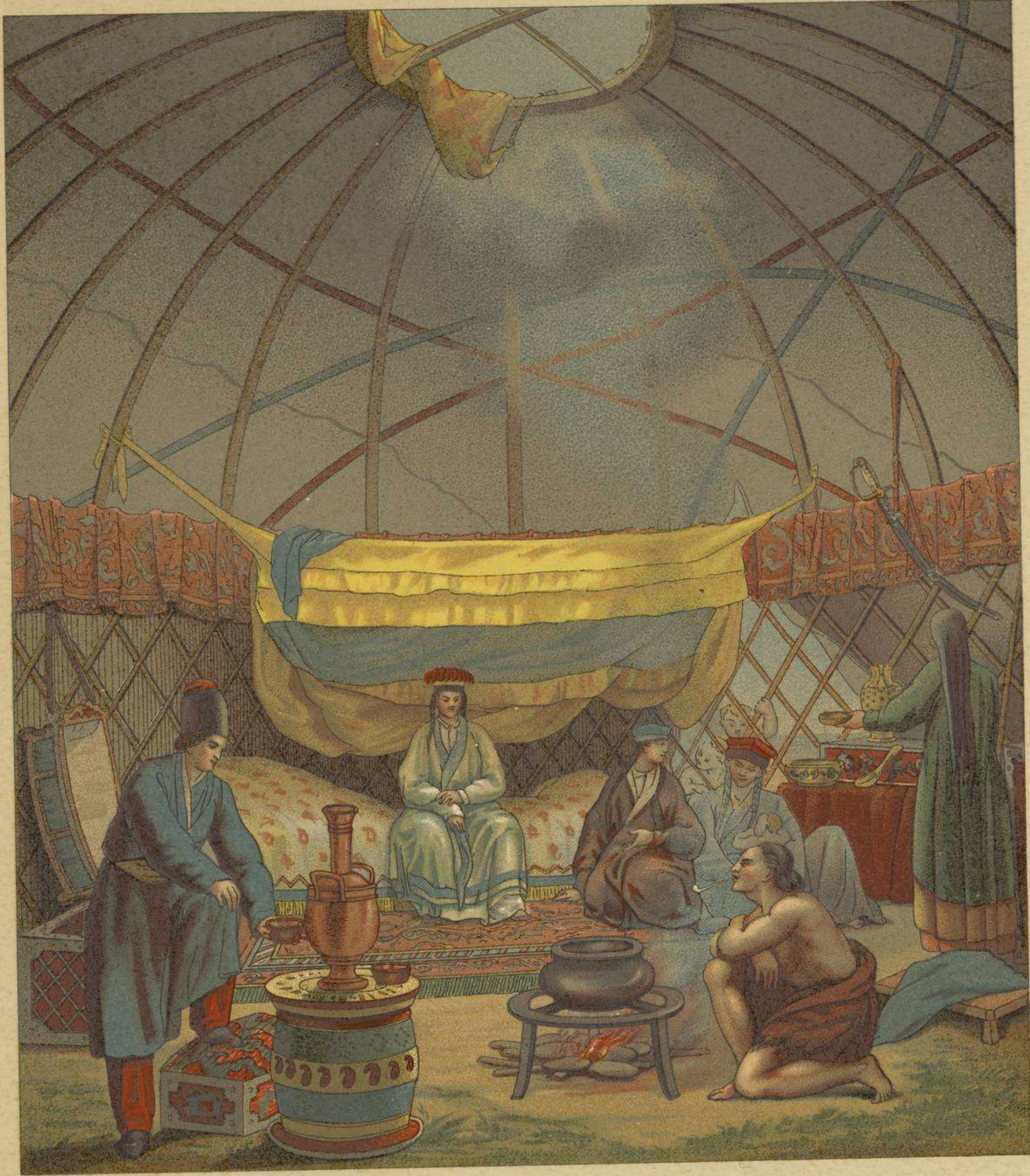
Ces nomades sont peu délicats sur le choix de leur nourriture : « Dans la steppe, le hanneton même est gibier, » dit un proverbe relatif à leur genre de vie; mais la chair du mouton est leur viande préférée, et le gigot est le plat rituel lors de la célébration du mariage; l'os de ce gigot est conservé dans la tente conjugale comme une chose sacrée.

Document emprunté à l'ouvrage du comte de Rechberg : Les peuples de la Russie, 1812.

Voir, pour le texte : l'ouvrage du comte de Rechberg. — M. Moynet, le Volga (Tour du Monde, 1867).

M. Élisée Reclus, Géographie universelle.





RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

L. Llanta lith.



RUSSIE

OSTIAKS. — TOUNGOUSES. — KOLOCHE. — CRIMÉE.

6	7	8	9	10	11
5	2	1	4	3	

N^{os} 1 et 2. — Homme et femme Ostiaks d'Obdorsk.

Il y a en Sibérie plusieurs nations qui portent ce nom. Tout démontre, selon Fischer (*Histoire de la Sibérie*), que ce sont les premiers peuples établis dans la partie centrale, et que plusieurs de leurs tribus ont été forcées de remonter vers le Nord. Ceux qui sont représentés ici habitent la partie inférieure de l'Irtich et de l'Obi, dans les provinces de Tobolsk, Berezov et Sourghout. Ils sont de taille moyenne et faible; le teint est pâle; les cheveux plats, roux ou d'un blond doré. Leur habillement est fait de peaux d'animaux. Les hommes portent un habit de cuir, descendant à peine aux genoux et fermant par devant et par derrière; cet habit sert de chemise. Les culottes sont courtes et étroites. Dans les grands froids, on ajoute un second habit plus ample, muni d'un capuchon couvrant le cou et la tête, et une espèce de petit sac attaché au bas des manches pour servir de gants. Dans la figure représentée, le capuchon et le surtout sont en laine, le vêtement de dessous en cuir.

Les femmes, sur lesquelles pèse tout le fardeau des occupations domestiques, et qui sont traitées en esclaves comme dans toute l'Asie, portent des robes de fourrure ouvertes par devant et nouées de petites courroies; en hiver, elles mettent des bas de peau, des caleçons et une robe avec un capuchon garni de franges. La coiffure de la femme que nous représentons est en laine, ainsi que les effilés. Les grands pendants d'oreille sont des perlines enfilées sur fil de laiton. Le capuchon en laine est frangé de perles de couleurs sur cordonnet aboutissant à des médailles. Le vêtement est en laine aussi; ses grandes bandes sont tissées en argent rehaussé de perles; à l'ouverture et du haut en bas se trouvent des rubans, et des perles de couleur sur cordonnet tenant des clochettes.

N^{os} 3 et 4. — Toungouse nomade. Toungouse de la ville de Nertchinsk.

Les Toungouses sont une race différente des Tartares et des Mongols, provenant de la Mantchourie et répandue en Chine et en Russie. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, et ne sont pas grands. Dans le type que nous donnons, toutes les pièces du costume, depuis la coiffure jusqu'aux chaussures, sont en cuir, sur lequel les ornements sont cousus, y compris les parties métalliques.

La ville de Nertchinsk, d'où provient notre second type, est le chef-lieu de la province d'Irkoutsk, confinant à la Chine. Elle est riche en mines de plomb et d'argent, et il s'y fait un important commerce de zibelines. Le costume s'en ressent. Dans celui-ci, la coiffure est en drap et fourrure; la robe est en drap doublé de fourrure et ornée de dessins en galons brodés; la ceinture est en acier avec pierres de couleur; la chaussure en cuir, ainsi que les appliques dont elle est décorée.

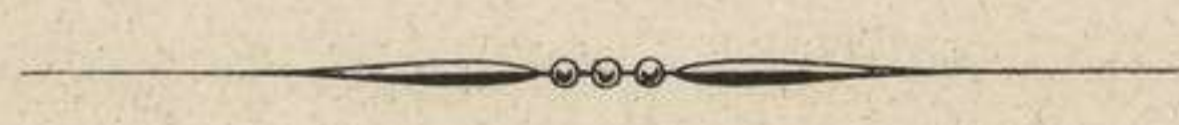
N^o 5. — Koloche ou Hinkite.

Celui-ci est un de ces Indiens du territoire de l'Alaska, vendu aux États-Unis en 1867 par la Russie et désigné jusqu'alors sous le nom d'*Amérique russe*. Son manteau est en cuir avec appliques et lanières pour franges de même matière, ainsi que l'espèce de tablier frangé qu'il porte. Ces peaux sont si bien cousues, dit de Rechberg, que la surface ne présente qu'une étoffe comparable à un velours. La chemise, légère et presque transparente, est imperméable et faite avec des intestins d'animaux de mer, tels que la vessie de plie, ou de la langue de baleine. Le chapeau est en joncs tressés. La jambe est couverte, le pied compris, de l'une de ces chaussures imperméables souvent faites avec la peau du gosier des phoques.

N^{os} 6 à 11. — Exemples de coiffures d'hommes en usage dans la Crimée.

Voir : *Les Peuples de la Russie*, par le comte Charles de Rechberg (Paris, 1872, 2 vol. in-fol.) ; *L'Histoire de la Sibérie* (en allemand), par Fischer (*Saint-Petersbourg*, 1768, 2 vol. in-8^o) ; *les Voyages de la Pérouse, de Dixon, etc., etc.*

Les documents proviennent des photographies coloriées envoyées à Paris par le gouvernement russe à l'Exposition de la Société de Géographie, en 1875.





RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND



IMP FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Urrabietta lith.

fant, vêtements confectionnés par la mère; leurs pieds sont nus, et, selon la mode orientale, tout ce petit monde s'agenouille ou s'accroupit à terre pour étudier; c'est la tenue de classe. Les petites filles, dont la grâce innée et la gentillesse sont si sensibles, étudient en commun avec les garçons. Leur bonnet est caractéristique; c'est, avec un sommet plat, la coiffure des Tartares Nogais, hommes et femmes. Le sommet de cette coiffure est un peu plus élevé et plus arrondi, mais c'est identiquement la même disposition de bandes concentriques partant d'une bande circulaire et se réunissant au sommet.

Le jeune maître d'école est vêtu comme les paysans aisés de la province d'Andrinople. Son *kyssa-kurk*, sa veste à fourrure épaisse, à demi-manches, son gilet croisé, sa ceinture, son chalwar, son kalpak sont de ceux portés par les Bulgares. C'est un vêtement d'hiver avec lequel ces derniers font usage de gants.

N° 1.

Pasteur cosaque du gouvernement de Podolie. — Les habitants de ces contrées sont compris dans ceux que l'on appelle Petits Russes ou Malo-Russes (Russiens des Polonais); ils se subdivisent en Petits Russes, Russniagues et Cosaques; les dialectes et les mœurs de ces trois subdivisions se distinguent par des nuances assez importantes. La Podolie où la nature elle-même, selon M. Guérin (*La Russie*; Didot, Paris), semble avoir préparé les pâturages, ne mérite pas moins que l'Ukraine le nom de *terre de lait et de miel*.

N°s 2 et 3.

Russes du gouvernement d'Orel. — Le n° 3 porte le chapeau à petits bords, droit, tronqué bas, habituel aux marchands et gens du peuple. Mais la coiffure du n° 2, élevée et si remarquable par sa forme ronde, qui rappelle la forme en boule de certaines coiffures antiques de l'Asie, (voir pl. le Sphinx, n° 17), est un exemple beaucoup plus rare. Ces hauts bonnets sont fort anciens. Il semble que l'on n'en confectionne plus sur ce modèle et que ceux que l'on rencontre sont dus à une conservation exceptionnelle. Le vieillard qui en est coiffé est chaussé de souliers tressés qui tiennent le milieu entre l'espadrille et le mocassin. On relie cette chaussure aux jambes, couvertes de bas épais en feutre blanc, avec des cordelettes de laine qu'on y enroule.

N°s 4 et 5.

Roumains. — On rencontre des paysans de cette race en Valachie, Moldavie, Bukovine, Transylvanie, Bessarabie; elle est répandue dans la Roumanie turque, la Roumanie autrichienne, comme dans la Roumanie russe. Leur type originaire est d'une haute antiquité. C'est parmi les Roumains des campagnes et surtout parmi ceux qui avoisinent les Carpathes que le type national est le mieux conservé. Leur apparence robuste rappelle aux voyageurs les prisonniers sculptés sur la colonne Trajane; cette ressemblance est complétée par le costume, dit M. A. Ulbici. (*Univers pittoresque*.) Sous beaucoup de rapports, il est le même qu'au temps des empereurs romains. Ces paysans portent une blouse de toile grossière, tenant lieu de chemise; elle est serrée à la taille par une large ceinture en cuir ou par une bande d'étoffe de laine qui leur sert de poche. Le pantalon de toile, très ample sur la cuisse, est resserré depuis le genou jusqu'à la cheville. Pour chaussure, ils ont des sandales, *opinci*, de peau de chèvre ou de peau de cheval écrue, attachées par des courroies enroulées sur le bas de la jambe, et on leur voit encore pour coiffure la *caciola*, le bonnet de peau d'agneau que leur connaissaient les Romains.

Les vêtements de ces campagnards sont blancs, de toile en été, de drap en hiver. Leur pantalon de laine est d'une seule pièce; une fois mis, on ne le quitte plus, même pour le coucher.

(Documents photographiques provenant de la belle collection, publiée à Odessa par M. J. X. Raoult, photographe; sous le titre : Quelques types des peuples de la Russie.)



RUSSIE

RUSSIA

RUSSLAND



IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Gaillard del.

POLOGNE. — XIII^E ET XIV^E SIÈCLES

1 2 3 4 5 6
7 8 9 10 11 12

N° 1.

Henri IV, dit *le Juste (Probus)*, duc de Silésie, de la dynastie des Piasts, mort en 1290. D'après son tombeau, à Breslau.

N° 2.

Une abbesse du couvent des Cisterciennes à Trebniça (Trebmitz, en Silésie), fondé en 1208 par le duc Henri I^{er}, dit le Barbu, bisaïeul du précédent, à la sollicitation de sainte Hedvige, sa femme. D'après un manuscrit du quatorzième siècle, dit la *Légende de sainte Hedvige* (bibliothèque des Piaristes à Schlackenwerth, Autriche).

N° 3.

Jeune fille de la haute noblesse.

N° 4.

Bourgeois.

N° 5 et 6.

Conrad, duc de Mazovie, mort en 1237, fils de Casimir II, le Juste, roi de Pologne. — Oafia, sa femme. — Figures gravées sur la patène d'un calice donné par ce prince à la cathédrale de Ploçk.

N° 7.

Un abbé de l'abbaye d'Oliva, près Dantzig (alors ville polonaise). D'après un sceau de 1307.

N° 8.

Un évêque. D'après un sceau.

N° 9.

Boleslas V, dit le Chaste, roi de Pologne (neveu de Conrad, duc de Mazovie, ci-dessus), mort en 1279. D'après son tombeau à la cathédrale de Cracovie.

N° 10.

Ladislas ou Vladislas le Bref (Lokietek), ainsi appelé à cause de sa petite taille, un des plus grands rois de Pologne, né en 1260, mort en 1333. D'après un sceau.

N° 11.

Leszek le Noir, frère du précédent et son prédécesseur sur le trône de Pologne, mort en 1289. Il avait succédé à Boleslas le Chaste, décédé sans laisser de postérité. D'après un sceau.

N° 12.

Przemyslas, duc d'Opolé (Oppeln, en Silésie), mort en 1295. D'après un sceau.

COSTUMES DES SLAVES EN GÉNÉRAL.

L'unité primordiale du costume de la race slave tout entière est indubitable. On peut la constater encore aujourd'hui, malgré les diversités secondaires, dans l'identité du caractère générique des costumes populaires des rejetons de tous les rameaux de cette race, dont quelques-uns sont en quelque sorte perdus au milieu des populations issues de souches différentes. Pour établir cette unité, il est indispensable d'esquisser rapidement la distribution géographique originelle de la race slave, ainsi que ses destinées ultérieures. Cette esquisse servira de point de repère pour toutes nos planches de costumes des pays entièrement slaves, et de complément pour celles d'entre elles dont les notices sont trop succinctes. Elle permettra en même temps de discerner l'élément slave

dans les costumes populaires de certaines parties de l'Allemagne habitées par les débris de cette race, et de distinguer les costumes slaves parmi ceux des populations mêlées de l'Autriche-Hongrie et de la Turquie d'Europe.

De même que les races germanique et gréco-latine, la race slave appartient à la grande famille des Aryas, originaires des hauts plateaux de l'Asie centrale et qui émigrèrent en Europe à des époques fort reculées et qu'on ne saurait préciser. Toujours est-il qu'au début de l'ère chrétienne, les Slaves occupaient les vastes contrées comprises entre le Dniéper et l'Elbe, l'Adriatique et la Baltique. Ce sont les Scythes, les Thraces, les Gètes et les Daces d'Hérodote (les Sarmates étaient de race dite touranienne); ce sont les *Germanis orientaux* de Tacite, désignés à tort par lui sous ce nom, car les peuplades qui s'appelaient alors les Chauques, les Suèves, les Semnons, les Marsyngues, les Burons, les Ligois, etc., étaient de race slave. Ainsi les descendants des Suèves, païens établis dans le nord-est de la Bavière actuelle ont conservé, dans les environs de Bamberg et de Bayreuth, un costume appelé slave jusqu'à ce jour.

Les tribus slaves de l'Illyrie, de la Dacie, de la Thrace et de la Macédoine furent subjuguées et civilisées par les Hellènes. Les prisonniers de la Thrace qu'on voit représentés sur la colonne Trajane ont les traits et les costumes des paysans actuels de la Russie Blanche. La Dacie, qui comprenait la Roumanie, la Bukovine et la Transylvanie de nos jours, vit éclore ensuite sur son territoire une nationalité nouvelle (les Roumains), par suite du mélange de la population autochtone avec les légions romaines envoyées par Trajan; mais, bien que cette nationalité appartienne par la langue au monde latin, elle montre par son type physique une parenté évidente avec la race slave. Quant à l'Illyrie, qui s'étendait autrefois sur l'Adriatique jusqu'aux confins de l'Épire et de l'Albanie, elle reste encore éminemment slave par sa langue, ses mœurs et ses usages.

La Hongrie, du temps des Romains, était habitée par les Slaves Pannoniens; mais les invasions successives de plusieurs tribus finno-turques (Huns, Avars, Khazars, etc.) y amenèrent, au neuvième siècle, l'établissement parallèle d'une race toute différente, celle des Magyars, dits Hongrois.

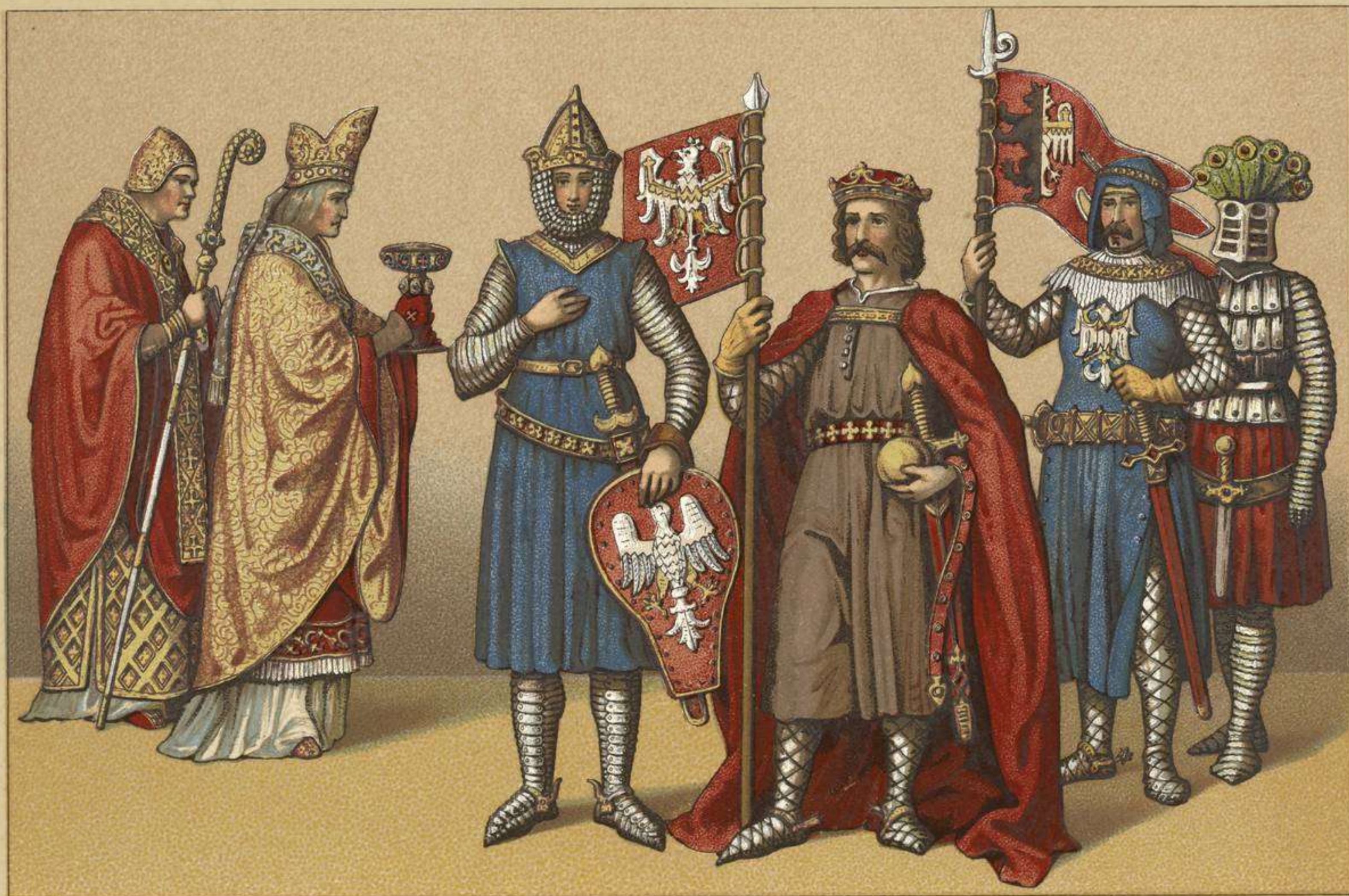
A l'heure qu'il est, la race slave se partage en trois groupes principaux : 1° les Slaves orientaux; 2° les Slaves occidentaux; 3° les Slaves méridionaux.

Les Slaves orientaux sont : 1° les Russes, divisés en *Grands-Russes* et *Russes-Blancs* (contrée occidentale de la Russie); 2° les *Petits-Russiens* ou *Ruthènes* qui habitent le centre et le sud-ouest de la Russie, ainsi que la partie orientale de la Galicie et quelques districts du nord de la Hongrie et de la Bukovine (Autriche).

Les Slaves occidentaux comprennent : 1° les *Polonais*, qui peuplent le royaume de Pologne, la Russie occidentale, le grand-duché de Posen, la Poméranie, la Silésie et la Galicie; 2° les *Tchèques* (en Autriche et en Prusse); 3° les *Serbo-Loujitchs* ou *Serbes de la Lusace*, débris des Slaves-Polabes (c'est-à-dire fixés sur les bords de l'Elbe), qui habitent un coin de la Saxe et du Brandebourg (140,000 environ), et qui ont résisté à tous les assauts de la germanisation; 4° les *Slovaques* (2 millions environ), anciens Slaves Pannoniens (Hongrie occidentale).

Les Slaves méridionaux comprennent : 1° les Bulgares (peuple de race turque qui se fondit avec les Slaves dont il avait occupé le territoire et dont il adopta la langue), habitant la Bulgarie actuelle, la Roumanie, l'Autriche et le midi de la Russie; 2° les *Serbes* et les *Croates*, qui ne formaient en réalité qu'une seule nation partagée en deux éléments par la différence de religion et d'alphabet; les premiers habitent la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Tserna-Gora ou Monténégro, la Dalmatie, une partie de l'Istrie, de la Slavonie, des Confins militaires et quelques districts en Hongrie; les seconds occupent les principaux centres de la Croatie proprement dite, le littoral, les îles, une partie des Confins militaires, et ont des colonies en Hongrie jusqu'à Presbourg; 3° les *Slovènes* (1,300,000), fixés dans une partie de la Styrie, dans la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, et dans la Vénétie (Italie).

Du deuxième au dixième siècle de notre ère le costume des Slaves devait être à peu près uniforme, et d'une grande simplicité, sur toute l'étendue du territoire occupé par cette race. La raison en est non seulement dans l'unité de souche et la conformité du climat tempéré de l'Europe centrale, mais surtout dans l'organisation



POLOGNE

POLAND

POLEN

L

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Thadé lith.

sociale de ces peuples d'agriculteurs qui se gouvernaient selon les règles de la plus parfaite démocratie, qui ne prenaient les armes que pour repousser l'agression et qui, n'ayant point alors de chevalerie, n'avaient pas de classes privilégiées. Pour cette période nous n'avons pas d'autres documents que les figures des Daces ou des Thraces de la colonne Trajane, et deux sculptures antérieures au dixième siècle (musées de Cracovie et de Berlin), représentant le dieu *Sviatovid* (qui voit l'univers). Elles permettent de constater que les parties essentielles du costume consistaient pour les hommes en un pantalon plus ou moins large, en une robe longue, descendant au-dessous des genoux et serrée par une ceinture; en un bonnet conique soit tronqué, soit à sommet pointu; en chaussures faites d'un morceau de cuir attaché aux jambes au moyen de lanières; enfin en un manteau de grosse laine, sans manches, agrafé généralement sur l'épaule droite et couvrant ainsi le côté gauche. Par-dessus la robe les guerriers mettaient une armure d'écailles ou de cuir, sans manches et descendant jusqu'au bas-ventre.

Le costume féminin consistait en une robe double; celle de dessous était longue et celle de dessus n'arrivait que jusqu'à la hauteur du genou et était munie de manches courtes, atteignant à la moitié de l'humérus. Ce dernier vêtement fut emprunté aux femmes slaves par les Romaines de l'antiquité, et désigné sous le nom d'*amicula barbarica*. Or, un pardessus semblable, mais à manches longues, a été depuis en usage en Pologne, et est encore porté par des paysannes de certaines provinces, sous son nom antique d'*amie* (*przyściolka*). Un fichu servait de coiffure.

Le paysan étant dans tous les pays le moins sujet aux variations de la mode, c'est donc dans les costumes populaires qu'il faut chercher les traditions primitives à cet égard, sauf les modifications rationnelles résultant de la différence de conditions climatiques ou topographiques et du développement du goût. Ainsi la robe à manches du Dace, longue jusqu'à la moitié du tibia, est encore aujourd'hui l'habit du paysan en Pologne, en Bohême, en Moravie, en Lusace, sur les bords de l'Adriatique et sur le versant septentrional des Carpathes. La chaussure, en tout point semblable à celle des Daces, de même que l'habit long et le bonnet conique, étaient en usage chez les païens Suèves dont la conversion est représentée dans l'*Évangélaire* de la cathédrale de Bamberg, du onzième siècle (bibliothèque de Munich). Les paysannes de l'Istrie s'habillent et se drapent la tête de la même manière que la femme dace, et les Lusaciennes des bords de la Sprée, aussi bien que les villageoises sur presque toute l'étendue de l'ancienne Pologne, suivent le même modèle.

En ce qui concerne le costume de cette dernière contrée, son histoire ne commence réellement qu'après l'introduction du christianisme au dixième siècle. Avec lui arrivèrent en Pologne les influences féodales de l'Occident, et le régime démocratique fit place à une république de nobles sous l'apparence des formes monarchiques. Dès lors le costume devint le signe distinctif de la noblesse. La Pologne, placée entre deux civilisations bien différentes, entre l'Occident chrétien de l'Europe et le monde arabe de l'Asie, dut forcément subir des influences des deux côtés. Unie par la religion à l'Occident latin, elle en recevait les lumières et la civilisation, contrairement aux Slaves méridionaux et orientaux inféodés à Byzance, tandis que de nombreuses voies commerciales et plus tard les guerres continuelles avec les Tatares et les Turcs la mettaient en relations fréquentes avec le monde asiatique. Inaccessible aux formes adoptées dans l'Occident, mais se pliant complaisamment aux modes orientales, le costume national slave se ressentit fortement du contact avec le luxe et la splendeur des Orientaux, d'abord dans l'emploi des étoffes, ensuite dans la coupe et la nature des vêtements.

Les documents pour les costumes polonais aux dixième et onzième siècles se réduisent à bien peu de chose. En revanche, la célèbre porte de bronze de la cathédrale de Gnezno, donnée à cette métropole de l'Église en Pologne par le roi Boleslas III en 1119, offre le recueil le plus complet de costumes du douzième siècle. Cette porte, en effet, est couverte de bas-reliefs représentant la vie et le martyre de saint Adalbert, sous le règne de Boleslas le Grand, vers l'an 1000. Toutes les classes et tous les états y sont représentés, depuis le mendiant jusqu'au couple royal; depuis les hommes de guerre avec leurs grandes moustaches, leurs lances, leurs glaives et leurs boucliers lamés de fer, jusqu'au clergé et aux femmes de diverses conditions.

Pendant tout le treizième siècle et une partie du quatorzième, la Pologne se développait dans l'esprit de ses traditions nationales. Le document le plus important pour cette période est un manuscrit, dit la *Légende de*

sainte Hedvige, commencé vers la fin du treizième siècle et achevé en 1353. On y voit représentées la cour du prince polonais Henri le Barbu, à Breslau, époux de sainte Hedvige (mort en 1238), ainsi que des batailles avec les Tatares et des scènes de la vie quotidienne. La pièce traditionnelle du costume est toujours une tunique longue, collante sur la poitrine, ne faisant point de plis aux basques; aux manches d'ampleur variable; au col droit, d'environ trois centimètres de hauteur. Elle était boutonnée au milieu de la poitrine, du cou à la ceinture, et les basques se recouvraient de façon à ne pouvoir s'entr'ouvrir que dans une marche précipitée. Cette tunique c'est le *joupane* (*zupan*, nom qu'elle porte chez tous les Slaves occidentaux et méridionaux), dont la forme demeura immuable, ne variant quelquefois qu'en longueur, mais atteignant généralement à la moitié du tibia. Il fut porté en Pologne, jusqu'au commencement de ce siècle, par les hommes de toutes les conditions, à la différence toutefois de la couleur et du genre d'étoffe employée, conformément au rang et à la richesse du propriétaire. On ceignait sur le *joupane* une ceinture de cuir garnie d'une large agrafe; pour la tenue solennelle la ceinture était de riche tissu d'or ou d'argent, ou même en orfèvrerie. Par-dessus cet habit on mettait un manteau, parfois doublé de fourrure, retenu par une bande à agrafes armoriées, ou bien par l'agrafe seule sur l'épaule droite. Il était souvent pourvu d'un capuchon (voir notre n° 5), et sous cette forme il peut être appelé manteau national; il s'est encore conservé parmi les paysans dans plusieurs contrées de la Pologne. On employait des chaussures collantes ou bien des chaussures à lanières montant jusqu'au mollet; elles étaient munies d'éperons. Les personnes de la suite du prince Henri le Barbu ont un large fichu noué au cou en guise de cravate, et ce détail du costume ne se rencontre en Pologne qu'à cette époque. On portait les cheveux rasés tout autour de la tête, un peu plus haut que l'oreille, coutume qui a son origine dans une cérémonie religieuse des Slaves païens, et qui fut presque générale jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. La chevelure avait ainsi l'aspect d'une calotte. Cependant les princes portaient plus souvent les cheveux longs (voir aussi la planche ayant pour signe B *couronné*). Tantôt on laissait pousser la barbe, tantôt on ne conservait que les moustaches, tantôt on se rasait entièrement.

Les *joupanes* les plus anciens étaient d'abord gris et ensuite de couleur rouge : ponceau, amarante et cramoisi ou écarlate. La noblesse s'est ensuite réservé le privilège exclusif de porter des vêtements de cette couleur, et le nom de *karmazyn* (équivalant à *cramoisin*) devint le synonyme du mot gentilhomme. Cependant ce privilège était retiré à tout noble ayant commis un crime, ainsi qu'à ses descendants. Le port du sabre était inhérent à la qualité de gentilhomme.

Au quatorzième siècle les modes de l'Europe occidentale exercèrent une forte influence sur le costume polonais. Ce furent les princes de la Silésie qui, se trouvant en relations fréquentes avec les cours d'Allemagne, y contribuèrent pour la plus grande part. Le morceau de toile en guise de chaussettes et la chaussure à lanières firent place à des hauts-de-chausses d'une seule pièce, cousues, en drap, et à des souliers d'abord, à des bottes ensuite. Quelquefois le *joupane* était remplacé par une robe sans manches. D'autres changements secondaires eurent encore lieu, comme on le verra ailleurs.

Le costume des femmes de la noblesse consistait à l'origine en une longue robe, à manches d'abord élargies aux extrémités (du dixième au treizième siècle), ensuite boutonnées jusqu'au coude par une série de petits boutons; en une large ceinture et en un manteau retenu par des agrafes armoriées ou en diamants. Au quatorzième siècle la robe devint plus collante à la taille, et le costume, en général, plus fastueux. Les jeunes filles portaient les cheveux flottants, retenus par une bandelette, ou bien reliés en deux nattes; plus tard elles s'ornaient la tête de couronnes de fleurs. La coiffure des femmes mariées était d'abord une énorme coiffe en toile (*podwika*), qui ne laissait paraître que le visage, remplacée au quatorzième siècle par des bonnets en étoffes de prix, surtout en brocart, bonnets garnis de perles et bordés de fourrures recherchées.

Il est clair que, comme partout ailleurs, le costume des membres des familles régnantes différait souvent complètement de celui de la noblesse, ou tout au moins s'en écartait dans certaines parties.

En ce qui concerne les armes et les armures de la chevalerie polonaise à cette époque, on y remarque une sorte d'éclectisme occidental et oriental. Les armures étaient de mailles, de plaques ou d'écailles, et ces dernières se maintinrent depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième. Les casques étaient généralement pointus, forme em-

pruntée à celle du bonnet slave primitif. Le nasal était d'un usage fréquent, et les guerriers du treizième siècle avaient souvent les bras nus jusqu'à l'épaule, à l'exemple des anciens Daces. Les armes offensives se composaient d'une large épée droite, parfois recourbée; d'un long coutelas, d'une lance et d'une arbalète.

Le costume du clergé était conforme à celui de tout l'Occident chrétien; celui des ordres religieux non spéciaux à la Pologne suivait la règle commune.

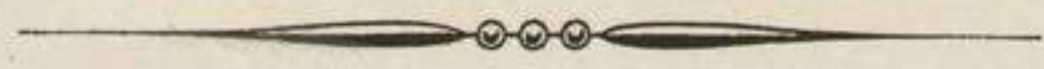
Quant à la bourgeoisie riche, elle empruntait volontiers, à toutes les époques, pour se distinguer, les costumes étrangers : allemands et italiens surtout.

Ces figures sont extraites du vaste recueil colorié dessiné par M. Mateyko, dont les pages à sujets nombreux sont autant de tableaux chronologiques de la société polonaise à tous les degrés, depuis l'an 1200 jusqu'en 1795.

C'est avec l'autorisation la plus libérale de l'éminent artiste, directeur de l'Académie des beaux-arts de Cracovie, et membre correspondant de l'Institut de France, que nous avons puisé dans la foule des documents dont se compose le grand in-folio des Costumes polonais (Ubiory w Polsce), publié à Cracovie en 1860, et réédité en 1875. Ce recueil, sans texte, a été complété pour nous par deux de nos souscripteurs, MM. Adalbert Gerson et Boleslas Laszczynski, peintres distingués de Varsovie qui, mus par un sentiment tout patriotique, nous ont spontanément offert un concours des plus précieux : d'abord en nous fournissant la provenance originelle des documents empruntés au recueil de M. Mateyko; ensuite en y joignant des études sur l'ensemble et le détail des costumes de la Pologne, de caractère slave. Enfin M. Gustave Pawlowski, l'érudit bibliothécaire de feu M. Ambroise Firmin-Didot, membre de l'Institut de France, a résumé méthodiquement ces divers travaux, dans les cinq notices consacrées aux costumes polonais, en les complétant des renseignements les plus utiles et les plus sûrs, selon les lois de la critique moderne qui veut que l'on laisse à l'écart les choses qui ne sont point encore suffisamment justifiées. Ce concours collectif assure à cette intéressante partie de notre publication tous les avantages d'une œuvre entièrement et véritablement nationale.

Ouvrages à consulter : Przewdziecki et Rastzwiecki, Monuments du moyen âge et de la Renaissance dans l'ancienne Pologne (texte français et polonais); Varsovie, 1853-1867; 3 vol. gr. in-8° avec planches en couleur. — Die Bilder der Hedwigslegende, publié par A. von Wolfskron; Vienne, 1846; in-folio, avec planches color. — Luchs (Herm.), Schlesische Fürstenbilder des Mittelalters (L'Iconographie des ducs de Silésie au moyen âge); Breslau, 1868-1872; gr. in-8°, avec pl. — Golebiowski (Luc), Ubiory w Polsce (Costumes polonais... décrits sous forme de dictionnaire); Varsovie, 1830; in-8°, avec pl.; Cracovie, 1861. — Ouvrages historiques et archéologiques de Lelewel (en polonais et en français) et de Maciejowski; journaux illustrés polonais : Tygodnik illustrowany, Klosy, Tigodnik powszechny, etc. — Weiss (Hermann), Kostümkunde, etc.

Les sources pour les costumes populaires sont indiquées dans la notice de la planche P couronné.



POLOGNE. — XIV^E ET XV^E SIÈCLE

1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12		

N^{os} 1 et 2.

Paysan et paysanne des environs de Cracovie, en tenue de travail. D'après un tableau du quatorzième siècle conservé à la cathédrale de Cracovie.

N^o 3.

Gentilhomme de la seconde moitié du quinzième siècle. D'après une chronique tchèque de Pulkawa.

N^o 4.

Gentilhomme de la même époque. D'après un tableau de la cathédrale de Cracovie.

N^{os} 5 et 6.

Bourgeois et gentilhomme. Costumes portés entre 1333 et 1434. D'après un tableau de la cathédrale de Cracovie.

N^o 7.

Paysan du palatinat de Mazovie.

N^o 8.

Le grand maître de l'Ordre Teutonique.

N^o 9.

Kasimir le Grand, roi de Pologne, mort en 1370, à l'âge de soixante ans, après en avoir régné trente-sept. Il fut le dernier roi de la dynastie des Piasts. D'après la statue de son tombeau à la cathédrale de Cracovie.

N^o 10.

Hedvige d'Anjou, reine de Pologne (1384), petite fille de Kasimir le Grand, et fille de Louis d'Anjou, roi de Hongrie et de Pologne. Par suite de son mariage avec Vladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie (ou mieux Litvanie), ce dernier État fut uni à la Pologne. Hedvige mourut en 1399. D'après un sceau du temps.

N^o 11.

Vladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie et roi de Pologne mort en 1434. D'après son tombeau à la cathédrale de Cracovie.

N^o 12.

Vladislas, duc d'Opolé (Oppeln, en Silésie polonaise), palatin de Hongrie, neveu du roi Louis d'Anjou. Il était issu de la dynastie polonaise des Piasts. D'après un sceau de 1378. (Armure princière d'origine occidentale.)

Tout ce qui touche au costume slave en général, et en particulier au costume polonais jusqu'au premier quart du quatorzième siècle est longuement détaillé dans la notice qui accompagne la planche ayant pour signe un L couronné. Celle dont nous nous occupons montre la continuité des mêmes traditions, et ne donne lieu, pour le quatorzième et la première moitié du quinzième siècle, à aucune remarque nouvelle.

Nous devons néanmoins rappeler que les costumes royaux et princiers, dont nous donnons ici la reproduction, sont des costumes d'apparat, et s'éloignent notablement de ceux de la vie quotidienne, bien qu'on y reconnaisse dans la coupe les principales pièces du vêtement national.

En ce qui concerne le costume de la noblesse, dont le type pur se voit au n^o 6, c'est toujours le *joupane* qui constitue

l'habit national par excellence. Néanmoins il est essentiel d'avertir le lecteur que de tout temps on rencontrait en Pologne, en plus ou moins grand nombre, les costumes les plus divers empruntés à l'étranger, tantôt sans aucun changement, tantôt en leur faisant subir des modifications. L'invasion des modes occidentales prend des proportions plus grandes au quinzième siècle, à la suite du développement des relations internationales, par les mariages des rois de Pologne avec des princesses étrangères, par les voyages et la fréquentation des universités de l'Occident par la jeunesse polonaise.

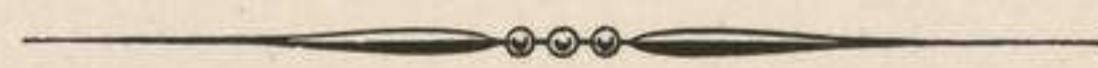
Vers la fin de ce siècle apparaît un vêtement de dessous, à manches fendues (voir le n° 4), emprunté à l'Orient asiatique et qui fit ensuite partie du costume national sous le nom de *kontousch*. Nous renvoyons, pour les détails à cet égard, à la notice ayant pour signe le P couronné, de même que pour les costumes populaires (n°s 1, 2 et 7) de notre planche.

Le costume du grand maître de l'ordre Teutonique (n° 8) est absolument étranger à la Pologne, et ne figure ici qu'en raison du grand rôle que cet ordre joua dans l'histoire de ce pays. Fondé en 1128, à Jérusalem, par les Allemands, cet ordre religieux, hospitalier et militaire à la fois, acquit successivement tant de biens en Allemagne qu'un siècle après il en forma une province, confiée à la direction d'un maître résident à Mergentheim (Wurtemberg). Appelés vers cette époque par Conrad, duc de Mazovie, pour combattre les Porussiens idolâtres et les Lithuaniens, les chevaliers teutoniques s'établirent sur les bords de la Vistule, dans la Prusse occidentale actuelle, et en peu de temps ils étendirent leurs conquêtes vers l'est (Prusse orientale actuelle). L'ordre ne conserva pas longtemps sa foi religieuse et sa pureté de mœurs. Toujours avide de conquêtes, il voulut s'arrondir aux dépens de la Pologne et de la Lithuanie, et fut constamment en guerre avec ces deux pays. Après la célèbre défaite de Grünwald (1410), où la bannière de l'ordre, ses trésors et des milliers de prisonniers tombèrent entre les mains des troupes commandées par le roi Vladislas Jagellon, et après d'autres défaites encore, il fut obligé de restituer successivement à la Pologne toutes les provinces conquises et ne conserva, à la prise de Thorn (1466), que la Prusse orientale, sous la condition d'hommage de vassalité. Enfin Albert de Brandebourg, le dernier grand maître des chevaliers teutoniques, se fit luthérien, sécularisa les biens de l'ordre, se maria et devint duc héréditaire de la Prusse proprement dite, duché qui vint ensuite grossir les possessions de la maison régnante de Brandebourg, et qui, avec d'autres provinces polonaises, appartient aujourd'hui au royaume de Prusse.

Le costume des chevaliers était, par-dessus l'armure, un manteau blanc avec une croix noire, à laquelle ils étaient autorisés à joindre la croix d'or de Jérusalem. Le grand maître, élevé au douzième siècle au rang de prince de l'empire germanique, eut le droit de porter l'aigle impériale à deux têtes.

Les costumes sont tirés du recueil de M. Matejko : Costumes polonais (Ubiory w Polsce) de 1200 à 1795 ;

Cracovie, 1860, 2^e édition, 1875 ; in-folio, sans texte.





POLOGNE

POLAND

POLEN

Ḃ

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Thadé lith.

POLOGNE. — XIV^E ET XV^E SIÈCLE

1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	

<p>N° 1. Ziemowit, prince de Wiszna (quatorzième siècle).</p> <p>N° 2. Kieystut, prince de Troki, fils de Ghédymine, grand-duc de Lithuanie (quatorzième siècle), et oncle de Vladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie, et roi de Pologne en 1386.</p> <p>N° 3. Arbalétrier (quatorzième siècle).</p> <p>N° 4. Bourgeois (quatorzième siècle).</p> <p>N° 5. Dame de la petite noblesse (quatorzième siècle), d'après un tableau conservé à la cathédrale de Cracovie.</p>	<p>N° 6. Bourreau (quatorzième siècle).</p> <p>N° 7. Bourgeois (quatorzième siècle).</p> <p>N° 8. Un grand seigneur (quatorzième siècle). L'une des figures du tombeau du roi Vladislas Jagellon à la cathédrale de Cracovie.</p> <p>N° 9. Gentilhomme (quatorzième siècle).</p> <p>N° 10. Un juge (quatorzième siècle).</p> <p>N° 11. Riche bourgeois de la seconde moitié du quinzième siècle.</p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Dans la planche ayant pour signe B couronné, nous avons reproduit, pour les quatorzième et quinzième siècles, les costumes d'apparat des souverains et des princes, ainsi que ceux de la noblesse et du peuple. Nous les complétons ici, pour la même époque, par quelques costumes guerriers, par plusieurs autres empruntés à la bourgeoisie, etc.

Les figures 1 et 3 n'exigent aucun commentaire spécial, tous les détails des armures et des vêtements étant facilement compréhensibles.

Le vêtement du gentilhomme n° 9 est le même *joupane* (avec une légère variante dans le col) que celui décrit au n° 6 de la planche B couronné, mais vu par devant.

Notre planche fait connaître plus spécialement les vêtements que les nobles et les bourgeois mettaient par-dessus le *joupane*, et qui offraient une grande variété. Mais il faut établir, à cet égard, une distinction entre ceux portés dans la vie ordinaire et ceux de cérémonie et d'apparat.

C'est d'abord la *fěrezya*, vêtement très ample, sans manches, en forme de manteau, souvent doublé d'une four-

rure légère, et retenu au cou par une agrafe. Jusqu'au dix-septième siècle, il était en usage dans la noblesse, mais depuis il est devenu presque exclusivement le vêtement des paysans de quelques contrées.

Nous avons ensuite la *chouba* (*szuba*), pardessus long jusqu'à la cheville, à manches habituellement longues, tantôt rétrécies, tantôt élargies vers les poignets. On la portait aussi à la façon turque (elle était d'ailleurs d'origine orientale, comme tous les vêtements polonais de dessus), ajustée à la taille, avec des manches longues et pendantes (voir notre planche ayant pour signe la Cornue, n° 12), ou bien encore à manches très courtes, atteignant tout au plus au coude (voir même planche, n°s 7 et 8). Elle était toujours doublée et bordée de fourrure plus ou moins riche, et pourvue soit d'un col très large, soit d'une simple bordure de fourrure (n°s 8, 10 et 11 de notre planche). Les riches l'ornaient de gros boutons et d'agrafe garnie de pierres précieuses.

La *délia*, qui changea souvent de forme, était à l'origine un vêtement de même nature que la *férezya* (et comme elle d'origine turque), mais c'était exclusivement un habit d'apparat, le plus souvent en velours pourpre ou écarlate, doublé de satin, de damas ou de fourrure, avec un très grand col en fourrure retombant sur les épaules (voir notre planche la Cornue, n° 10), ou bien avec une simple bordure de fourrure en guise de col.

La *déliutka* ou *déliura*, une variété de la *délia*, était plus légère, sans col ou l'ayant seulement un peu relevé (voir notre planche P couronné n° 10).

Les autres costumes de notre planche montrent aisément leur provenance étrangère.

La chaussure, à cette époque, était encore la botte ou le soulier à bout assez pointu.

Costumes tirés du recueil de M. Matejko : Costumes polonais (Ubiory w Polsce) de 1200 à 1795 ; Cracovie, 1869 (2^e édition, 1875), in-folio, sans texte.





POLOGNE

POLAND

POLEN

BN

IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Thadé lith.

452



POLOGNE. — XVI^E SIÈCLE

1	2	3	4	5	6	7
8	9	10		11	12	

N^{os} 1 et 2.

Paysans de Lithuanie.

N^{os} 3, 4 et 5.

Nobles, dernier quart du seizième siècle.

N^o 6.

Paysan des environs de Kalisz (royaume de Pologne). Ce costume, ainsi que ceux des n^{os} 1 et 2, sont encore portés par les paysans.

N^o 7.

Gentilhomme, fin du seizième siècle.

N^o 8.

Étienne Batory, roi de Pologne (1576-1586); d'après un portrait du temps, conservé à Cracovie.

N^o 9.

Un échevin de la ville de Kazimierz, sur la Vistule (seizième siècle).

N^o 10.

Stanislas Zolkiewski (1547-1620), grand hetman (connétable) de Pologne; d'après un portrait du temps, conservé à Varsovie.

N^o 11.

Fille de grand seigneur.

N^o 12.

Roman Sanguszko, maréchal de camp de Lithuanie (fin du seizième siècle); d'après un portrait du temps, conservé à la bibliothèque Ossolinski, à Léopol (Gallicie).

Nous n'avons que bien peu de choses à dire sur les costumes représentés dans cette planche, après toutes les explications qu'on trouvera dans la notice ayant pour signe *L couronné*.

Au seizième siècle, le vêtement de dessous chez les nobles polonais est le *joupane* (dont nous avons déjà parlé), à longueur variable. Les boutons en étaient généralement en orfèvrerie, garnis de petites pierres précieuses ou émaillés; parfois, simplement en soie ou en passementerie, ou bien ils étaient remplacés par de petites agrafes dissimulées sous le rebord du vêtement. Les boutons riches affectaient le plus souvent la forme de l'églantine avec une perle ou une pierre précieuse au milieu. Assez fréquemment le joupane était agrémenté de brandebourgs de soie, d'argent ou d'or.

Le pantalon était très ample, sans atteindre toutefois les proportions démesurées du pantalon oriental. Il s'enfonçait dans les bottes qu'il recouvrait de ses plis quelques pouces au-dessus du genou. L'étoffe employée était le satin ou le damas, de préférence de couleur bleue ou amaranthe: la petite noblesse se contentait du drap. Les bottes se terminaient en une pointe légère; la tige, d'une largeur proportionnée à son rôle, ne faisait que deux ou trois plis au-dessus de la cheville. Pour l'usage domestique la botte était en cuir noir, mais en public un noble ne paraissait jamais qu'en bottes de maroquin jaune ou rouge, tout uni (c'est par erreur que les chaussures jaunes de

nos n^{os} 8, 10 et 12 ont été ornées de dessins). Le talon était garni en dessous d'un fer à cheval argenté ou même d'argent, tant pour sa conservation qu'en vue d'une danse nationale, le *mazur*, où l'on accentue la cadence en faisant entrechoquer les talons l'un contre l'autre.

Les vêtements que les nobles et les bourgeois portaient par-dessus le joupane offraient une grande variété; mais, comme toujours, il faut établir à cet égard une distinction entre le vêtement de la vie quotidienne et celui de cérémonie et d'apparat. La notice de la planche B N contient là-dessus des détails circonstanciés.

En ce qui concerne la planche dont nous nous occupons, le pardessus du n^o 7 et celui du roi Batory (n^o 8) est une *chouba* sans manches, doublée de fourrure et à col très large. Le n^o 12 en offre une variété rentrant à la taille. Le manteau du n^o 10 est la *déliá*. Tous ces vêtements, doublés de fourrure, étaient exclusivement d'apparat.

Ceux des n^{os} 3 et 4 présentent des variétés de la *bekiécha*, vêtement d'origine hongroise, introduit en Pologne sous le règne d'Étienne Batory, un des plus grands souverains de ce pays. Ce vêtement, rentrant un peu à la taille, était de quelques pouces plus long que le joupane, et boutonné au moyen de brandebourgs de soie ou bien de fils d'argent ou d'or mêlés de soie.

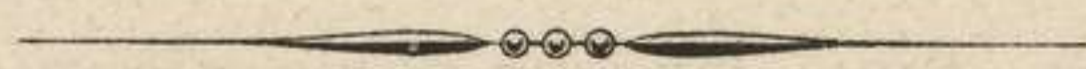
Le complément indispensable du costume du gentilhomme était le sabre, marque distinctive de la noblesse; car, en dehors d'elle, il n'y avait que les bourgeois de Cracovie et les magistrats des municipalités de Posen et de Vilna qui eussent, en vertu d'anciens privilèges, le droit de porter le sabre. Il était recourbé modérément et à garde découverte. On a fini par l'appeler *karabela*, nom tiré de celui de la ville de *Karbela* ou *Kerbela*, à seize lieues de Bagdad, ville où l'on a, pendant longtemps, fabriqué des sabres renommés. Le gentilhomme possédait habituellement au moins deux sabres: l'un pour la guerre, l'autre pour la parade. La *karabela* de grande tenue était à la mode orientale, l'objet d'un grand luxe: son fourreau, sa garde, ses lanières étaient ornés de pierreries et d'émaux. Les Polonais étaient très sensibles à l'étiquette. En visite, après nombre de révérences et de choses flatteuses, il se passait ordinairement un quart d'heure en prières d'une part et en protestations de l'autre, avant que le maître de la maison parvînt à décider son hôte à déposer sa *karabela*. Dans une fête ou réunion, à l'arrivée de chaque invité de quelque distinction, tout le monde s'empressait de ceindre l'épée, et on ne l'ôtait qu'après un nouveau cérémonial. Une touchante coutume se rattachait encore à cette arme, coutume qui doit son origine aux luttes continues contre les Turcs et les Tartares: à la messe, lorsque l'officiant commençait à lire l'évangile, tous les nobles polonais se couvraient et tiraient leurs sabres à demi, pour témoigner ainsi qu'ils étaient toujours prêts à défendre la religion catholique.

Au seizième siècle et plus tard, un gentilhomme sortait rarement sans avoir encore en main son *oboukh*, canne dont la partie supérieure était une simple poire en métal, tandis que la partie inférieure était armée, à l'instar d'un marteau d'armes, d'un fer dont l'un des bouts était en forme de marteau et dont l'autre était terminé en bec-de-faucon ou bien en guise de hachette. Dans les rixes, c'était une arme terrible, et elle est encore en usage chez les montagnards des Carpathes.

Pour les costumes populaires représentés dans notre planche, voir la notice de celle ayant pour signe le P couronné.

Costumes tirés du recueil de M. Matejko: Costumes polonais (Ubiory w Polsce) de 1200 à 1795; Cracovie, 1860 (2^e édition, 1875); in-folio, sans texte.

Les ouvrages à consulter sont indiqués dans la notice de la planche L couronné.





POLOGNE

POLAND

POLEN



IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Thade, lith.

453

P

POLOGNE. — XVIII^E ET XIX^E SIÈCLE

COSTUMES DE LA NOBLESSE ET DU PEUPLE.

1	2	3	4	5	6	7	8
		9				10	
N° 1. Paysanne de Lithuanie. N°s 2, 3, 4, 6. Nobles. N° 5. Paysan des environs de Cracovie. N° 7. Montagnard des Carpathes.		N° 8. Paysan du palatinat de Lublin. N° 9. Grande dame. N° 10. Le connétable de Pologne.					

C'est ici qu'on voit le mieux le vêtement qui, avec le *joupane* (voir nos planches ayant pour signes B couronné, L couronné, BN et la Cornue), constitue l'essence même du costume national polonais : c'est l'habit de dessus, à manches fendues, appelé *kontousch* (*kontusz*). Comme nous l'avons déjà dit, il a fait son apparition en Pologne vers la fin du quinzième siècle, mais à l'état d'exception. Son origine est orientale, et son nom, dérivé d'un mot turc, signifierait : robe longue de dessous. Les sultans turcs avaient l'habitude d'envoyer aux khans de la Crimée des vêtements de ce genre, de couleur ponceau et garnis de boutons en or, en récompense des faits de guerre. Il en tombait aussi entre les mains des nobles polonais, avec le butin, dans les expéditions contre les Turcs et les Tartares, et la jeunesse aimait à s'en parer pour rappeler ses actions d'éclat. A la fin du seizième siècle l'usage de ce vêtement devint plus fréquent, aussi bien dans la noblesse que parmi les bourgeois; mais la coupe orientale (telle qu'on la voit encore en Perse) en fut modifiée et accommodée au goût national.

Le *kontousch*, qui se mettait par-dessus le *joupane* et le dépassait un peu en longueur, était échancré sur la poitrine de façon à laisser voir ce dernier, tout en étant garni d'une rangée de six boutons, mais les pans s'en

croisaient légèrement à partir de la ceinture. Uni sur le devant, il faisait par derrière plusieurs plis assez amples, depuis la taille. Les manches, très larges de l'épaule au coude et se rétrécissant vers le poignet, étaient fendues par-devant sur toute la longueur, à partir de l'aisselle jusqu'à la moitié de l'avant-bras, et laissaient ainsi voir une partie de la manche du *joupane*. On pouvait à volonté soit enfiler ces manches, soit les laisser pendre librement le long du bras après avoir fait passer celui-ci à travers la fente (voir notre n° 4), ou bien encore, ce qui était d'un port plus solennel, les rejeter dans le dos (voir notre n° 6); mais cette mode était en quelque sorte le privilège des nobles de l'âge d'homme et d'un rang plus élevé. Lorsque dans une dispute, un gentilhomme polonais avait retroussé sa moustache et rejeté en arrière les manches de son *kontousch*, cela signifiait qu'il était prêt à tirer le sabre du fourreau. Ce dernier geste exprimait d'ailleurs plus d'une idée; il marquait tout aussi bien la gravité que la bravade, et quand on voulait insulter quelqu'un, on rejetait en arrière l'une de ses manches de façon à l'en frapper au visage, sans en avoir l'air. Il jouait aussi un grand rôle dans la mimique qui accompagnait la célèbre danse nationale, la *polonaise*, décrite si poétiquement par Liszt dans sa *Vie de Chopin*.

Quelquefois le *kontousch* était boutonné jusqu'au cou (voir notre n° 2), et, outre les boutons, il avait encore des brandebourgs d'or ou d'argent. Un même galon en passementerie de la couleur de l'habit ou bien un cordon d'or ou d'argent bordait le vêtement tout autour. La doublure du *kontousch*, y compris les manches, était toujours de la même couleur que le *joupane*. Le col était tantôt droit (voir la fig. 12 de la planche ayant pour signe la Clef), tantôt replié comme ceux du temps du Directoire, tantôt renversé à plat et se prolongeant en revers jusqu'au bas de l'échancrure (voir notre n° 4). Les étoffes employées pour ce vêtement étaient le drap, le velours, la soie. Les serviteurs des gentilshommes les portaient en coton ou en lainages inférieurs.

Les nobles seuls mettaient la ceinture par-dessus le *kontousch*, tandis que les bourgeois, en vertu d'anciennes lois somptuaires, ne pouvaient la porter que sur le *joupane*. A une époque qu'il serait difficile de préciser, les ceintures en cuir, en passementerie ou en soie furent remplacées par l'écharpe orientale, de brocart pur, ou de brocart et soie, ou bien simplement en soie, de provenance turque ou persane. Les plus estimées venaient de l'Inde et étaient faites d'un cachemire tellement fin qu'on pouvait les passer à travers une bague. Ces ceintures, dites chinoises, étaient d'une couleur uniforme : verte, orange, cramoisie ou blanche, et n'avaient pour toute décoration qu'une étroite bordure et les deux extrémités ornées de fleurs de la plus ravissante beauté. Les écharpes de brocart et celles de soie avaient en moyenne trois mètres cinquante de longueur sur trente-six centimètres de largeur; mais il y en avait qui atteignaient une longueur de six mètres et une largeur proportionnelle. Elles étaient à une, deux ou quatre faces différentes en couleur, et on les tournait du côté qui convenait le mieux à la nuance de l'habit. On mettait grand luxe dans ces ceintures, qui coûtaient quelquefois jusqu'à 500 ducats et plus, mais on ne s'en servait que dans des occasions exceptionnelles. Le nœud, dont l'arrangement variait, était formé par-devant, au milieu de la taille, et les deux bouts, garnis de franges retombaient sur les deux côtés ou quelquefois par derrière. Pour se ceindre on avait naturellement besoin du concours d'une personne. Avec le temps on arriva à fabriquer en Pologne de semblables ceintures qui ne le cédaient à rien en richesse et en beauté aux écharpes de l'Orient; on en faisait aussi venir de Paris et de Lyon.



POLOGNE

POLAND

POLEN

✠
P

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Thadé lith.

Ce n'est qu'à partir du règne de Jean Sobieski (dix-septième siècle) que l'usage du *kontousch* devint général. Cependant au siècle suivant, sous les deux Auguste de Saxe et sous le dernier roi, Stanislas Ponia-towski, les costumes allemands et français firent successivement invasion en Pologne et entrèrent en lutte avec le costume national. La diète de 1776 ordonna le port de *joupanes* et *kontouschs* uniformes, avec couleurs et garnitures différentes pour chaque palatinat. Les nuances choisies étaient : le cramoisi, l'amarante, le grenat, le bleu, l'azur, le saphir, le vert foncé, le vert tendre. Le bonnet était de la même couleur que le *joupane*. Ces uniformes se sont conservés jusqu'en 1794, où, après la défaite du général Kosciuszko, on commença à abandonner définitivement le costume traditionnel.

Comme coiffure, les nobles polonais n'ont jamais porté que des bonnets, de formes très variées, mais toujours garnis ou entièrement en fourrure. Aux premières années du règne du dernier souverain apparut la *konfederatka*, qui doit son nom aux confédérés de Bar (1768). Haut d'environ quinze à dix-huit centimètres, ce bonnet cousu de quatre morceaux d'étoffe rectangulaires, s'élargissait presque imperceptiblement vers le sommet qui était carré (voir le n° 6). On le confond ordinairement à l'étranger avec la *krakouska* (voir le n° 5), bonnet carré aussi, mais très plat, qui n'est porté que par les paysans, ceux surtout des environs de Cracovie, d'où lui vient son nom. Faite de drap ou de velours, la *konfederatka* pouvait être de toutes les couleurs; la garniture en fourrure n'avait que quatre à six centimètres de largeur. On la portait tantôt toute droite, tantôt abaissée négligemment sur le côté ou sur le front. Souvent elle était ornée d'un cordon d'or ou d'argent terminé par un gland aplati (voir le n° 2), qu'on faisait passer sous l'aisselle. C'est le bonnet ainsi fait qui, introduit dans la cavalerie polonaise vers la fin du règne de Stanislas-Auguste, devint dans la suite le shako du lancier moderne, tel qu'on le voit porté par les lanciers polonais de Napoléon I^{er}; aujourd'hui on lui donne une forme pincée qui le défigure.

L'ample manteau à manches, à large col rabattu, qu'on voit au n° 2, est un vêtement emprunté aux Tatares, au commencement du seizième siècle. On l'appelait *opognetcha* et il était en drap ou en feutre.

Le personnage représenté au n° 10 est un connétable ou grand-général (*hetman*), comme le témoigne le bâton de commandement, en guise de massue à pointes, qu'on voit sur la table. Son bonnet (*kolpak*) entièrement en fourrure, est orné d'une aigrette. Il porte un *joupane* blanc et un *kontousch* de brocart boutonné jusqu'au cou. Le grand manteau sans manches dont il est revêtu est la *déliura* ou *déliutka*, une variété de la *délia* (voir notre planche ayant pour signe la Cornue). Elle était sans manches, doublée d'une légère fourrure, sans col ou l'ayant seulement quelque peu relevé, et garnie tout autour d'un galon d'or. C'était exclusivement un vêtement d'apparat.

En tout temps les femmes suivaient assez les caprices des modes étrangères et tenaient moins que les hommes à la pureté du costume national. Cependant le dix-septième siècle vit ressusciter l'antique *amicula* de la colonne Trajane, pardessus assez court, garni généralement de fourrure (voir le n° 3). Ce vêtement entra, avec quelques modifications, dans le domaine de la mode française, sous le nom de *polonaise*. Les femmes portaient aussi, par-

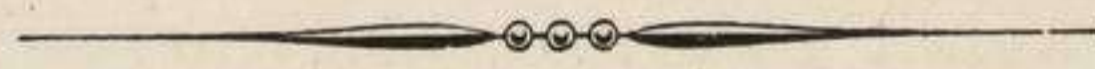
dessus leurs robes, des vêtements imitant le *kontousch*; c'était le *kontusik*, à manches fendues, presque toujours garni de fourrures (voir le n° 9). Leur longueur était variable. La grande dame que nous venons de citer est coiffée d'une sorte de turban, avec aigrette.

COSTUMES DU PEUPLE.

Tunique courte, pantalon étroit, long pardessus ou pelisse de mouton, bottes ou chaussures tressées en écorces d'arbres; chapeau conique à bords étroits, ceint de deux cordons au milieu de sa hauteur (voir le n° 2 de la planche B couronné); ou bien un chapeau bas et rond (voir le n° 7 de la même planche), enfin une ceinture plus ou moins large, en cuir ou en laine : telles sont les principales parties de l'habillement du paysan polonais que nous montrent les documents les plus anciens, et qui s'est conservé, à quelques variantes près, jusqu'à la fin du quinzième siècle. Le vêtement féminin se composait d'une chemise, d'un jupon, souvent d'un corsage, et d'un long pardessus. Vers la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci, les costumes des paysans des diverses contrées de la Pologne se formulèrent encore plus nettement, et aujourd'hui nous y trouvons comme un recueil de toutes les anciennes formes de l'habit national. Leur variété est trop grande pour que nous puissions les passer tous en revue; mais nos figures en offrent les principaux types; pour les autres, on recourra aux recueils spéciaux que nous signalons plus bas.

Les n°s 1 à 8 sont tirés du recueil des Costumes de M. Mateyko. Les n°s 9 et 10 sont reproduits d'après le recueil de Norblin, gravé par Debu-court (1817).

Les ouvrages à consulter sont indiqués dans la notice de la planche L couronné. — Voici ceux pour les costumes populaires : Golebiowski (Luc), Lud polski (le Peuple polonais, etc.); Varsovie, 1830; in-8, fig.; — Zienkiewicz (Léon), Les Costumes du peuple polonais; Paris, 1841; in-4, avec 40 pl.; — Gerson (Adalbert), Costumes polonais; Paris, Lemercier; Varsovie, Daziaro; s. d. (vers 1855); in-4, avec planches.



GU

POLOGNE

COSTUMES MILITAIRES. — XVII^e-XVIII^e SIÈCLE.

OFFICIER GÉNÉRAL.

GARDE DU ROI : MOUSQUETAIRES ET *JANISCHARS* OU JANISSAIRES
INSTITUÉS PAR JEAN III SOBIESKI.

Dans les premiers siècles de son existence, la Pologne n'avait pas d'armée régulière et les nobles composant l'ordre équestre étaient les seuls défenseurs du pays. Boleslas le Grand organisa le premier les forces nationales en instituant une armée de cavaliers qui, d'après les historiens, se montait à cent cinquante ou deux cent mille hommes. Mais l'armée régulière permanente ne date guère que du règne de Sigismond-Auguste (1562); ce souverain obtint des diètes que la quatrième partie des domaines royaux fût consacrée à l'entretien d'une force régulière qui prendrait le nom de *woysko-kwarciane* ou « armée du quart ».

Deux parties composèrent à peu près de tout temps l'armée polono-lithuanienne. Dans la première, dite « nationale », et recrutée seulement dans l'ordre équestre, figuraient les *hussarz*, les *pancerns* ou cuirassiers, et les *petyhorcès*, cavaliers lithuaniens. La seconde partie, formée de fantassins, de dragons et de cavalerie légère, comprenait toutes les troupes étrangères. Dans les périls imminents, et comme dernière ressource, l'État convoquait le *Pospolité* ou arrière-ban, composé de tous les hommes valides de la nation.

L'armée régulière ne fut jamais bien nombreuse, même dans les temps les plus florissants de la Pologne; c'est avec quarante mille hommes qu'Étienne Batory fit sa campagne contre les Russes; Charles Chodkiewicz, lors de son expédition de Chocim, n'en eut pas davantage; et Sobieski, à la tête de l'armée européenne rassemblée sous les murs de Vienne, n'avait avec lui qu'une trentaine de mille hommes de sa nation.

Les rois de Pologne s'étaient donné une maison militaire entretenue et équipée à leurs frais. Avant le règne de Jean III Sobieski, ce corps privilégié se composait de six cents gardes à pied, de six cents cavaliers et de douze cents hommes formant un régiment d'infanterie. Sobieski y ajouta une compagnie de Cent-Suisses (comme à la cour de France), deux cents heiduques hongrois et cinq cents *janischars* ou janissaires, témoignages vivants de ses victoires contre les Turcs; cette dernière troupe se tenait auprès de la personne royale. Au siège de Vienne, l'entourage de Sobieski s'étonnait fort de voir un roi chrétien s'avancer contre le croissant avec une telle escorte; c'est alors que le roi, s'adressant à ses janissaires, leur proposa de retourner vers leurs anciens étendards ou de gagner les derrières de l'armée chrétienne afin de n'avoir pas à combattre leurs compatriotes: tous répondirent qu'ils ne pouvaient vivre ou mourir qu'auprès de lui.

Les guerres continuelles avec les Tartares et les Turcs avaient mis la Pologne en relations fréquentes avec

le monde asiatique; aussi la cavalerie, composée de la noblesse, se faisait-elle généralement remarquer par la magnificence de ses armes, le luxe de ses costumes et la beauté de ses chevaux.

L'infanterie soldée, paraît-il, ne brillait par la richesse de ses vêtements que lorsque les hasards de la guerre venaient la favoriser. Les historiens racontent qu'à la bataille de Vienne, Charles de Lorraine appelant l'attention de Sobieski sur un régiment polonais remarquable par la pauvreté de son équipement, le roi répondit : « Ce régiment a l'habitude de s'habiller aux frais de l'ennemi; dans la dernière guerre tous ces soldats étaient vêtus à la turque. » Si ces paroles ne les habillaient pas, elles les cuirassaient, comme dit l'abbé Coyer.

Étienne Batory (1575) avait essayé d'introduire l'uniformité du costume militaire; mais cette mesure ne fut réellement en vigueur qu'en 1735, lorsque Joseph Potocki eut le commandement de l'armée.

Après le roi, les troupes polonaises avaient à leur tête deux généraux, l'un polonais et l'autre lithuanien; ils étaient assistés de deux lieutenants ayant le titre de généraux de campagne. Dans chacun des deux corps polonais et lithuanien, il existait un maître de l'artillerie, un intendant de l'armée, un grand enseigne, un maréchal de camp et un général des sentinelles. Les colonels, maîtres de leurs régiments, entretenaient eux-mêmes leurs soldats.

N° 1.

Bilicpassi, capitaine commandant les mousquetaires de la garde du roi.

Bonnet orné d'une aigrette. Sur le *joupane*, un *kontousch*, habit de dessus d'un usage général sous Sobieski. Ample manteau. Bâton de commandement.

Selle de forme orientale. La housse d'étoffe brodée est, ainsi que celle du cavalier n° 3, garnie de filoches de passementeries d'or.

N° 2.

Général polonais.

Kolpak de fourrure orné de deux broches d'orfèvrerie : l'une est placée sur le devant de la coiffure, dans l'autre est fixée une aigrette placée sur le côté. Cuirasse dorée. *Delivura*, grand manteau doublé de fourrure. Sabre court et large. Bâton de commandement. Cette marque de dignité ne se portait qu'en costume d'apparat; à la guerre, les généraux paraissaient accompagnés d'un cavalier tenant le *boutschouk*, lance surmontée d'une queue de cheval (voir planche H F).

N° 3.

Ottapasch Porrutschnik, lieutenant des janissaires de la garde du roi.

La coiffure de cet officier est un véritable turban.

N° 4.

Jeschemek, caporal janissaire. *Kulah*, haut bonnet de feutre orné d'un immense *uskinf* ou panache. *Dolama*, dolman. *Chalwar*, large culotte bouffante. Sabre recourbé suspendu à un bouclier.

N° 5.

Le même, avec une sorte de hallebarde dont le fer est en forme de croissant; une banderole est fixée à la hampe.

N° 6.

Wartapssi-Consqui, garde-drapeau des janissaires.

Lorsque le drapeau est ainsi placé, sa garde est confiée à deux janissaires; l'un, posté à droite, tient son sabre de la main gauche, et l'autre, posté à gauche, le tient de la main droite.

N° 7.

Janissaire de garde devant le palais du roi.

N° 8.

Beuraktar-Courougi, porte-enseigne des janissaires.

Turban orné d'une aigrette. Ceinture en cordelière sur le *kontousch*. Hache d'armes alors fort en usage dans les armées polonaises.

Types de la fin du dix-septième siècle, provenant d'une suite de planches qu'imprimait encore Jacques Chéreau dans la seconde partie du dix-huitième.

Voir, pour le texte : Dalerac, Mémoires secrets sur le règne de Jean III; Amsterdam, 1699.— L'abbé Coyer, Histoire de Jean Sobieski; Amsterdam, 1761.— Chodsko, la Pologne historique; 1834-47.— Salvandy (comte de), Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne; 1855.



POLOGNE

POLAND

POLEN

GU

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Vierne del

455
HE

POLOGNE. — XVII^E-XVIII^E SIÈCLE

HARNAIS COMPLET DU CHEVAL DE GUERRE HOUSSÉ.

LA JOAILLERIE DE LA PARURE ÉQUESTRE.

L'ÉTENDARD DES CHEFS D'ARMÉE.

LE FASTE DE LA « NATION A CHEVAL ».

Les riches seigneurs polonais déployaient un grand luxe en toutes choses; et, chez la « nation à cheval », cette magnificence devait surtout se produire dans les ornements qui complétaient pour ainsi dire la parure du cavalier.

Le splendide harnais représenté offre, dans les broderies de la selle ainsi que dans l'orfèvrerie des détails, un principe d'ornementation de source asiatique qu'expliquent les fréquents rapports de la Pologne avec l'Orient.

La selle proprement dite, de velours bleu brodé d'or, a ses bords extérieurs, en avant et en arrière, recouverts d'une petite plaque d'argent doré incrustée de rubis, de turquoises et de morceaux de jade. Le poitrail, d'argent doré repoussé, vient s'attacher sous les fontes de cuir brodé. Les étriers sont ornés de morceaux de jade incrustés de rubis.

La housse ou chabraque est de drap rouge brodé or et argent. Les franges, placées à l'arrière, sont en soie et ornées de boutons de corail comme celles de la têtère et du poitrail. Sous l'étrier, et en prolongement des quartiers de la selle, se trouve un morceau de cuir verni destiné à garantir les jambes du cavalier de la transpiration du cheval.

Les grands seigneurs polonais étaient presque toujours accompagnés d'une garde tartare armée de carquois. Un de ces carquois est appendu à la selle; il est en cuir et orné de petites plaques d'argent doré filigranées et incrustées de turquoises.

Pour trouver d'autres harnais polonais, on peut consulter une gravure de Della Bella, représentant l'entrée à Rome d'Ossolinski, cet ambassadeur qui, dit-on, avait fait ferrer d'argent les chevaux des hommes de sa suite, et s'était arrangé de façon que les fers se détachassent et se perdissent dans le trajet. On en voit également dans un livre publié à Stockholm en 1672, donnant la description d'un carrousel qui eut lieu dans cette ville à l'avènement de Charles XI, roi de Suède, et où se trouve une série de planches représentant un quadrille polonais.

N^{os} 1, 5 et 6.

Plaques rondes en argent doré portant, sur leur fond filigrané, des cabochons d'émaux et de pierreries. Diamètre de ces trois plaques : n^{os} 1 et 6, 0^m 14; n^o 5, 0^m 12.

Le type général de ces joailleries est du caractère scythique le plus prononcé. Le relief des pièces s'accuse d'abord par la courbure du fond donnant l'aspect du bouclier grec, et ensuite par la saillie des pierres dont la principale forme l'umbo très saillant de cette espèce de petit bouclier. Le jeu des décors de métal et de pierreries de couleurs est le plus brillant que l'on puisse produire; sous le luxe des matières employées, on reconnaît ici le goût natif des Scytho-Slaves, tel qu'il se trouve en germe dans nos planches celtico-scandinaves de l'âge du bronze et du fer (voir les planches ayant pour signes le Bouclier et A R).

N^o 2.

Agrafe en argent doré filigrané.

Le travail filigrané consiste en arabesques et en rosaces renfermées dans des lignes de caractère purement oriental. Dans les rosaces sont enchâssés des émaux et des pierreries. L'agrafe de rencontre est semblable. Hauteur : 0^m 10.

N^o 4.

Longue pendeloque servant à décorer le poitrail du cheval.

Ce bijou de suspension est divisé en trois parties reliées par les anneaux

mobiles : la partie supérieure, d'argent filigrané, les rangées de chaînettes transversales articulées, et le médaillon enrichi de pierreries; ces deux dernières pièces sont en argent doré. Hauteur : 0^m 44.

N^o 7.

Agrafe d'argent doré, ornée au centre d'une turquoise. L'agrafe de rencontre est semblable. Diamètre : 0^m 09.

N^o 8.

Collier de poitrail, composé de plaques filigranées d'argent sur fond or et reliées par des plaquettes ajourées munies de fins anneaux servant d'articulations. Longueur : 1 mètre.

ÉTENDARD DES CHEFS D'ARMÉE.

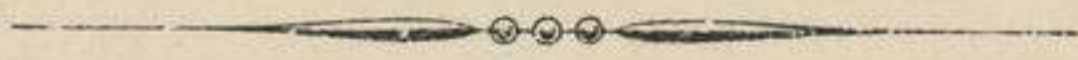
N^o 3.

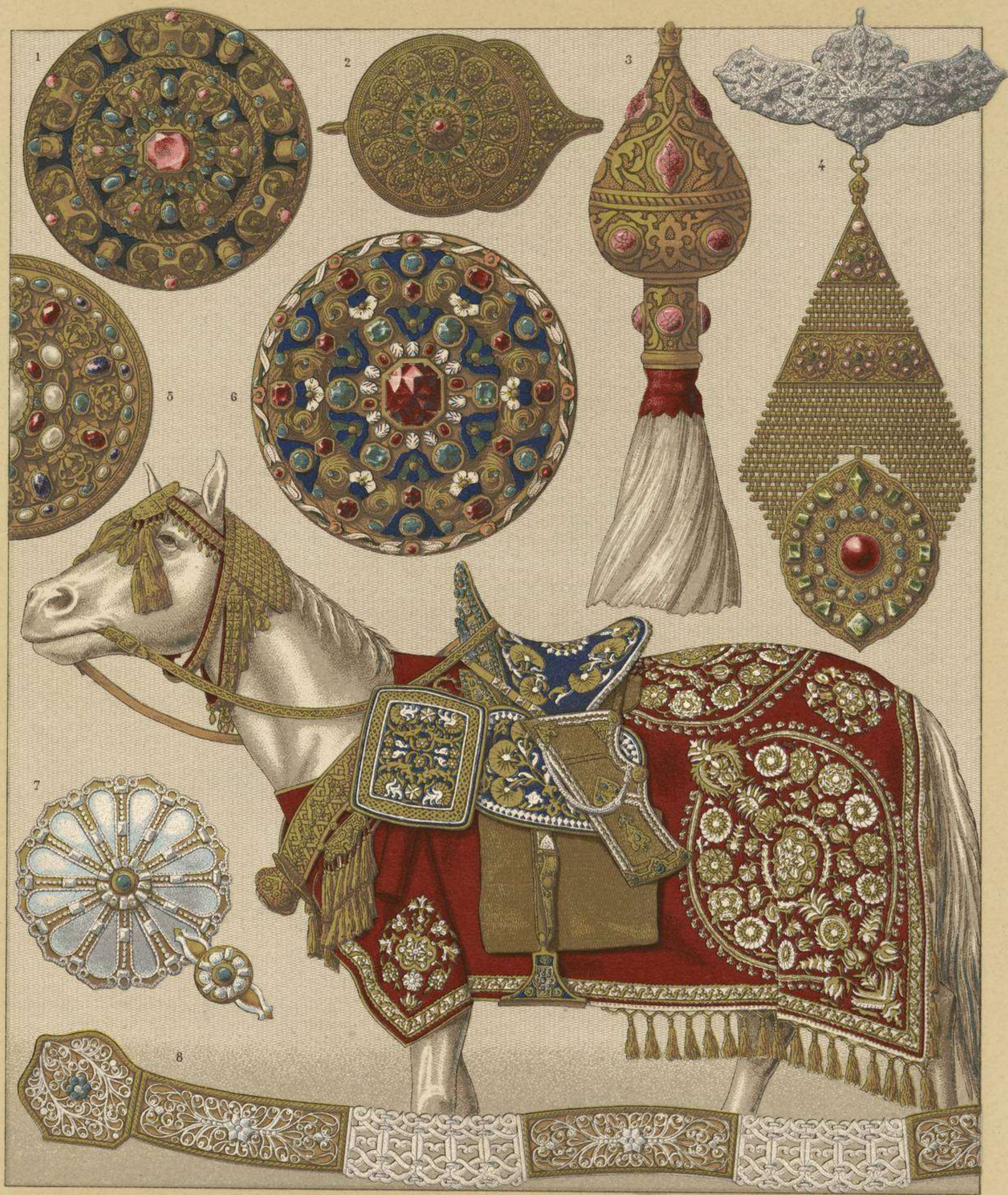
Boutschouk, étendard à queue de cheval.

Il était d'usage de porter le boutschouk devant les rois de Pologne et chacun des généraux lorsqu'ils étaient à l'armée. Cette enseigne, que l'on accrochait à la pointe d'une lance, consistait en une queue de cheval attachée à une pièce d'orfèvrerie d'une grande richesse, si l'on en juge d'après l'exemple représenté, lequel est en or massif incrusté de pierreries. Cette pièce était surmontée d'un anneau dans lequel on introduisait la pointe de la lance.

Le harnais formant l'exemple principal fait partie de la collection de M. le prince Czartoryski; la selle et les fontes ont appartenu au prince Georges Lubomirski, célèbre par ses victoires sur les Suédois et les Russes sous le règne de Jean-Kasimir, et la housse ou chabraque provient du connétable Sienawski, qui se distingua sous les murs de Vienne en 1683. Cet ensemble est reproduit ici d'après la photographie de Franck, collection de l'Art Ancien. Coloration d'après l'original.

Les n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 font partie de la collection de madame la comtesse Dzialinska, et ont figuré à l'Exposition de l'Union centrale de 1880. Photographie spéciale et coloration d'après les originaux.





POLOGNE

POLAND

POLEN

HE

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Schmidt lith.

156



POLOGNE. — XIX^E SIÈCLE

COSTUMES DU PEUPLE.

1	4	5	2	3	8	9	10
	7	6		11	12	13	

N^o 1.
Juif revenant de la synagogue.

N^{os} 2 et 3.
Femme et enfant juifs.

N^o 4.
Voiturier juif.

N^o 5.
Paysan des environs de Lublin.

N^o 6.
Paysan de Lithuanie.

N^o 7.
Paysanne de la Samogitie.

N^o 8.
Marchand de volailles.

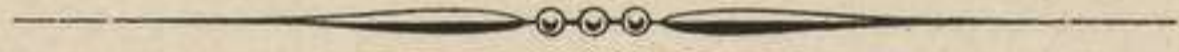
N^{os} 9 et 10.
Scieurs de bois.

N^o 11.
Marchand d'oignons.

N^o 12.
Avocat.

N^o 13.
Laitière.

(D'après les aquarelles de Norblin, exécutées dans les premières années du XIX^e siècle.)





POLOGNE

POLAND

PÖLEN



IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Durin lith.

157

POLOGNE. — XIX^E SIÈCLE

COSTUMES DU PEUPLE.

5 4 1 3 2 6
7 10 8 11 9

N^o 1.
Paysan des environs de Cracovie.
N^o 2.
Jeune fille des environs de Cracovie.
N^o 3.
Garçon de ferme des environs de Cracovie.
N^o 4.
Servante de Cracovie.
N^o 5.
Paysan en tenue de travail.

N^o 6.
Paysan de la Samogitie.
N^o 7.
Paysanne de Lithuanie.
N^{os} 8 et 9.
Paysan et jeune fille d'Ukraine.
N^{os} 10 et 11.
Cosaques d'Ukraine.

(D'après les aquarelles de Norblin, exécutées dans les premières années du dix-neuvième siècle.)



POLOGNE

POLAND

POLEN



IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Durin lith.

